

LES  
**EXPÉDITIONS**  
DE  
CHINE ET DE COCHINCHINE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C<sup>ie</sup>  
Rue de Fleurus, 9

LES  
**EXPÉDITIONS**  
DE  
**CHINE**  
ET DE  
**COCHINCHINE**

**D'après les Documents officiels**

PAR LE BARON  
**DE BAZANCOURT**

---

**DEUXIÈME PARTIE**

---

**PARIS**  
**AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX**

**M DCCC LXII**

**Reproduction interdite — Droits de traduction réservés**

LETTRE  
DU GÉNÉRAL DE MONTAUBAN

BARON DE BAZANCOURT

MONSIEUR LE BARON,

Je vous remercie de l'envoi de votre livre, sur l'Expédition de Chine. que j'ai lu avec le plus vif intérêt.

Le récit que vous faites de cette campagne, dont j'ai eu l'honneur d'être le Commandant en chef, est d'une exactitude complète.

Appuyé sur des pièces officielles qui lui donnent un cachet d'authenticité indiscutable, il servira à rectifier bien des erreurs qui se sont glissées

dans d'autres narrations sur le même sujet et qui ont dénaturé certains faits importants de cette campagne.

Votre livre dit la vérité claire et précise en dehors de toute appréciation personnelle, et je suis heureux, monsieur le Baron, de vous donner ce témoignage de son entière exactitude.

Agréer, etc.

*Le général de division ex-commandant en chef  
de l'expédition,*

Signé : C. DE MONTAUBAN.

Le précieux témoignage que renferme cette lettre nous a paru trop important pour ne pas le publier en tête de cet ouvrage.

Cette approbation si flatteuse du général commandant en chef l'expédition de Chine donne au livre que nous publions cette inattaquable authenticité qui a déjà assuré le succès des précédents ouvrages du baron de Bazancourt, sur nos guerres en Crimée et en Italie.

(Note de l'éditeur.)



## LIVRE PREMIER

# LIVRE PREMIER.

---

## CHAPITRE PREMIER.

I. — La conduite déloyale du gouvernement chinois à l'embouchure du Peïho dans la journée du 25 juin était un outrage sanglant pour les armes alliées, en même temps qu'elle constituait une violation flagrante du traité signé à Tien-tsin l'année précédente. — Une des clauses essentielles de ce traité portait, en effet, que les ratifications ordinaires seraient échangées à Pé-king.

Dans l'exposé de la situation de l'empire (année 1861), le gouvernement français dit :

« Cette conduite annonçait en outre, de la part du gouvernement chinois, l'intention de s'affranchir du traité de Tien-tsin et de contester aux deux puissances alliées les avantages qu'elles avaient obtenus. L'approbation donnée par l'empereur de Chine aux autorités de Ta-kou ne pouvait laisser aucun doute : il était manifeste qu'il fallait, ou renoncer aux résultats d'une première expédition, ou se préparer, par un envoi de forces plus imposantes, à faire sentir au gouvernement chinois tout

le danger de manquer au respect des conventions diplomatiques. »

Si le fait lui-même de l'échec du Pei ho n'avait pas suffi pour déterminer l'empereur Napoléon III à envoyer un corps expéditionnaire en Chine, des considérations importantes, tirées de l'ensemble de notre situation dans cet extrême Orient, eussent amené cette grave résolution. L'atteinte portée au prestige de nos armes pouvait avoir un retentissement fatal au Japon. — Laisser impunément violer le traité de Tien-tsin n'était-ce pas affaiblir l'autorité de celui de Yeddo qui, pour la première fois, nous ouvrait un accès dans l'empire du Japon? Notre influence ébranlée en Chine, compromettait aussi l'expédition poursuivie en Cochinchine avec le concours de l'Espagne. — L'autorité incontestée de la force, la puissance d'une armée victorieuse sont, dans ces contrées lointaines, le seul argument qui puisse faire plier l'orgueil et dompter le profond dédain de ces peuples étrangers à notre civilisation. S'il était important de leur montrer que nous n'étions pas des *barbares*, comme il leur plaisait de nous appeler, il fallait aussi leur prouver que les nations occidentales étaient des nations puissantes et souveraines.

Une nouvelle expédition fut donc décidée par le gouvernement de S. M. Napoléon III d'accord avec le gouvernement de Sa Majesté Britannique.

II. — Mais avant d'en commencer le récit, il est important de faire connaître dans tous leurs détails les évé-

nements du Peïho, qui amenèrent de nouveau dans les mers de la Chine les armes de la France et de l'Angleterre.

Après bien des notes échangées avec le gouvernement chinois, dont la diplomatie évasive échappait sans cesse à la réalisation des promesses les plus solennelles, une dernière note du commissaire impérial Kwei-liang et de son collègue adressée à M. Bruce, ministre anglais, devait faire supposer aux deux ministres des nations alliées, chargés de la ratification des traités à Pé-king, que les hautes autorités chinoises ne cherchaient plus enfin à mettre obstacle à cette ratification.

« M. Bruce pourra bien certainement arriver à sa destination à l'époque désignée (disait la note des envoyés chinois); avec les relations pacifiques établies maintenant entre les deux nations, bien certainement rien ne sera fait qui ne soit conforme aux clauses du traité. Les envoyés prient donc M. Bruce de mettre toute défiance de côté à ce sujet : il ne doit point conserver la moindre inquiétude.... Sa mission étant une mission pacifique, la manière dont il sera traité par le gouvernement de la Chine ne manquera pas d'être en tous points des plus courtoises; et c'est le désir sincère des envoyés que des relations d'amitié puissent, à dater de ce moment, être consolidées, et que de chaque côté on voie renaître la confiance dans une justice et une bonne foi réciproques. »

III. — La diplomatie chinoise n'avait pourtant pas dit

son dernier mot ; et si, dans sa pensée, elle ne pouvait plus se soustraire aux engagements qu'elle avait pris, elle voulait encore suivre la voie dangereuse de son arrogant orgueil, et enlever à l'arrivée des représentants européens à Pé-king, toute solennité et surtout toute marque extérieure d'une déférence, dont la manifestation envers des étrangers les humiliait profondément.

En se rappelant les précédentes ambassades qui avaient, à diverses époques, tenté vainement de pénétrer dans l'intérieur du Céleste-Empire, on voit que les différends les plus sérieux ont toujours eu pour point de départ des questions d'étiquette et le refus permanent du gouvernement chinois de traiter sur un pied d'égalité avec les nations européennes (1).

Il avait été convenu entre M. de Bourboulon, ministre de France, l'amiral Hope et le ministre anglais, M. Bruce, que l'amiral Hope précéderait de quelques jours, à l'embouchure du Peïho, les bâtiments français et entrerait immédiatement en communication avec les hautes autorités chinoises, pour assurer aux plénipotentiaires la possibilité de remonter librement la rivière jusqu'à Tientsin et ensuite les moyens de se rendre sans retard à Pé-king.

#### IV. — La corvette *le Duchayla* (2) commandée par le

(1) Voir la première partie de cet ouvrage, p. 11 et suivantes.

(2) *Le Duchayla*, parti de France le 8 août 1858, s'était rendu directement à Djeddah pour appuyer l'enquête faite par une commission anglo-franco-turque et obtenir réparation des massacres commis

capitaine de frégate Tricault, devait transporter le ministre de France à Tien-tsin. *Le Norzagaray*, aviso à vapeur, avait été mis également à la disposition du commandant Tricault. — Cet officier après avoir débarqué à Tourane un effectif de deux cents hommes et un matériel de guerre important, était venu, d'après les nouvelles instructions qu'il avait reçues, se mettre à la disposition de M. de Bourboulon.

Le 7 juin, il arrivait de Macao à Shang-hai ayant à son bord le ministre de France ainsi que le personnel de la légation. — Le 16, il quittait Shang-hai et arrivait le 20 au soir devant le Peïho, où était mouillée la flottille anglaise depuis le 17 du même mois.

Que s'était-il passé et quel avait été le résultat du message envoyé par le ministre anglais aux autorités chinoises? — M. Bruce entre dans de très-grands détails à ce sujet dans sa dépêche au comte de Malmesbury.

Tout ce qui se rattache à cet événement est d'une très-grande importance; il est nécessaire que l'exactitude des faits dénaturés dans plusieurs écrits, et surtout dans les pièces diplomatiques émanées de la cour de Pé-king soit nettement établie, non sur des appréciations indivi-

contre les chrétiens et du meurtre de son agent consulaire. — Après avoir rempli sa mission et assisté, le 12 janvier 1859, à l'exécution des principaux coupables, décapités devant les drapeaux français et anglais, le commandant Tricault avait fait route pour Suez. Là, il avait embarqué 200 hommes, ainsi qu'un matériel considérable de guerre pour la Cochinchine, et après avoir pris part pendant quelque temps aux opérations militaires de Tourane, il avait reçu l'ordre de se rendre auprès de M. de Bourboulon, chargé d'aller ratifier à Pé-king le traité de Tien-tsin fait l'année précédente.

duelles, mais sur les documents officiels, qui seuls ont une valeur réelle et ont servi de base aux résolutions ultérieures des gouvernements alliés. — Nous suivrons ainsi pas à pas, pendant tout le cours de ce récit, la marche des négociations diplomatiques et celle des opérations militaires qui amenèrent enfin les heureux résultats du traité de paix et de commerce, signé à Pé-king par les hauts plénipotentiaires de France et d'Angleterre.

De semblables écrits, s'ils veulent peser de quelque poids dans l'histoire à venir, doivent être à chaque page étayés sur des documents sérieux, et les éléments qui les composent doivent être puisés à des sources incontables.

V. — Quatre jours après avoir reçu la lettre du haut mandarin Kwei-liang, en date du 12 juin 1859, le ministre plénipotentiaire anglais, M. Bruce, quitta Woo-sung pour aller dans le nord ; il prit avec lui le *Coromandel* en remorque, afin d'avoir un navire non armé pour remonter la rivière.

« En arrivant aux îles de Sha-luy-teen (écrit-il dans une dépêche), lieu de rendez-vous convenu avec l'amiral, je n'y ai plus trouvé l'escadre et je me suis dirigé vers l'embouchure du Peïho, le 20 juin, endroit où les navires étaient rassemblés, l'amiral ayant expédié les canonnières de l'autre côté de la barre, par suite de la grosse mer qui régnait au dehors.

« L'amiral Hope arriva aux îles Sha-luy-teen le 16, et

quitta le mouillage le même jour à bord du *Fury*, soutenu par deux canonniers, pour annoncer l'arrivée des ministres d'Angleterre et de France aux autorités du pays, à l'embouchure de la rivière. *Le Fury* et les canonniers mouillèrent de l'autre côté de la barre, et le commandant Commerell, assisté de M. Mongan interprète, passa la barre dans une embarcation du *Fury*, pour remettre le message. Une bande armée qui se trouvait sur le rivage ne leur permit pas de débarquer, et quand le capitaine Commerell demanda à avoir une entrevue avec les autorités, on lui déclara qu'il n'en existait aucune en cet endroit soit civile soit militaire, que les estacades faites dans la rivière avaient été construites par les habitants, à leurs propres frais, qu'elles avaient été élevées, non pas contre nous, mais bien contre les rebelles, et que la garnison consistait seulement en milice. Celui qui portait ainsi la parole et se disait ingénieur ou préposé aux travaux, s'offrit cependant à porter un message à Tien-tsin et à en rapporter la réponse.

« En apprenant ce qui venait de se passer, l'amiral Hope envoya de nouveau le capitaine Commerell, prévenir de l'arrivée des ministres et enjoindre d'ouvrir un passage dans le délai de trois jours, afin de permettre aux représentants alliés de remonter la rivière jusqu'à Tien-tsin.

« A cela on répondit que l'on avait envoyé un message à Tien-tsin, pour annoncer notre venue et qu'un passage serait ouvert dans le délai exigé. L'amiral Hope retourna alors à Sha-luy-teen.

« Le 18, l'escadre partit pour le Peïho et les canonnières mouillèrent en dedans de la barre, afin d'être à l'abri de la grosse mer qui régnaît en dehors; le 20, jour de mon arrivée, l'amiral Hope s'avança vers les forts, afin de voir ce qu'on avait fait pour nous ouvrir un passage et remettre une lettre qu'il adressait à l'intendant de Tien-tsin. Dans cette lettre, l'amiral annonçait que l'escadre resterait au mouillage pendant notre visite à Pé-king, et il demandait que l'on établit un marché pour la vente de provisions fraîches; il demandait aussi que des dispositions fussent prises pour recevoir à terre un nombre d'officiers et de soldats, tel que cela ne pût inquiéter les habitants de Ta-kou.

« Les mêmes gens descendirent au rivage et s'opposèrent au débarquement des envoyés; des menaces de toute nature accueillirent M. Mongan quand il sauta à terre. Ces hommes déclarèrent de nouveau qu'aucune autorité n'était présente, assurant qu'ils étaient de la milice, agissant sous leur propre responsabilité. Loin d'avoir travaillé à ouvrir une voie praticable, ils avaient au contraire fermé tous les passages, et quand on leur reprocha leur manque de parole, ils nièrent avoir jamais consenti à enlever les barrages.

« Pour donner plus de poids à leur assertion de l'absence de toute autorité, ils n'arborèrent aucun pavillon sur les forts, et aucun soldat ne fut visible pendant tout le temps que l'escadre resta en vue. »

VI. — Telle est, d'après M. Bruce lui-même, la rela-

tion des faits survenus devant le Peïho avant l'arrivée de M. de Bourboulon ministre de France.

Les Chinois, loin d'avoir écarté ou détruit les obstacles qui interceptaient le passage du Peïho, obstacles créés, avaient-ils dit, contre les rebelles et non contre les alliés, les avaient au contraire augmentés. L'amiral Hope le constata, et ce fait seul suffisait pour lui démontrer clairement le parti pris d'empêcher les ministres de France et d'Angleterre de franchir la passe du fleuve pour remonter à Tien-tsin. Aussi, après cette dernière et inutile tentative, il se retira en faisant répéter de nouveau à ces autorités invisibles, que l'intention bien arrêtée des ministres plénipotentiaires était de se rendre, sans délai, à Tien-tsin par le Peïho.

Le soir de ce même jour, à dix heures, le *Duchayla* mouillait à l'embouchure du fleuve, où le *Norzagaray* l'avait précédé de quelques heures.

Si la position était critique, du moins elle était nettement tranchée et ne pouvait laisser aucun doute sur le mauvais vouloir des autorités chinoises, en contradiction si flagrante avec les assurances données par Kwei-liang et ses collègues à M. Bruce, la veille de son départ de Shang-hai. — Deux partis opposés, on le savait, partageaient le grand conseil à la cour de Pé-king; l'un désirait la paix avec les nations européennes, l'autre poussait à la guerre et à la rupture des traités. Les journaux de Pé-king avaient annoncé ouvertement que pendant les mois qui venaient de s'écouler, les ouvrages qui défendaient l'entrée du Peïho avaient été considérablement

augmentés, et que Sanko-li-tsin prince mogol, qui était à la tête du parti de la guerre, avait reçu le commandement de ce district.

VII.— « Le temps pressait (écrit à ce sujet M. de Bourboulon), pour que nous pussions être rendus à Pé-king dans les délais fixés, et si nous nous laissions arrêter, non plus par des ruses diplomatiques, mais par des obstacles matériels mis en travers de notre chemin, si nous permettions au gouvernement chinois, au moment d'inaugurer et de mettre en vigueur les nouveaux traités, de se soustraire par la menace d'une résistance ouverte, à la première de ses obligations, dans quelle position nous trouverions-nous pour procéder à la mise à exécution des autres stipulations de ces mêmes traités, et établir les nouvelles relations à Pé-king sur un pied digne des nations que nous représentions ? »

Si, depuis plus d'une année, tous les actes de la diplomatie chinoise n'avaient pas été marqués au sceau de la duplicité et de la plus insigne mauvaise foi, on aurait pu hésiter à porter une aussi grave accusation contre ce gouvernement. Mais il n'y avait pas à douter que son but, en échappant par de nouvelles réticences aux conventions stipulées, était de porter atteinte à la dignité des nations alliées et, sinon les entraîner dans un guet-apens (comme ils essayèrent de le faire le 18 septembre de l'année suivante), du moins, de les placer en apparence, aux yeux du peuple chinois, dans une position d'infériorité qui satisfait son orgueil traditionnel.

Une lettre tardive adressée à M. Bruce cherchait à éluder la question par de nouveaux atermoiements, en faisant savoir aux ministres alliés qu'ils eussent à quitter le Peiho et à se rendre à Pe-tang, où des commissaires impériaux, assurait-on, seraient prêts à les recevoir et à leur procurer les moyens de se diriger par cette voie vers la capitale du Céleste-Empire.

VIII. — Les ministres dans leur correspondance diplomatique, n'avaient jamais caché leur projet bien arrêté de se rendre à Tien-tsin par le Peiho et de là, avec une escorte d'honneur, dans la capitale; Kwei-liang en était instruit depuis longtemps. Et loin de faire savoir que ce chemin était fermé, les commissaires impériaux chinois annonçaient que nous trouverions à l'entrée de la rivière de Tien-tsin, un haut fonctionnaire pour conduire les ministres alliés à Pé-king.

Fallait-il aujourd'hui, après ce nouveau manque de foi et devant un procédé injurieux, aussi bien dans le fond que dans la forme, faire rétrograder les deux pavillons des nations alliées, ou bien maintenir son droit et, regardant ces nouveaux faits comme une rupture des traités existants, recourir à la force pour se frayer de nouveau un passage jusqu'à Tien-tsin ?

(1) M. de Bourboufon, dans une seconde dépêche, datée du 30 juillet 1859, spécifie avec une grande netteté la position dans laquelle se trouvaient les Chinois vis-à-vis les puissances alliées, et établit la base des faits contre lesquels quelques dénégations se sont élevées.

C'est sur cette dernière résolution que devaient se prononcer les deux plénipotentiaires. — Ils n'hésitèrent pas, et firent savoir à l'amiral Hope que dans la nouvelle situation où ils se trouvaient placés, ils croyaient devoir se faire ouvrir, même par la force, les portes du Peiho et continuer leur marche vers la capitale.

L'amiral, de son côté, était persuadé que si l'intimidation ne suffisait pas pour paralyser les forts, une courte canonnade en aurait facilement raison. — Il puisait cette conviction dans tous les faits militaires qui s'étaient passés l'année précédente, soit devant Canton, soit devant le Peiho même.

IX. — On a accusé l'amiral d'imprudence après le résultat défavorable de la journée du 25 juin, mais qu'aurait-on pensé de lui, si, redoutant la résistance d'ennemis si facilement vaincus quelques mois auparavant, il avait accepté cette nouvelle injure et baissé la tête devant l'offensante injonction des autorités chinoises? — Les forces navales qu'il avait à sa disposition, bien que restreintes, devaient lui paraître suffisantes; car par le fait même des obstacles à combattre et de l'étroit chenal dans lequel il fallait s'engager, un plus grand nombre de navires était inutile.

Si l'on admettait un seul instant l'hypothèse, que ces ouvrages d'un si formidable développement fussent régulièrement défendus par une artillerie bien servie et bien dirigée, tous les navires, quel qu'eût été leur nombre, arrêtés par les estacades sous des feux croisés,

devaient être foudroyés, un à un, avant d'avoir pu briser les barrages et franchir la passe. — Il fallait, pour se rendre maître des forts, les attaquer à revers en débarquant sur la côte, soit au nord soit au sud. Mais aux yeux de l'amiral anglais, ces batteries si redoutables en apparence, n'étaient que des épouvantails dégarnis de défenseurs, et il ne douta pas un instant du succès.

Nous n'avons pas ici à défendre le commandant des forces navales britanniques contre les attaques auxquelles il a été en butte, mais quelque graves que soient dans ces contrées lointaines et en face de ce peuple orgueilleux les conséquences d'un échec que souvent ne rachètent pas dix victoires, nous croyons qu'il était impossible de retourner honorablement en arrière et d'accepter cette atteinte manifeste à la dignité des deux nations.

L'amiral anglais se prépara donc à exécuter les résolutions arrêtées par les représentants de la France et de l'Angleterre, et que ceux-ci lui avaient communiquées officiellement.

X. — Il fut décidé que l'entrée du fleuve serait forcée malgré les forts et les estacades qui la défendaient.

Les grands navires sont mouillés à sept milles environ de l'embouchure du Peiho (1). Le groupe principal

(1) *Rapport du commandant Tricault.*

L'ensemble des navires alliés se composait de :

19 navires anglais dont 8 frégates, corvettes ou transports. — 2 grandes

des canonniers et des petits bâtiments est en dedans de la barre, hors de la portée des forts.

Le 21 juin, l'amiral anglais, qui avait offert avec une grande courtoisie au commandant Tricault de l'accompagner dans l'exploration qu'il projetait, alla lui-même reconnaître les abords du fleuve et le développement des défenses élevées pour en protéger les approches. « Ces fortifications (dit le commandant Tricault dans son rapport), entièrement construites en argile durcie, sont beaucoup plus considérables qu'elles n'étaient l'année dernière. Leur développement est établi des deux côtés du chenal d'entrée et sur un tournant en amont, il présente à l'assaillant des feux de flanc très-rapprochés et des feux d'enfilade pouvant devenir irrésistibles, s'ils sont persistants et bien dirigés.

« Tous les forts, sortes de lignes bastionnées garnies de cavaliers formant de distance en distance une seconde rangée de feux, sont protégés contre un assaut par une enceinte de fossés double ou triple et surtout par une vase molle s'étendant depuis les fossés jusqu'à la mer. Le nombre des embrasures dirigées vers l'entrée du fleuve et pouvant convenir à de gros canons, est de soixante environ; mais toutes ces embrasures sont masquées par des nattes; les forts ainsi que leurs alentours semblent déserts.

canonniers : *Nemrod* et *Cormorant*. — 9 petites : *Kestrel*, *Janus*, *Banterer*, *Lee*, *Plover*, *Forester*, *Haughty*, *Starling*, *Opossum*.

2 navires français : *Duchayla*, corvette; *Norzogaray*, aviso de flottille.

« Un courant atteignant jusqu'à quatre nœuds dans un chenal étroit, compliquait la manœuvre des navires, et le passage était obstrué par trois estacades établies à distance l'une de l'autre et toutes trois d'une force considérable » (1).

Cet accroissement de défenses à l'entrée du Peïho montrait évidemment que le gouvernement chinois n'avait pas au fond de sa pensée les sentiments pacifiques et conciliateurs que lui prêtaient les envoyés négociateurs du Pe-tchi-li.

Vis-à-vis toute autre nation que la nation chinoise, ces ouvrages de défense eussent donné à réfléchir à l'amiral Hope et l'eussent fait hésiter à se lancer dans une semblable entreprise. Mais l'amiral était tellement convaincu de l'inefficacité des feux de ces forts, que son plan était de travailler sous les canons ennemis à briser les barrages, et de se frayer ainsi un passage à travers les estacades.

(1) *Rapport du commandant Tricault.*

« La première estacade en venant du large, se composait de chevaux de frise en fer de la grosseur du bras, espacés de 6 à 7 mètres, solidement établis, et présentait à l'assaillant une série de pointes acérées.

« La deuxième était formée d'une succession d'énormes blocs de bois reliés entre eux par des chaînes.

« La troisième présentait un massif de pilotis réunis par des traverses, occupant, dans le sens du courant, une largeur de 40 mètres.

« Un passage large de 8 mètres environ, avait été ménagé dans cette dernière estacade, mais il formait un coude, était garni de chevaux de frise en fer vis-à-vis du tournant, et paraissait impraticable autrement que par de légers bateaux manœuvrés à la main. »

Tous les bâtiments auxquels leur tirant d'eau permettait d'approcher se préparèrent donc à combattre; ils étaient au nombre de onze, sans compter l'avisos à vapeur *le Norzagaray*, le seul bâtiment français qui fût là pour prendre part à la lutte et porter sous le feu des batteries ennemies le pavillon de la France. L'armement propre de ce bâtiment, avisos du plus léger échantillon, et placé sous le commandement du lieutenant de vaisseau Lespès, consistait en deux canons, l'un de 12 à pivot, placé sur le gaillard d'avant, l'autre d'un plus petit calibre placé sur le pont. — Le commandant Tricault fit ajouter à cet armement trois obusiers de montagne installés sur affûts d'embarcation.

XI. — Le 23 juin, les deux grandes canonnières anglaises *Nemrod* et *Cormorant*, profitant d'une grande marée, franchirent la barre, *le Norzagaray* la franchit en même temps.

La journée du 24 devait être consacrée à prendre les dernières dispositions de détail.

Six cents soldats de marine anglais, et un nombre égal de matelots sont embarqués sur les petites canonnières, ou dans des canots qu'elles remorquent. — Ces canonnières, au nombre de neuf, font route de grand matin vers la rivière; elles seules peuvent passer la barre à toutes marées. — Des jonques mouillées à distance convenable des forts, ont été préparées pour recevoir le corps de débarquement, afin de laisser les canonnières entièrement dégagées et prêtes pour le combat.

L'amiral anglais a mis à la disposition du commandant Tricault le *Plover* pour amener la compagnie de débarquement et les canots du *Duchayla*, car cet officier énergique qui s'était déjà si brillamment distingué pendant la campagne de Crinée voulait, quelque restreint que fût le nombre des hommes qu'il pouvait présenter au combat, tenir sa place au feu et prendre part à la lutte qui allait s'engager (1). Le *Plover* le transporta avec ses hommes à bord du *Norzagaray*, mouillé depuis la veille en dedans de la barre.

Pendant la nuit, des embarcations profitant de l'obscurité qui les enveloppe, nagent en silence vers les estacades, pour tenter de frayer le passage aux bâtiments qui doivent, le lendemain, entrer en action. Elles reconnaissent qu'il suffira d'enlever un des chevaux de frise dans un seul endroit de la première estacade pour la traverser.— Peut-être quelques barils explosifs pourront-ils faire sauter la seconde? Et cette opération est tentée. Quelques bouts de chaîne sont en effet brisés, mais l'estacade reste fermée. La lune, en se levant, vint dévoiler à l'ennemi la présence de ces embarcations, un des forts lança quelques boulets, et elles durent s'é-

(1) Ce faible corps de débarquement comportait un personnel de 86 hommes, savoir :

64 hommes marchant sous les ordres du lieutenant de vaisseau Claverie et sous ceux des aspirants Bary et Viguière;

6 hommes consacrés au service des blessés, dirigés par M. Léon, chirurgien de 2<sup>e</sup> classe;

16 hommes dans les canots commandés par les aspirants Brindejonc et Parfait.

loigner, ne pouvant continuer leurs tentatives, que ne protégeaient plus les ombres de la nuit.

XII. — Le 25, à quatre heures du matin, les canonnières se mettent en mouvement pour prendre devant les forts les positions qui leur ont été désignées. Elles doivent former une ligne d'embossage, dont la tête sera très-voisine de la première estacade.

*Le Plover* et *l'Opossum* ne participent pas à ce mouvement. — Ces deux bâtiments resteront libres pour se porter où le besoin les appellera.

Les canonnières durent déployer de grands efforts pour exécuter leur mouvement, car dans cette passe étroite, quelque habileté que déployassent leurs commandants, ils ne purent éviter des échouages et des abordages qui retardèrent leur marche. — A une heure après-midi seulement, elles ont pris position, sans avoir été un seul instant inquiétées par le feu des forts, qui sont restés spectateurs inoffensifs et silencieux.

L'amiral a mis son pavillon sur *le Plover*. — Le capitaine de frégate français, M. Tricault, a réclamé l'honneur de rester auprès de l'amiral Hope pendant le combat, afin d'être à portée de connaître ses ordres et d'apprécier par lui-même le moment où il devra jeter à terre son petit corps de débarquement, dont il prendra le commandement direct.

La ligne d'embossage est formée. — L'amiral veut frayer, lui-même, le passage, et avoir, comme chef, l'honneur des premiers coups. Le silence complet que

continuent à garder les forts, dont les pièces restent toutes masquées et qui semblent entièrement dégarnis de défenseurs, donne plus que jamais à l'amiral la conviction que toutes ces batteries, au premier abord si menaçantes, n'avaient pour but que d'intimider les bâtiments qui voudraient tenter de forcer le passage. — Ce silence si étrange avait quelque chose de solennel, qui impressionnait vivement tous les cœurs résolument préparés aux mâles émotions du combat.

XIII. — *Le Plover* et *l'Opossum* viennent se placer en tête de la ligne; leur avant touche la première estacade.

Sur l'ordre de l'amiral, *l'Opossum* s'avance et saisit avec une chaîne l'un des chevaux de frise de l'estacade. — Pendant près de vingt minutes, il marche sur son gouvernail en avant, en arrière, à droite et à gauche. Enfin, à force de secousses répétées en tout sens, et après les plus énergiques efforts, ce bâtiment parvient à arracher un des pieux en fer, qu'il entraîne avec lui. — *l'Opossum* franchit aussitôt l'estacade dans laquelle il vient ainsi de pratiquer un étroit passage. *Le Plover* suit sa trace, beaupré sur poupe; ces deux bâtiments sont si rapprochés l'un de l'autre, qu'on les dirait enchaînés ensemble; tous deux arrivent à la seconde estacade, située à trois cents mètres plus haut. — Les forts sont toujours silencieux, les batteries masquées, les remparts déserts.

L'amiral ne doute plus du succès; sur son visage

rayonne le triomphe de voir ses prévisions se réaliser.

Mais à peine ces deux canonnières ont-elles laissé tomber leur ancre, que le feu croisé de tous les forts s'ouvre à la fois avec une spontanéité d'exécution et un ensemble, dont les Chinois n'avaient jamais jusqu'alors donné d'exemple. — Les ouvrages les plus éloignés, séparés les uns des autres par la rivière, ont aussi réuni leur tir qui s'abat sur les deux canonnières avec une grande précision ; le pont de ces deux bâtiments est presque aussitôt couvert de morts et de mourants.

L'amiral s'est placé sur le roufle étroit de la cuisine du *Plover* ; c'est l'endroit le plus élevé ; il a fait clouer sa carte devant lui ; près de lui se tient le commandant Tricault.

Devant cet orage subit de projectiles qui mutilent les deux équipages, l'amiral anglais reste impassible ; pas un muscle de son visage ne s'est altéré. — Il suit d'un regard attentif toutes les phases de cette lutte meurtrière, qui change en un désastre cette certitude de victoire qui souriait, tout à l'heure encore, sur son visage radieux. Lui-même est blessé à la hanche par un éclat de fer et bientôt son pantalon blanc est couvert de sang. Mais, toujours impassible, il ne quitte pas des yeux cette scène de mort qui couche un à un à ses pieds ses plus intrépides marins. Seulement un instant il tourne légèrement la tête vers le commandant Tricault qui, monté sur une barricade, se tient auprès de lui. — « Amiral, répond

le commandant à cette interrogation muette, nous ne forcerons pas la passe, la lutte est impossible. Voyez autour de vous. »

XIV. — En ce moment le spectacle qu'offrait le pont du *Plover* était affreux. Les morts et les blessés encombrèrent la canonnière au milieu des débris de toute nature, et leurs derniers gémissements se perdent dans le bruit assourdissant de la canonnade. — Autour de la pièce de 68 placée à l'avant, est entassé un monceau de chair humaine. Cette pièce, dont les servants ont déjà été renouvelés plusieurs fois, tant le tir de l'ennemi est précis et régulier, est littéralement baignée dans le sang de ses défenseurs. — Le doute n'est plus permis sur l'issue d'un combat aussi inégal.

L'amiral, toujours à la même place, conserve le même sang-froid. — Le commandant du *Plover*, le lieutenant Rason, s'approche de lui ; il vient lui dire que tout son monde est hors de combat et qu'il est impossible de tenir plus longtemps dans une semblable position.

Pendant que le capitaine parlait, l'amiral Hope regardait attentivement avec sa lorgnette un des forts les plus rapprochés.

« — Capitaine, répondit-il froidement en étendant le bras vers ce fort, il y a là-bas une pièce qui nous fait beaucoup de mal, il faut la démonter. »

Ce furent les seules paroles qu'il prononça.

Le capitaine Rason, jeune et intrépide marin qui avait déployé, depuis le commencement du combat, une

énergie sans égale s'éloigne pour tenter encore d'exécuter ce dernier ordre; mais, à peine a-t-il fait quelques pas, qu'un boulet lui emporte la tête. — Un boulet vient aussi briser la chaîne du *Plover*, qui dérive aussitôt en arrière. Cette canonnière est complètement désarmée.

En passant devant l'*Opossum*, qui, moins maltraité, se maintient encore dans sa position, le *Plover* parvient à s'accrocher à lui, et l'amiral Hope s'élance sur ce bâtiment avec le commandant Tricault. Mais au moment où il veut monter sur le poste élevé qu'il avait déjà choisi sur le *Plover*, il est renversé sur le pont et a une côte enfoncée. Chacun en le voyant étendu à terre le croit frappé mortellement; mais l'amiral reprend bientôt connaissance, et repoussant les soins que le chirurgien veut lui donner, il reste debout sur le pont, assistant à cette scène de désastre avec un courage que rien ne peut ébranler; on dirait qu'il cherche obstinément la mort qui ne veut pas l'atteindre.

Tous les coups de l'ennemi se sont concentrés sur l'*Opossum*, qui bientôt dérive à son tour jusqu'à la queue de la ligne d'embossage, auprès du *Norzaragay*.

XV. — L'amiral souffre cruellement de ses deux blessures, à peine s'il peut se soutenir; mais sa volonté morale est plus forte que ses souffrances: il veut parcourir la ligne des bâtiments, questionner chacun d'eux et planter son pavillon, là où le feu est le plus vif et le danger le plus grand. S'il a perdu l'espoir de vaincre,

il n'a pas perdu celui de combattre jusqu'au dernier moment pour l'honneur des armes de l'Angleterre.

En vain on l'entoure, en vain on cherche à le faire renoncer à son projet dans l'état de faiblesse où il se trouve; il demande une embarcation; — l'*Opossum* n'en a plus. Le commandant Tricault lui offre sa baleinière, qu'il hèle aussitôt; on y transporte l'amiral qu'il faut soutenir; car, épuisé par le sang qu'il perd, il peut à peine marcher; la baleinière, gagnant avec peine contre le jusant, remonte lentement la ligne d'embossage: — le commandant Tricault tient la barre; l'amiral n'a plus auprès de lui que son secrétaire, M. Ahsby, les officiers attachés à son état-major sont hors de combat ou en mission.

La baleinière longe chaque bâtiment; sur celui-ci on demande des hommes, sur celui-là des munitions, mais tous ardents à la lutte et peu soucieux de l'inégalité du combat évidente à tous les yeux, reçoivent leur chef avec cette réponse si caractéristique: — « *all's well, sir.* »

L'amiral est ainsi arrivé jusqu'au *Cormorant*, qui tient la tête de la ligne, et sur lequel se sont réunis tous les feux de l'ennemi. — C'est sur ce bâtiment qu'il veut encore hisser son pavillon. Là seulement, il consent à faire panser ses blessures sur le pont même du navire.

XVI. — « Dès les premiers moments du combat (écrit le commandant Tricault) l'échec était certain. On ne lutta plus que pour l'honneur des armes, et c'était chose magnifique à voir que cette poignée de petites ca-

nonnières se gênant les unes les autres, mais soutenant et maîtrisant même sur certains points, des feux qui se croisent en tous sens et partent de remparts invulnérables. »

« Bien que j'aie déjà pris part (ajoute-il) à de vigoureuses canonnades avec des chances diverses, je n'ai rien vu de plus émouvant que cette lutte inégale, ni rien de plus noble que la manière dont elle a été supportée. »

L'amiral a fait appeler près de lui le capitaine de vaisseau le plus ancien, le commandant Shadwell, pour être à même, si les forces viennent à lui manquer, de lui transmettre le commandement.

Le capitaine Vansittard, qui commandait une division de canonnières, arrive à bord du *Cormorant*; ses jambes sont couvertes de vase jusqu'à la hauteur du genou. Cet officier vient dire à l'amiral qu'il a sondé le terrain sur la rive droite; la vase, bien que profonde, n'est pas impraticable et peut permettre un débarquement avec des hommes déterminés. — Le combat est devenu impossible avec les navires sous le feu incessant des forts; il propose de prendre l'un d'eux d'assaut. — Dans tous les cœurs fatigués d'une lutte immobile, cette pensée énergique a un écho. — Elle est noble et belle par son audace même et par les dangers qu'il faut affronter. — L'assaut est décidé.

A ce moment le commodore américain, M. Tattnall, accoste le *Cormorant* sous un feu qui semble à chaque instant redoubler d'intensité; un boulet brise le tableau de son embarcation et tue le patron; le commodore, qui

s'apprêtait à se hisser à bord de la canonnière anglaise, est renversé par le choc, mais fort heureusement sans être blessé. — Quelques instants après, M. Tattnall est sur le pont du *Cormorant*; il vient exprimer à l'amiral toute son indignation de la conduite déloyale des autorités chinoises; et offrir les soldats de marine qui sont à bord de son petit vapeur, le *Toei-Wan*. Lié par ses instructions qui lui commandaient la neutralité, le commodore s'en dégageait enfin, pensant qu'il était de son honneur et de son devoir de protester contre des faits coupables, dont il ne voulait pas rester plus longtemps spectateur impassif. — L'amiral Hope remercie M. Tattnall de sa démarche, mais n'accepte pas cette offre tardive de coopération.

Cependant le *Toei-Wan* tint à honneur d'aller chercher les canots anglais qui portaient les compagnies de débarquement, et il les remorqua jusqu'à la plage, sous le feu de l'ennemi.

XVII. — Il est environ six heures du soir; le commandant Tricault quitte, pour la première fois de la journée, l'amiral anglais et fait disposer les hommes et les canots du *Duchayla*. — Tout est bientôt prêt pour le débarquement; mais les compagnies anglaises sont beaucoup plus loin, sur les jonques. Aussitôt que les embarcations qui les transportent arrivent à la hauteur du *Noragaray*, le commandant Vansittart qui est à leur tête, salue le commandant français par un hurrah qui lui est chaleureusement rendu.

Les alliés s'avancent de concert vers le banc de vase, à l'endroit choisi par le commandant anglais pour tenter le débarquement. — Gênés par des pilotis qui encombrant le rivage, les canots ne peuvent aller s'échouer. Le temps presse, car le jour commence à tirer à sa fin ; il est sept heures et demie, et les forts lancent des volées de mitraille qui déjà ont atteint quelques hommes. Une prompte et énergique résolution est la seule voie de salut, la seule chance possible encore de succès. Les chefs donnent l'exemple, et s'élancent les premiers dans l'eau. Parfois, cette eau est profonde, et quelques hommes n'atteignent la rive qu'à la nage. — Le banc vaseux sur lequel il faut marcher, pendant une distance de quatre ou cinq cents mètres, est entièrement à découvert et sous le feu toujours croissant des Chinois ; aussi, la route que suivent ces audacieuses compagnies est jalonnée de morts et de blessés qu'il faut laisser, hélas ! là où ils tombent, pour continuer la marche en avant.

Le brave commandant Tricault n'a que soixante-quatre hommes avec lui ; mais ce petit groupe résolu fait d'héroïques efforts pour traverser la nappe fangeuse qui, à chaque instant, se dérobe sous ses pas. Le fort que l'on cherche à atteindre, est celui qui borde l'entrée du fleuve sur la rive méridionale, offrant avec ses trois cavaliers un développement considérable. — Le point de direction est le cavalier extérieur.

XVIII. — Il faut avoir assisté à cette scène terrible pour s'en faire une idée exacte. — A chaque instant, les

difficultés de la marche redoublent ; tantôt les hommes enfoncent à mi-jambes dans la vase amollie ; tantôt les pieds rencontrent tout à coup un terrain plus solide, qui presque aussitôt les abandonne. — Des boulets, des balles, des flèches, de la mitraille, partent sans cesse des remparts. Il n'est point possible, dans ces terrains mouvants, de conserver aucun ordre de marche, et bientôt les hommes, selon le degré de leur force s'espacent par groupes séparés les uns des autres. Mutilés par les projectiles ennemis, ils avancent péniblement et cherchent à se rallier aux cris de leurs chefs, dont la voix les appelle et les ranime. — C'est ainsi que ces compagnies arrivent enfin, mais par lambeaux, devant le premier fossé.

Là on s'arrête, on se regarde, on se compte, et ceux dont les armes, pendant la traversée du fleuve, n'ont pas été mises hors de service, répondent par une fusillade de quelques instants au feu qui les assaille. — Ce premier fossé n'a point d'eau, il est facilement franchi ; mais à très-petite distance de celui-là, se trouve un second très-large et très-profond ; l'eau y a été maintenue, sans doute au moyen d'une écluse. Quelques hommes se jettent à la nage et le traversent, d'autres se servent d'une échelle de bambous déjà brisée pour atteindre le glacis du fossé qui touche les murailles et offre un certain abri contre les projectiles. La nuit est entièrement venue, et bien peu sont parvenus jusqu'au pied des remparts, dont les Chinois garnissent tumultueusement la crête, en jetant des cris de menace et de

défi à cette poignée d'hommes isolés que leurs armes mêmes ne peuvent plus défendre.

Le commandant Tricault a autour de lui quelques-uns de ses marins, il cherche à rallier au milieu de l'obscurité ceux de ses compagnons qui ont pu arriver jusqu'aux murailles. Bientôt il est rejoint par un groupe de matelots du *Duchayla*, avec lequel sont le lieutenant de vaisseau Claverie, l'aspirant volontaire Viguier, et l'aspirant de deuxième classe Bary, qui est presque aussitôt frappé d'une balle dans le flanc (1).— Une cinquantaine d'hommes environ composent la force totale des alliés réunis au pied du rempart.

Le commander Heath commande le groupe anglais, car le colonel Lemon et les capitaines Vansittart et Shadwell ont été grièvement blessés, dès le début du débarquement.

XIX. — Les artifices que lancent les Chinois pour diriger leurs coups éclairent la plaine par intervalles et montrent combien est petit le nombre des assaillants. A chaque instant la position devient plus critique. — Sans armes, car les cartouches sont mouillées et ne peuvent servir, sans échelles, sans aucun moyen d'attaque, comment ces quelques combattants perdus au milieu de la nuit, et que nul renfort ne viendra soutenir, iront-ils tenter l'assaut contre ces parapets d'argile desséchée

(1) L'aspirant Bary mourut à Shang-hai des suites de cette blessure, le 22 juillet.

sur lesquels les boulets des canonnières n'ont produit aucun éboulement.

Cependant, le commandant Tricault et le commander Heath ne peuvent se décider à abandonner une position, prix de si cruels efforts ; ils appellent à eux les restes des compagnies dont ils espèrent toujours la venue, et qu'ont forcément disséminées les difficultés du terrain. Mais leur voix couverte par le bruit du canon et par la fusillade reste sans écho. — Après une attente inutile, il ne leur reste plus qu'à ordonner la retraite et à la surveiller pour qu'elle se fasse en bon ordre, sans laisser de blessés derrière soi.

Au moment où le commandant Tricault vient de franchir de nouveau le dernier fossé, une balle lui traverse le bras gauche.

XX. — Pour rejoindre le rivage, de plus grandes difficultés attendaient encore les braves marins qui venaient d'accomplir cet acte stérile d'audacieux courage. — Pendant les quelques heures qui se sont écoulées, la mer a monté, et l'eau couvre presque entièrement et à une certaine hauteur cette plaine fangueuse qu'ils ont traversée en quittant les canots ; l'obscurité est profonde, les groupes se resserrent pour ne pas s'égarer dans cette marche périlleuse.

Le rembarquement fut long et pénible par suite de la rangée de pilotis qui gênait les manœuvres des embarcations et les empêchait d'approcher du rivage ; il dura une grande partie de la nuit, et présenta de sérieuses

difficultés, surtout pour le transport des blessés. — « Ce mouvement de marée montante a eu d'affreuses conséquences (écrit le commandant Tricault, en terminant son rapport) ; non-seulement les cadavres qui n'avaient pas été retirés au premier moment sont restés sur le terrain, mais encore tous les blessés hors d'état d'appeler à leur secours ou de se soulever eux-mêmes, ont été infailliblement noyés. »

Les pertes en hommes et en bâtiments étaient grandes. *Le Cormorant*, qui avait tenu pendant toute la journée la tête de la ligne d'embossage, et qui s'était défendu dans cette lutte inégale avec une inébranlable énergie, avait été affreusement mutilé par l'artillerie des forts ; il coulait bas pendant la soirée, ainsi que quatre autres canonnières anglaises. Sur ces cinq bâtiments, trois devaient entièrement périr, *Plover*, *Lee* et *Cormorant* ; les deux autres purent être relevés. — L'amiral anglais fit achever la destruction de ceux pour lesquels tous les efforts de sauvetage étaient restés inutiles. Les Anglais comptaient plus de quatre cents hommes tués ou blessés, parmi lesquels un grand nombre d'officiers. — Quant à nous, nous avions plus du cinquième de notre petit effectif hors de combat.

XXI. — La journée du 25 juin était un désastre ; mais il faut l'ajouter, un désastre dans lequel l'honneur des armes était sauf. L'amiral Hope avait montré une fois de plus cette énergie indomptable et ce sang-froid dans le commandement qui en font un des premiers marins de l'Angleterre.

Si cet amiral n'avait eu avec lui qu'un seul bâtiment, comme le commandant Tricault (1), sa ligne de conduite était inévitablement tracée par les événements eux-mêmes, il lui eût fallu retourner en arrière ; mais par suite de la résolution prise par les deux ministres plénipotentiaires de se porter en avant, l'hésitation, avec le nombre de canonnières qu'il avait sous la main, lui eût été reprochée comme un acte de faiblesse inqualifiable en face de semblables ennemis. Les nécessités de la situation diplomatique, les antécédents de la guerre de Chine, la puissance même des moyens dont il disposait, tout lui faisait un devoir de ne pas s'arrêter devant les obstacles matériels que l'on jetait inopinément devant lui.

Mais ce nouvel acte d'hostilités de la part du gouvernement chinois remettait tout en question ; la situation n'était plus la même, et le sang répandu devant le Peïho exigeait une éclatante réparation. — Aussi, les deux ministres alliés pensèrent qu'il était de leur devoir de se retirer et d'attendre de nouvelles instructions relatives aux tristes faits qui venaient de se passer.

XXII. — « En présence d'une situation aussi tranchée (écrivait au ministre des affaires étrangères M. de Bourboulon), nous avons pensé, mon collègue d'Angleterre

(1) La corvette *Duchayla* ne pouvait, par suite de son fort tirant d'eau, entrer dans le fleuve et remonter à Tien-tsin. — C'était le petit aviso à vapeur *Norzagaray* qui devait mener à Tien-tsin le représentant de la France, M. de Bourboulon.

et moi, qu'il ne pourrait être que compromettant pour la dignité des gouvernements que nous représentons, de demander des explications quelconques à un gouvernement qui se jouait ainsi des engagements les plus solennels, et ne craignait pas, pour se soustraire à l'obligation de les remplir, de recourir à de trahissantes hostilités; qu'il ne nous restait par conséquent, qu'à nous retirer, à attendre, dans une attitude de réserve de manière à l'inquiéter sur les suites de sa victoire, les communications qu'il pourra nous adresser, et à laisser à nos gouvernements respectifs le soin de prendre les mesures que les circonstances leur paraîtront réclamer (1). »

De son côté, M. Bruce, ministre plénipotentiaire d'Angleterre, écrivait à la même date, au comte de Malmesbury.

« L'amiral Hope m'ayant informé que les forces, sous son commandement, n'étaient point suffisantes pour ouvrir un passage et remonter la rivière, M. de Bourboulon et moi convinrent qu'il fallait considérer notre mission à Pé-king comme terminée quant à présent, et que nous devions nous retirer à Shang-hai. »

Tel est le récit exact des faits qui se passèrent à l'entrée du Peïbo, le 25 juin 1859, et qui eurent en France et en Angleterre un si triste retentissement.

Les deux cabinets de Paris et de Londres comprirent toute la gravité d'une semblable situation en face de ce

(1) Dépêche du 30 juin 1859.

gouvernement, dont tant de revers successifs n'avaient pu arrêter les indignes subterfuges et la diplomatie déloyale. — Il fallait frapper un grand coup, si nous ne voulions pas voir s'éteindre et disparaître à jamais toute notre influence dans ces contrées lointaines.

---

## CHAPITRE II.

XXIII. — Le traité de Tien-tsin, déchiré par les canons chinois à l'embouchure du Peiho demandait une éclatante réparation. — Aussi le ministre des affaires étrangères en France écrivait, à la date du 24 septembre 1859, à M. de Bourboulon, ministre plénipotentiaire en Chine : « Le gouvernement de Sa Majesté a décidé d'infliger aux Chinois le châtimeut exigé par une violation aussi éclatante des règles les plus essentielles du droit international. »

L'échec du Peiho avait pris en Chine des proportions considérables.— La gazette de Pé-king regorgeait de proclamations incendiaires contre ces peuples imprudents et aveugles qui avaient osé entrer en lutte avec le puissant empereur du Céleste-Empire.

Une seconde campagne en Chine fut résolue, de concert avec les Anglais. — L'empereur Napoléon III appela

le général Cousin de Montauban au commandement en chef de cette nouvelle expédition.

Dix mille hommes étaient mis sous ses ordres (1).

Le général de Montauban, chef énergique, soldat intrépide, saura justifier la haute confiance dont l'honneur l'Empereur. Les pouvoirs les plus étendus lui sont concédés; il prendra le titre de : Commandant en chef des forces de terre et de mer (2), et pourra nommer aux vacances qui se produiront dans le corps expéditionnaire, jusqu'au grade de colonel inclusivement. Les nominations de lieutenant-colonel et de colonel devront être ratifiées par l'Empereur. — Le général de Montauban pourra également décerner des médailles militaires

(1) COMPOSITION DU CADRE D'ÉTAT-MAJOR  
DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

Commandant en chef des forces de terre et de mer, le général Cousin de Montauban;

Chef de la 1<sup>re</sup> brigade d'infanterie, le général Jamin, commandant en second l'expédition.

Chef de la 2<sup>e</sup> brigade d'infanterie, le général Collineau;

Chef d'état-major général, le lieutenant-colonel Schmitz;

Officiers attachés à l'état-major général :

Lieutenant-colonel Dupin, chef du service topographique :

Le chef d'escadron d'état-major Campenon; — le capitaine d'état-major de Cool; — le capitaine d'état-major Chanoine; le sous-intendant militaire Dubut.

Chef du génie, colonel Déroulède.

Chef de l'artillerie, colonel de Bentzmann, commandant cinq batteries et le parc du siège.

101<sup>e</sup> de ligne, colonel Pouget; — 102<sup>e</sup> de ligne, colonel O'Malley; — 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, commandant Guillot de la Poterie.

Infanterie de marine, colonel de Vassoigne.

Escadron de cavalerie, capitaine Mocquart.

(2) Décret du 13 novembre 1859.

et des croix de chevalier et d'officier de la Légion d'honneur.

Déjà le maréchal Randon, ministre de la guerre, règle tous les détails relatifs à l'organisation de ce nouveau corps, et dirige sur Toulon, Brest, Lorient et Cherbourg les troupes qui doivent être embarquées.

XXIV. — De son côté, le général Cousin de Montauban s'entoure des renseignements qui peuvent asseoir sur une base sérieuse ses appréciations, et l'aider à combiner les premières opérations militaires qu'il doit diriger en chef dans ces parages lointains. Il interroge, il étudie, il calcule, il médite; car il faut, dès le début, frapper un grand coup pour abaisser l'orgueil de ce peuple si aveugle dans sa confiance et dans ses dédains, il faut effacer par d'éclatantes victoires le souvenir de la journée du 25 juin, dont le retentissement a couru comme un écho triomphal à travers ces vaste empire.

Le général de Montauban, investi, nous l'avons dit, du commandement des forces de terre et de mer, écrit de Paris au contre-amiral Page pour lui communiquer les projets que lui ont suscités les renseignements qu'il a déjà pu recueillir.

Le contre-amiral Page a remplacé le vice-amiral Rigault de Genouilly dans le commandement des mers de Chine.—Le général le charge d'étudier, avec l'expérience acquise d'un séjour déjà long dans ces contrées, quel serait le point le plus favorable pour l'installation des troupes près du théâtre des opérations futures.

« Les véritables chemins en Chine (lui écrivait-il), sont les canaux, et les fleuves que ces canaux relient entre eux. La marine est donc, selon toute probabilité, appelée à jouer un grand rôle dans les opérations militaires. Il faut perdre le moins de temps possible et se mettre en route très-promptement pour arriver à l'embouchure du Peïho; car plus on agira rapidement, moins on aura de chances contraires à redouter. »

XXV. — Au moment où le nouveau commandant en chef s'apprêtait à partir, les opinions étaient très-partagées sur la résistance probable que devait rencontrer le corps expéditionnaire dans le cours de cette nouvelle expédition. — Les uns, s'exagérant la portée réelle du succès que les Chinois avaient obtenu au Peïho sur les forces anglaises, croyaient que les forts seraient occupés et défendus, comme ils pourraient l'être par des troupes européennes; d'autres, trop confiants au contraire, prétendaient qu'aux premiers coups de canon, ces timides défenseurs prendraient aussitôt la fuite.

Ces opinions extrêmes et contradictoires se présentent souvent, lorsqu'il s'agit d'une entreprise quelle qu'elle soit; rarement l'esprit reste dans un juste milieu d'appréciation. — Nous avons vu en Crimée, pendant le siège si pénible de Sébastopol, les découragements excessifs succéder dans certains esprits à la confiance souvent la plus exagérée. — Il fallait évidemment pour cette nouvelle expédition se méfier des exagérations, et guidé par une sage prudence, prendre les mesures

habituelles à la guerre. Dans ces pays lointains, si parfois les succès sont faciles, le moindre revers acquiert aussi une influence fatale, et les avantages d'une année de victoires peuvent être détruits en un jour.

Tien-tsin est le premier point vers lequel se dirigera l'armée alliée. — Les instructions données au général en chef portent : qu'il sera peut-être nécessaire, pour en imposer au gouvernement chinois, de pousser une pointe jusqu'à Pé-king, capitale de l'empire. C'était un acte militaire d'une très-grande portée, par son audace même, pour peu que l'on considère le petit nombre des forces alliées, en face de la population seule de cette ville, portée à deux millions d'habitants.

XXVI. — Le 19 novembre 1859, le nouveau commandant en chef adresse de Paris à sa petite armée son premier ordre du jour :

« Votre tâche est grande, dit-il, et belle à remplir ; mais le succès est assuré par votre dévouement à l'Empereur et à la France. Un jour, en rentrant dans la mère patrie, vous direz avec orgueil à vos concitoyens que vous avez porté le drapeau national dans des contrées où la Rome immortelle, au temps de sa grandeur, n'a jamais songé à faire pénétrer ses légions.

« Sa Majesté, en m'accordant l'honneur de vous commander en chef, me fait une haute faveur dont je ne pourrai mieux lui témoigner ma reconnaissance qu'en

m'occupant de pourvoir à tous vos besoins avec une sollicitude constante.

« Vienne le jour du combat, et vous pourrez compter sur moi comme je compte sur vous : nous assurerons la victoire aux cris de : *Vive l'Empereur! vive la France!* »

Que Dieu veille sur cette petite armée qui traverse les mers et va à cinq mille lieues du sol natal venger les droits sacrés du christianisme et de la civilisation.

XXVII. — Le 12 janvier 1860, à sept heures du matin, le général de Montauban s'embarque sur *la Panthère*, bâtiment de la Compagnie orientale.

Il est accompagné de son état-major particulier : le chef d'escadron Deschiens, premier aide de camp; le capitaine de Bouillé, deuxième aide de camp; le capitaine de Montauban, officier d'ordonnance. — Le chef d'état-major général, lieutenant-colonel Schmitz; le capitaine de Cools, attaché à l'état-major général; le colonel de Bentzmann, commandant l'artillerie, et M. Dubut, sous-intendant militaire de première classe, chef du service administratif, ont pris passage sur le même bâtiment.

Le 15 janvier, à six heures du matin, *la Panthère* touchait à Malte.

En traversant le détroit de Bonifacio, le général a pu saluer le monument funèbre élevé à la mémoire des

nafragés de *la Sémillante*, cruel sinistre qui avait englouti sous les flots tant de vaillants soldats (1).

Le général de Montauban, après différentes relâches à Ceylan, à Paulo-penang et à Singapour, où il est reçu par les autorités anglaises avec tous les honneurs dus à un commandant en chef, entre en rade de Hong-kong le 26 février, à huit heures du matin.

XXVIII. — A peine son arrivée a-t-elle été signalée, que le contre-amiral Page se rend à bord du *Gange*, qui a pris le général de Montauban à Ceylan, pour le transporter à Hong-kong.

Le contre-amiral Page arrive de Cochinchine. Il a eu plusieurs engagements sérieux avec les Annamites. — Dans l'un de ces engagements, le chef du génie, le colonel Dupré Deroulède, a été coupé en deux par un boulet sur le pont de *la Némésis*, près de l'amiral Page. — En tout temps la mort de ce vaillant officier eût été une perte vivement sentie par l'armée, mais dans les circonstances présentes, ce triste événement est plus douloureux encore, car le colonel Dupré Deroulède, nommé chef du génie du nouveau corps expéditionnaire, laisse vacant, par sa mort, un poste important dans lequel il était appelé à rendre les plus utiles services. — C'est le lieutenant-colonel Livet qui le remplacera.

L'amiral Page apprend au général de Montauban qu'il avait été décidé, à la suite d'une conférence tenue avec

(1) Voir. Campagne de Grinée, etc.

L'amiral anglais Hope, que l'île de Chusan serait occupée. Le nouveau commandant en chef croit devoir ajourner la solution définitive de cette question jusqu'à sa prochaine entrevue avec l'amiral anglais; les renseignements qu'il a recueillis ne sont pas de nature à faire tomber son choix sur l'île de Chusan pour y concentrer ses troupes. — Chusan, en effet, est très-rapproché de Shang-hai, et Tché-fou semble offrir des avantages bien supérieurs, comme point intermédiaire entre cette ville et le Peïho.

Les bâtiments qui doivent apporter à Hong-kong les troupes expéditionnaires auront évidemment à leur bord un certain nombre de malades, après une si longue et si pénible traversée; aussi le général se préoccupe-t-il sérieusement de l'installation des hôpitaux. Hong-kong et Shang-hai sont insalubres; il est de toute nécessité de continuer à Macao l'établissement de l'hôpital général où devront être évacués les malades et les blessés venant du nord de la Chine.

XXIX. — Après avoir passé la matinée du 29 à Macao, le général en chef se dirige vers la rivière de Canton, où le capitaine de vaisseau d'Aboville exerce le commandement supérieur des forces françaises.

Grâce au service de surveillance et de police très-sévèrement constitué, la ville de Canton est tranquille et calme. La circulation des officiers français et anglais dans les rues ne semble même plus un objet de curiosité pour les Chinois; mais il ne faut pas se le dissimu-

ler, dans l'état actuel des choses, ce calme et cette tranquillité, résultat des mesures rigoureuses qui régissent la police intérieure de la ville, sont plus apparents que réels. — Les derniers événements ont ravivé les espérances. — Évidemment la crainte seule maintient encore la population prête à se soulever en masse, si le sort des armes nous était contraire. Des assassinats partiels sur quelques hommes isolés révèlent, de temps à autre, cette dangereuse situation, dont il faut sans cesse se préoccuper. Le gouvernement chinois a mis à prix la tête des barbares étrangers : celle du commandant en chef est évaluée à cinquante mille taels; chaque grade est coté, chaque tête a sa valeur.

Le 3 mars, le général est de retour à Hong-kong, et, dès le lendemain, il a une longue conférence avec l'amiral Hope et l'amiral Page. Mais en l'absence du général Grant, qui commande les forces de terre britanniques, il était impossible de prendre aucune résolution définitive. On se contenta donc de jeter les bases de plusieurs projets importants, « et ce ne fut pas sans discussion (écrit le général), car notre entrevue a duré cinq heures. »

L'occupation de Chusan aura lieu, aussitôt que des forces suffisantes seront arrivées ou disponibles.

XXX. — Le lendemain, le général de Montauban quitta Hong-kong pour se rendre à Shang-hai, qu'il n'atteignit que le 12 au soir, après une traversée très-difficile. Le général déploie la plus grande activité et surveille lui-

même l'installation des divers services qui doivent fonctionner dans cette ville, afin qu'aucun retard n'entrave la mise en campagne des troupes qui vont successivement lui parvenir.

La marine est chargée de faire une reconnaissance dans le golfe du Pé-tchi-li et de déterminer le lieu propre au rassemblement général des forces pour l'attaque des forts du Peïho, dont les Tartares ont beaucoup augmenté, dit-on, les défenses et le nombre des défenseurs. Le contre-amiral Page, auquel le commandant en chef a communiqué ses projets et ses plans pour le début des opérations militaires, doit, pendant son absence momentanée de Hong-kong, le représenter dans les conférences avec nos alliés et mettre ces projets d'accord avec ceux de l'amiral Hope et du général Grant.

Dès son arrivée à Shang-hai, le général de Montauban s'est empressé de s'informer des achats des chevaux et des mulets destinés au transport et au service de l'artillerie. — Un marché avait été passé pour cet objet entre le gouvernement français et une maison de commerce de Shang-hai; mais cette affaire importante n'avait encore obtenu aucun résultat sérieux, et il devenait à peu près impossible de se procurer en Chine les ressources nécessaires pour l'expédition, tant à cause de la rareté des chevaux dans la province, que par suite des ordres donnés par les autorités du pays.

Afin de s'entourer des renseignements les plus précis sur cette question délicate et difficile, le général institue une commission provisoire de remonte, que préside le

colonel d'artillerie Bentzmann ; elle est composée des capitaines d'artillerie Desmarquais, de Cools de l'état-major, et du capitaine de cavalerie Ch. de Montauban.

Sur la demande de cette commission, un nouveau marché est passé pour la fourniture de cinq cents chevaux ou mulets pris au Japon ; le prix est fixé à cent piastres par cheval. Les capitaines de Cools et de Montauban sont envoyés pour surveiller et activer cette opération, dont l'accomplissement rencontrera peut-être aussi au Japon de notables difficultés.

Il était important de commencer les hostilités vers le mois de mai ou de juin, pour n'être pas exposé à rencontrer les mauvais temps, pendant la durée probable de l'expédition.

XXXI. — Une dernière démarche de conciliation a été tentée d'un commun accord par les ministres de France et d'Angleterre auprès de la cour de Pé-king, et MM. de Bourboulon et Bruce ont envoyé collectivement l'*ultimatum* des puissances alliées (1). — Cette pièce diplomatique qui précise nettement les demandes dont la

(1) *Ultimatum adressé par M. de Bourboulon, ministre de France, au cabinet de Pé-king, sous le couvert du commissaire impérial, vice-roi des deux Kiang.*

Shang-hai, le 9 mars 1860.

Le soussigné, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur des Français, ayant rendu compte à son gouvernement de la réception qui lui a été faite au mois de juillet dernier à l'embouchure de la rivière de Tien-tsin, lorsqu'après avoir dûment notifié à S. Exc. le principal secrétaire d'État de la Chine, son inten-

complète satisfaction pourra seule empêcher le renouvellement des hostilités, a été expédiée le 8 mars. — Le gouvernement chinois devra faire parvenir sa réponse avant le 8 avril, pour dernier délai. — Il est peu probable que cette réponse soit favorable, ou du moins franche et catégorique. — La cour de Pé-king ne manquera pas de revenir sur le passé et de se livrer à cet égard à une discussion évasive et sans résultat; mais maintenant que la détermination d'une action militaire imposante a été prise, maintenant que la France et l'Angleterre ont envoyé à travers les mers des soldats prêts à combattre, il faut que la question pendante entre le

tion de se rendre à la capitale pour y effectuer l'échange des ratifications du traité conclu à Tien-tsin l'année précédente, conformément à la clause finale du dit traité, il s'y est présenté pour accomplir sa mission, a reçu l'ordre du gouvernement de S. M. l'Empereur des Français, d'adresser au ministre secrétaire d'État, les demandes et les déclarations suivantes, comme les conditions expresses qu'il met au maintien de la bonne harmonie entre les deux empires.

1° Le cabinet de Pé-king, par l'organe du principal secrétaire d'État de la Chine, adressera au soussigné, comme représentant de S. M. l'Empereur des Français, dans une lettre officielle, des excuses formelles, pour l'attaque dont le pavillon de la marine impériale française, réuni à celui de S. M. la Reine de la Grande-Bretagne, a été l'objet au mois de juin dernier devant Ta-kou.

2° Le principal secrétaire d'État de la Chine donnera, au nom de son souverain, au soussigné, l'assurance que lorsqu'il se rendra à la capitale pour l'échange des ratifications du traité, il pourra arriver sans obstacle jusqu'à Tien-tsin, à bord d'un navire de guerre français, et que les autorités chinoises prendront ensuite les mesures nécessaires pour que le soussigné et sa suite soient conduits avec les honneurs convenables de Tien-tsin à Pé-king.

3° Le gouvernement de l'empereur de la Chine déclarera, dans sa réponse à la présente notification, qu'il est prêt à échanger à Pé-king les ratifications du traité conclu à Tien-tsin, le 27 juin 1858, entre S. Exc. le baron Gros, commissaire extraordinaire de S. M. l'Empereur

Céleste-Empire et les puissances occidentales soit radicalement tranchée, et que le gouvernement ne puisse, sous un prétexte futile, ramener un état de choses désormais impossible.

L'Europe civilisatrice frappe aux portes de la Chine, au moment où les désordres mortels de l'administration intérieure livre l'empire à la décadence et aux sanglants épisodes des guerres intestines.

Ces désordres qui ont éclaté depuis l'avènement au trône du nouveau souverain, prennent chaque jour un plus grand développement, et les rebelles devenus audacieux et sanguinaires, éponvantent les districts

des Français. et LL. Exc. les plénipotentiaires chinois Kwei-Liang et Houa-Cha-Na. De son côté, le gouvernement de S. M. l'Empereur des Français déclare, par l'organe du sousigné, son représentant, qu'il n'a plus désormais à invoquer, dans la question de la résidence de son ministre à Pé-king, autre chose que les clauses des traités, c'est-à-dire qu'il reprend le droit de se prononcer, s'il le juge convenable, pour un séjour permanent de sa légation dans cette capitale, du moment que Sa Majesté Britannique n'étant plus liée par l'arrangement consenti par S. Exc. lord Elgin avec les commissaires chinois, a repris lui-même le droit de réclamer, sur ce point, l'exécution pleine et entière de son traité.

4° Le gouvernement chinois s'engagera à payer à celui de S. M. l'Empereur des Français, une indemnité proportionnée aux charges que la nécessité où l'a mis la conduite de ce gouvernement d'envoyer une seconde fois des forces navales et militaires à une aussi grande distance, a fait de nouveau peser sur le trésor français.

5° Le sousigné, enfin, a reçu l'ordre de notifier au gouvernement de S. M. l'Empereur de la Chine, qu'il lui est accordé un délai de trente jours, à compter de la remise de la présente notification, pour accepter sans réserves les conditions ci-dessus énoncées. à l'expiration duquel délai, si le cabinet de Pé-king n'a pas fait parvenir son acceptation formelle au sousigné, son silence sera considéré comme un refus.

A. DE BOURBOULON.

dont ils s'emparent par les scènes du plus affreux carnage.

Ainsi la nouvelle arrive à Shang-hai qu'ils se sont emparés de Hang-tcheou, ville très-importante du Tching-kiang, qui domine toute la vallée du fleuve. — De Hang-tcheoufou, ils menacent d'un côté Sou-tcheou et de l'autre Ning-poo. — Ces événements ont jeté le plus grand trouble à Shang-hai, les habitants épouvantés craignent une invasion de ces cruels ennemis et s'enfuient déjà en partie, les uns pour venir demander protection au sein des concessions européennes, les autres pour se rendre dans le nord. — Le Tao-tai de la ville est lui-même dans la plus grande anxiété, car déjà bon nombre de ces misérables sans aveu, qui ne vivent que de pillage, se sont introduits dans la ville et disent appartenir au parti des rebelles. Fort heureusement, les autorités chinoises apprennent que des forces considérables sont réunies dans la province pour faire face à la rébellion et que la ville de Hang-tcheou a été reprise.

Il est facile de comprendre quelle agitation permanente une semblable situation entretenait dans les esprits. — La révolte au sein de l'empire et la guerre à ses portes.

XXXII. — Le contre-amiral Protet a reconnu l'île de Chusan dont l'occupation doit être le premier acte militaire accompli par les troupes alliées, aussitôt qu'elles seront réunies en nombre suffisant, car si l'ultimatum, ainsi qu'on doit le supposer, est rejeté, le gouvernement chinois peut susciter des soulèvements subits dans la po-

pulation de Canton, déjà sourdement agitée, et il ne serait pas prudent d'enlever une partie de la garnison de cette ville pour la porter immédiatement sur Chusan.

D'après le rapport du contre-amiral Protet, les habitants de cette île, population malheureuse à laquelle les pirates enlèvent souvent le peu de ressources qu'elle possède, y verraient avec plaisir le séjour des troupes alliées dans l'espoir d'en retirer quelques profits. Mais les renseignements recueillis portent à 2000 hommes la garnison (400 Tartares, 1600 milices), la résistance peut être sérieuse et la prudence est impérieusement commandée au début des opérations.

Le contre-amiral n'a pu accomplir encore la reconnaissance qu'il devait diriger aussi dans le golfe de Pé-tchi-li. Le général en chef lui adresse à ce sujet une lettre détaillée qui précise les principaux points qu'il importe surtout d'étudier très-exactement dans ce pays destiné à être avant peu, le théâtre d'opérations militaires importantes (1).

(1) Quartier-général de Shanghai, le 30 mars 1860.

Monsieur le contre-amiral,

« Il résulte d'un rapport que vous avez adressé à M. le contre-amiral Page, le 21 mars courant, sur une mission dont il vous avait chargé, qu'une partie seulement de cette mission a pu être accomplie : la reconnaissance de l'île de Chusan, mais que la reconnaissance que vous deviez faire au golfe de Pé-tchi-li, n'a pas eu lieu par suite de circonstances provenant de la politique du gouvernement.

« C'est cette partie de vos premières instructions, monsieur le contre-amiral, que cette lettre a pour but de vous faire terminer.

« M. l'amiral commandant les forces de mer anglaises en Chine a bien fait faire l'exploration d'une partie de la côte de Corée et du golfe de Pé-tchi-li, ainsi que de la côte de Chang-toung, mais les rapports qu'

*Le Forbin* doit être mis à sa disposition pour cette exploration qui doit comprendre le golfe du Pé-tchi-li et la côte du Chang-toung. — Le capitaine d'état-major de Bouillé, aide de camp du commandant en chef, accompagnera le contre-amiral.

Le contre-amiral Page, qui doit être chargé de l'oc-

j'ai vus et que je vous ai communiqués, me paraissent incomplets; j'ai lieu d'être convaincu que votre expérience de ces sortes de missions me renseignera de la manière la plus exacte sur un pays qui doit être sous peu le théâtre de nos opérations militaires.

« C'est surtout le point de débarquement au sud du Peï-ho, qu'il importera essentiellement de déterminer.

« L'embouchure de la rivière de Chi-kau ho est indiquée comme pouvant être choisie; cette embouchure est à environ vingt-cinq milles des forts, et serait utilisée pour mettre à terre la troupe et les animaux de transport; mais il faudrait chercher un point plus rapproché pour communiquer avec le camp que je compte établir devant les forts, afin que les approvisionnements de ce camp pussent y parvenir avec sécurité. On dit qu'il existe au sud du Peï-ho une crique à huit milles seulement; il serait nécessaire de la reconnaître et de déterminer si on pourrait facilement en approcher pour y mettre les approvisionnements qui devront être transportés au camp.

« Quelle est la nature du fond de cette crique? — Existe-t-il un banc de vase en avant, et quelle serait sa largeur entre le point le plus près de la côte? — Par quels moyens pourrait-on franchir ce banc de vase, soit à la marée basse, soit à la marée haute, suivant la solidité qu'il présenterait?

« Plus au sud, y aurait-il un point intermédiaire entre celui-ci et Chi-kau? Et enfin, dans le golfe, y aurait-il un point plus sûr que Chi-kau-ho, propre à un débarquement? Dans le cas de l'affirmative, quelle serait la distance de cette rivière?

« Il importe aussi de savoir, si les bâtiments peuvent approcher avec sécurité de la côte, si les vents ou les courants le permettraient; ne pourrait-on pas tenter de communiquer avec la population de cette côte, et pressentir quelle sorte de relations on pourrait nouer avec elle? Quelles ressources on pourrait trouver pour l'armée sur toute cette côte, et si elle est défendue sur quelques points? Enfin, ne négliger aucun renseignement qui ait rapport à l'opération toujours assez

cupation de Chusan, est arrivé de son côté à Shanghai où il vient organiser les différents services de la marine pour la première expédition dans le nord. Le général de Montauban lui a conféré le commandement des forces

difficile d'un débarquement d'une armée, et plus difficile encore sur une côte aussi peu connue.

« Il serait indispensable, dans le cours de cette reconnaissance dans le golfe de Pé-tchi-li, de pouvoir se renseigner exactement sur le nombre des troupes, cavaliers et fantassins que le gouvernement chinois peut opposer à notre armée lorsqu'elle débarquera, à quelle nationalité appartiendront ces troupes, et quels sont leur armement et leur valeur militaire; quels sont également la force et le nombre des défenseurs des forts du Peï-ho; comment ces forts sont armés: quelles défenses nouvelles ont été faites du côté de la terre depuis la dernière attaque. Le village de Ta-kou est-il occupé par une force tartare ou chinoise? Quelle est la distance exacte jusqu'aux forts les plus voisins? Le village est-il défendu, et quels sont les obstacles créés?

« Comment peut-on cheminer du point de débarquement jusqu'à Ta-kou? La route est-elle bonne, ou coupée par l'ennemi? Pourrait-on trouver du bois dans le pays pour combler les fossés, faire des fascines ou gabionner? Tous ces renseignements seront assez difficiles à se procurer, mais peut-être, à prix d'argent, pourrait-on parvenir à engager quelques habitants à faire le métier d'espions: dans ce cas, il faudrait en employer plusieurs, afin de pouvoir reconnaître l'exactitude de leurs rapports en les contrôlant les uns par les autres.

« Je ne puis encore, monsieur le contre-amiral, vous fixer d'une manière précise l'époque à laquelle vous devrez commencer votre mission: elle dépend de l'achèvement des travaux entrepris sur l'avis de guerre *le Forbin*, qui sera mis à votre disposition. J'ai cru cependant devoir vous prévenir d'avance du service que j'attends de votre haute intelligence, afin que vous puissiez, dès à présent, réunir les éléments qui vous seront nécessaires pour le succès d'une entreprise à laquelle j'attache la plus grande importance, et dont je vous trace sommairement les bases. »

*Le général commandant en chef les forces  
de terre et de mer en Chine.*

COUSIN DE MONTAUBAN.

françaises destinées à agir conjointement avec les forces anglaises.

« Vous occuperez (disent ses instructions), dans les mêmes conditions que nos alliés et au même titre l'île de Chusan. » — L'amiral anglais se propose d'établir dans cette île sa base d'opération. De notre part, cette occupation n'a point le même but, c'est un acte de présence et non un point de départ pour nos opérations militaires.

XXXIII. — Les nouvelles continuent à confirmer les prévisions d'une forte résistance de la part des Chinois dans les forts de Ta-kou; leur confiance sans bornes repose sur la grande quantité de troupes qu'ils ont réunies au Peï-ho et portées à un nombre considérable. — Dans la presqu'île de Hi-hai-men, pays important au nord de l'embouchure du Yang-tse-kiang, les paysans ont détruit plusieurs établissements chrétiens. — Il faut évidemment se préparer à la guerre et faire tous ses efforts pour la porter promptement sur les lieux où les armes alliées ont éprouvé un échec le 25 juin 1859.

Du reste, le mauvais vouloir des hautes autorités chinoises ne tarde pas à se déclarer ouvertement. — La réponse du cabinet de Pé-king à l'ultimatum des puissances alliées est même formulée d'une manière plus nette et plus catégorique qu'on ne pouvait l'attendre des habitudes évasives de la diplomatie chinoise. — Toutefois, par une exception aux usages invariablement établis dans les communications adressées de Pé-king aux autorités provinciales, cette note que le vice-roi avait été chargé

de communiquer *in extenso*, n'était point basée sur un décret impérial (1).

M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, après avoir conféré avec son collègue d'Angleterre sur cette

(1) Réponse du cabinet de Pé-king à l'ultimatum du gouvernement français, adressée sous forme de dépêche par le grand conseil à Ho, gouverneur général des deux Kiang.

Pé-king, fin mars 1860.

Le grand Conseil a reçu hier la dépêche de Votre Excellence, transmettant une lettre officielle de Bourboulon, envoyé français, qui ayant été, à ce qu'il dit, empêché par les autorités chinoises de se rendre à la capitale, lorsque, dans l'intention d'échanger les ratifications du traité, il fut arrivé à l'embouchure du Peï-ho dans le courant de la cinquième lune de l'année dernière, demande le remboursement des frais de la guerre et une indemnité pour l'attaque dont un de ses navires aurait été l'objet. Le grand Conseil trouve que ce n'est pas la Chine qui s'est montrée déloyale en cette occasion, car ce sont les Anglais qui, au mépris des ordres que nous avions le droit de leur donner, vinrent avec une armée à l'entrée du fleuve de Tien-sin, pour y détruire les obstacles préparés pour sa défense. Les Français et les Américains ne se sont pas joints à eux; aussi les autorités du port se sont-elles empressées d'envoyer auprès d'eux demander des informations, et enjoindre à leurs navires de prendre la route de Peh-tang pour se rendre à la capitale. Mais comme le navire français était déjà parti, ce furent les Américains seuls qui vinrent de Peh-tang échanger leur traité, la raison en était que les Français avaient négligé de nous notifier officiellement qu'ils étaient arrivés à la suite des Américains. D'ailleurs, après le départ des Français, Votre Excellence leur a fait savoir par une dépêche adressée à Shanghai, que puisqu'ils ne s'étaient pas joints à l'attaque, ils pouvaient échanger leur traité, pourvu qu'ils en exprimassent le désir et se rendissent, à l'instar des Américains, à Peh-tang. Les archives en font foi.

Quant au paragraphe concernant le paiement des dommages-intérêts pour l'attaque et la destruction d'un navire, ainsi que d'une indemnité pour les frais de la guerre, puisque les Français n'ont pas aidé les Anglais dans leurs hostilités contre les Chinois, comment aurions-nous pu attaquer ou détruire leurs navires? Et si l'on parle de dommages et intérêts ou indemnités de guerre, la Chine a dépensé

réponse empreinte comme toujours d'un ton d'arrogance et de dédaigneuse supériorité, pensa qu'elle devait être considérée comme un refus formel du gouvernement chinois d'adhérer aux conditions contenues dans l'ultimatum. — Les deux ministres rédigèrent donc collectivement le mémorandum suivant :

#### MÉMORANDUM.

« Les soussignés, Envoyés extraordinaires, s'étant communiqué mutuellement les documents émanés du Conseil général de l'empire chinois qui leur ont été transmis officiellement par le Commissaire impérial Vice-Roi des

assurément pendant ces dernières années millions sur millions en vue de la guerre, et s'il s'agissait de remboursements réciproques, ce qu'on pourrait réclamer de la Chine n'atteindrait certes pas la moitié de ce qui lui serait dû à elle.

D'ailleurs la France ayant sollicité l'année dernière avec instance l'assimilation, pour le payement des droits à Tai-ouan et autre port, de son commerce à celui des Américains. le grand Empereur, toujours plein de compassion pour les étrangers, ne les traitant qu'avec une libérale humanité, et n'ayant que de la sollicitude pour le commerce, n'a pas voulu tenir compte de ce que le traité français n'avait pas été échangé, et a daigné étendre aux Français les avantages concédés aux Américains. N'était-ce pas les traiter avec générosité ? Et voici que les Français, au lieu d'en être reconnaissants, parlent au contraire, d'excuses, d'attaques, de dommages et intérêts et indemnité de guerre, s'avisant encore dans leurs dépêches d'indiquer le dernier terme des délais à cet effet, toutes choses assurément aussi extravagantes qu'inouïes et déraisonnables.

Pour ce qui regarde le paragraphe relatif à la résidence permanente à Pé-king, le Conseil trouve que le traité français n'en dit pas un mot : car l'article 2 stipule seulement : que dans le cas où une autre puissance inscrivait dans son traité qu'elle enverrait des ambassadeurs ou envoyés pour résider dans notre capitale, la France pourrait également en faire autant. Or, l'Angleterre ayant fait l'année dernière les

Deux-Kiang, en réponse aux ultimatim de leurs gouvernements respectifs qui ont été notifiés au cabinet de Pé-king le 9 du mois dernier, sont demeurés d'accord que ces réponses, par cela même qu'elles ne contenaient rien qui pût être considéré comme une acceptation, constituaient un refus formel des demandes du gouvernement de Sa Majesté l'Empereur des Français et de celui de Sa Majesté Britannique posées dans lesdits ultimatim, outre que le ton très-peu satisfaisant dans lequel elles sont conçues écartait, pour le moment, toute possibilité d'un arrangement pacifique par la voie des négociations.

« Les soussignés sont convenus, en conséquence, qu'il ne leur restait, conformément à leurs instructions, qu'à

*instances les plus pressantes à ce sujet, il lui fut répondu catégoriquement par les commissaires impériaux Kouei et autres que cela était impossible, les Français n'ont donc en aucune façon à s'occuper de cette affaire.*

Reste leur demande d'être autorisés à venir au Nord pour échanger les ratifications de leur traité.

Et il est à dire à cet égard que si les Français veulent se soumettre à ce que Votre Excellence entre en négociation avec eux à Shanghai, au sujet de ce qui, dans le traité, doit avoir son plein et entier effet, ils pourront évidemment y être autorisés après que tout aura été convenu et qu'il n'y aura plus d'objection de part ni d'autre, n'amenant rien entendu avec eux, aux termes du traité, que peu de monde et pas de bâtimens de guerre. Dans ce cas, la Chine ne manquera pas de les traiter convenablement, pourvu encore qu'ils prennent la route de Peh-tang.

Mais s'ils viennent avec des navires de guerre, et s'ils se présentent devant Ta-kou, c'est qu'ils n'auront pas l'intention sincère d'échanger les ratifications de leur traité, mais seront mus au contraire par de mauvais sentimens. Aussi, pour éviter que cela ne donne lieu à des soupçons, à de l'inimitié et à d'autres inconvéniens semblables, est-il nécessaire que Votre Excellence fasse pleinement connaître ce qui précède à l'envoyé de France.

remettre aux commandants en chef des forces de terre et de mer, françaises et anglaises, en Chine, le soin de concerter les mesures coercitives, qui, suivant la marche tracée par les instructions des deux gouvernements, leur paraîtraient les plus à propos pour contraindre le gouvernement chinois à observer ses engagements et à donner aux Puissances alliées les réparations que sa conduite déloyale dans les événements du mois de juin de l'année dernière a si amplement motivées.

Shanghai, 4 avril 1860.

« A. DE BOURBOULON.

« F. W. A. BRUCE. »

XXXIV. — Il faut ajouter que la pièce diplomatique émanée du gouvernement chinois avait été adressée sous forme de dépêche au gouverneur général Ho, au lieu de l'être directement aux ministres alliés, en réponse à leur ultimatum; ce fait constituait une preuve nouvelle de l'arrogance hautaine avec laquelle la cour de Pé-king prétendait traiter les puissances européennes et leurs représentants. — M. de Bourboulon écrivit donc, en outre, au Gouverneur général des Deux-Kiang pour constater à ses yeux en termes nets et sévères ce nouveau manque d'égards, et le prier de porter à la connaissance du grand Conseil son juste mécontentement.

Voici sa lettre :

Shanghai, 11 avril 1860.

« Le soussigné a l'honneur d'accuser réception au gouverneur général des Deux-Kiang de la dépêche que Son

Excellence lui a transmise tout récemment, portant la date du 5 courant, et lui communiquant la réponse faite par le cabinet de Pé-king à l'ultimatum du gouvernement impérial de France. Cette réponse n'étant pas une acceptation pure et simple dudit ultimatum, le soussigné regrette d'avoir à annoncer au gouverneur des Deux-Kiang qu'il la considère comme un refus catégorique, de la part du gouvernement chinois, de toute satisfaction pour une longue série de griefs dont la France a à lui demander le redressement, justifiant à l'avance toutes les mesures que le soussigné, dans la poursuite de cette juste réparation, jugera le mieux appropriées à cet effet. Il y a d'ailleurs un fait qui, à part ce refus, suffirait à lui seul pour rendre impossible tout arrangement pacifique du différend qui nous divise. Ce fait, c'est l'oubli constant de la part du cabinet de Pé-king des égards et de la courtoisie dus au haut représentant de l'un des plus puissants empires du monde. Le soussigné ne saurait admettre, en effet, qu'en s'adressant au premier ministre de la Chine, comme il l'a fait pour lui transmettre l'ultimatum de son gouvernement, il n'en reçoive pas une réponse directe; c'est un procédé, répété du reste déjà plusieurs fois, qui ne témoigne que de l'arrogance, et ce ton est inexplicable dans la position respective où se trouvent la France et la Chine. Le soussigné s'empresse d'en informer le gouverneur général des Deux-Kiang et le prie de vouloir bien porter ce qui précède à la connaissance du cabinet de Pé-king. »

« A. DE BOURBOULON. »

XXXV. — Suivant les instructions de S. E. le ministre des Affaires étrangères de France (1), notre représentant fit ensuite savoir par une lettre, en date du 16 avril, au général de Montauban, commandant en chef les forces de terre et de mer en Chine, que, par suite de la réponse négative du cabinet de Pé-king aux demandes adressées par la France, il ne restait plus qu'à faire appel à l'action militaire, et qu'il remettait tous ses pouvoirs entre les mains du commandant en chef.

M. Bruce, ministre d'Angleterre, adressa la même communication à l'amiral Hope et au général Grant.

« Mon premier soin (écrit le général de Montauban au Ministre de la guerre, à la même date du 16 avril), a été de réunir les deux ministres, M. le général en chef Grant et les contre-amiraux Page et Jones (ce dernier remplaçant l'amiral Hope, resté à Hong-kong), pour établir, préalablement aux opérations militaires, certains points qu'il me semblait nécessaire de fixer.

« Il était important de s'entendre sur le sens des instructions données aux commandants supérieurs des forces britanniques et au ministre, M. Bruce. »

Le premier point de ces instructions était l'application d'un blocus et la suppression du cabotage, à partir du Yang-tse-kiang jusqu'au golfe du Pe-tchili et du Le-aotong.

« Ces mesures (écrit le général en chef), sans utilité pour nos opérations militaires, pouvaient jeter dans l'in-

(1) Dépêche du 30 décembre 1859, à M. de Bourboulon.

térieur du pays plus de cent mille marins chinois sans travail et, par suite, disposés à troubler partout l'ordre que nous cherchions à maintenir. .

« Il existait une telle urgence à s'écarter des instructions du cabinet anglais que, malgré leur précision, nous avons entraîné l'avis unanime des chefs et du ministre anglais qui, du reste, avait fait un mémorandum pour son gouvernement, afin de lui exposer tous les dangers que pourraient occasionner, pour le commerce européen et la sécurité des personnes, l'application du blocus et la suppression du cabotage du Yang-tse-kiang jusqu'aux golfes du Pe-tchili et du Le-ao-tong.

« Il a donc été arrêté qu'aucune démonstration hostile n'aurait lieu vis-à-vis des populations paisibles, et que les communications ou manifestes de guerre seraient adressés directement au gouvernement chinois. Cette manière d'agir laissera les populations chinoises dans un état de neutralité complète dans les opérations que nous dirigerons contre le gouvernement, tant est grande leur apathie pour tout ce qui ne touche pas directement leur intérêt personnel ou l'état de leur famille. »

XXXVI. — Du reste, les intentions du gouvernement français, dans le cas où la guerre par le rejet de l'ultimatum deviendrait de nouveau inévitable avec la Chine, étaient nettement définies dans une dépêche du ministre des Affaires étrangères.

« Il est (écrivait le ministre), une dernière démarche

qu'il vous appartiendra de faire lorsque l'ouverture des hostilités aura été décidée. Cette démarche consistera dans la publication d'un manifeste que vous adresserez au peuple chinois, dans le but de l'édifier sur les motifs qui auront déterminé l'état de guerre.

« Vous rappellerez dans cette pièce que M. le baron Gros avait signé à Tien-tsin une convention à laquelle l'empereur de la Chine avait donné son assentiment et dont les ratifications devaient s'échanger à Pé-king ; que cependant, lorsque vous vous êtes présenté amicalement au Peï-ho, pour vous diriger dans ce but vers la capitale du Cielste-Empire, vous avez été, contre toute attente, mis dans l'impossibilité de le faire, en même temps qu'on outrageait le pavillon français ; qu'ayant à la suite d'actes aussi indignes, réclamé les excuses convenables et l'exécution par l'empereur de la Chine d'engagements solennels, vos justes demandes n'ont éprouvé que des refus, comme celles de même nature présentées au nom de Sa Majesté Britannique.

« Vous ajouterez qu'en conséquence vous êtes chargé d'obtenir du gouvernement chinois, par la force, et tout en évitant d'ailleurs, autant que possible, d'interrompre les relations que le commerce étranger entretient avec les populations paisibles de la Chine, les réparations que la conduite du cabinet de Pé-king nous oblige d'exiger de lui, l'accomplissement des engagements contractés par l'Empereur et le paiement d'une indemnité qui dédommage le gouvernement français des sacrifices de toute nature que lui aura coûté l'expédition. M. Bruce publiera

un manifeste semblable au nom du gouvernement de Sa Majesté Britannique.

« La déclaration que contiendra votre manifeste relativement à notre désir de ne faire porter, autant que possible, que sur le gouvernement chinois le châtiment qu'appelle sa conduite, et de continuer à vivre en bonne intelligence avec les populations elles-mêmes sur les points de l'empire où elles ne nous donnent pas de griefs, est en harmonie avec le plan de campagne arrêté entre les gouvernements alliés. Les opérations de guerre projetées ne doivent affecter, en effet, que les parages placés au nord du Yang-tse-kiang, et ce ne serait que si des incidents nouveaux ou des motifs sérieux et légitimes en amenaient la nécessité, que les commandants des forces alliées élargiraient le cercle de leurs opérations. »

XXXVII. — Le général de Montauban vient de recevoir la nouvelle que S. M. l'empereur Napoléon III a ordonné l'envoi d'un vice-amiral désigné au commandement en chef des forces navales françaises dans les mers de la Chine. — Par suite de cette nouvelle décision, le général de Montauban prendra le titre de *Commandant en chef de l'Expédition de Chine*.

Cette résolution, inspirée par la position de l'amiral Hope vis-à-vis du général Grant, munis tous deux de commandements nettement définis, était une nécessité créée par le fait même d'une guerre entreprise en commun avec des alliés, mais elle ne partageait pas le comman-

dement en chef relativement aux opérations à entreprendre pour l'expédition projetée. Les instructions données à l'amiral étaient claires et précises : il devait apporter son concours au général de Montauban toutes les fois que celui-ci jugerait à propos de le lui demander, et, si pour des raisons purement navales l'amiral se croyait dans la nécessité de le refuser, il devait exposer par écrit au commandant en chef les raisons de son refus.

Aussi cette nouvelle position faite à la marine lui donnait un chef direct, immédiat, qui, par l'élévation de son grade pouvait traiter d'égal à égal avec sir Hope Grant, mais n'était rien au commandement en chef de son unité et n'exposait pas les opérations futures à des lenteurs et à des entraves, conséquences inévitables des commandements partagés.

Le 19 avril au matin, le vice-amiral Charner arrive à Shanghai et prend possession de son commandement.

Les bâtiments qui portent les troupes et le matériel étaient arrivés au cap de Bonne-Espérance, à la date du 23 au 25 février, à l'exception de deux transports, *le Jura* et *l'Isère*. — Après une relâche d'une moyenne de quinze jours, ces bâtiments se sont dirigés les uns directement sur Hong-kong, les autres ont passé par Singapour.

Dans le courant du mois de mai, les arrivages de troupes seront, selon toute apparence, terminés, et le général en chef pourra, dès lors, commencer ses premiers mouvements de concentration.

Les forces anglaises se montent à 12 263 hommes, — sur ce nombre on compte 1298 cavaliers.

Le corps expéditionnaire français ne compte que 6 790 hommes, comme effectif de troupes.

XXXVIII. — Pour ne pas retarder l'occupation de Chusan, le général de Montauban s'est décidé à appeler 200 hommes de la garnison de Canton ; le contre-amiral Page, auquel est confié le commandement de cette petite expédition, est parti de Woo-sung, port de Shanghai, le 19 avril à 9 h. du matin sur le *Duchayla*. — Le 20, à 7 heures du matin, il mouillait en rade de King-tang où il trouvait les canonnières *l'Alarum* et *l'Avalanche* qui l'avaient précédé.

Le 20, au soir le *Saigon* amenait à ce mouillage les deux compagnies venues de Canton. — King-tang est le lieu de rendez-vous. Le même soir, arrivent les troupes anglaises au nombre de 1000 hommes environ.

Le contre-amiral Page, le contre-amiral Jones et le général anglais décident que l'expédition fera route le lendemain pour Chusan. La flottille alliée mouillera d'abord dans le sud des îles Rawan et sommerá la ville de se rendre. — Si elle refuse, l'attaque commencera immédiatement.

Le 21, à 5 heures du matin, les deux amiraux alliés se mettent en marche : la petite escadre française tient la tête. Tous les bâtiments défilent devant les forts qui défendent la rade de Tching-bai, capitale des îles. Pas un coup de canon ne part de ces forts ; ils sont désarmés. Les bâtiments jettent l'ancre et deux embarcations portant les officiers parlementaires des deux nations abordent à terre et somment les autorités du pays de livrer l'île aux

alliés. Celles-ci n'opposent aucune résistance, disant : qu'elles ne pouvaient défendre l'île contre des forces aussi considérables de terre et de mer.

La convention dont étaient porteurs les officiers parlementaires fut aussitôt signée et les troupes débarquées sans retard. — Les Français occupèrent les forts de Tanhill, et les Anglais l'ancienne caserne anglaise située sur la plage.

Le lieutenant colonel Martin des Pallières, de l'infanterie de marine, est chargé du commandement supérieur des troupes françaises, M. de Méritens, attaché à la légation de France, est nommé commissaire.

XXXIX. — Dès le lendemain, tout le pays était tranquille et les pouvoirs alliés fonctionnaient sans entrave. Une proclamation, placardée dans tous les carrefours et sur les places publiques de Ting-hai, avait fait savoir aux habitants qu'ils pouvaient se livrer en toute sécurité à leur commerce sous la protection des alliés.

Du reste, le fait suivant qui se passa à l'occasion de notre installation dans l'île de Chusan vint de nouveau donner la mesure des sentiments de patriotisme dont les populations chinoises sont animées. — A peine Chusan fut-il occupé, qu'une députation envoyée de Ning-Po, ville considérable du continent, exprima aux alliés combien il était regrettable qu'ils n'eussent point choisi de préférence leur ville, dont les ressources de toute nature étaient bien supérieures à celles de Chusan (1).

(1) Dépêche du général commandant en chef à S. E. le Ministre de la guerre, 26 avril 1860.

L'administration de l'empire chinois est si tristement organisée, le pouvoir est si faible, si corrompu, si discrédité, que les populations paisibles et laborieuses des provinces craignent à tout instant de se voir livrées à la merci des bandes de pillards qui répandent partout impunément le désordre. — Là où sont les Européens, règnent l'ordre et la tranquillité.

La rade de Chusan est un très-grand lac fermé de tous côtés par des montagnes et des îles; elle est ainsi abritée de tous les vents. Placée dans l'embouchure du Yang-tse-kiang dans la mer Jaune, elle offre des passes bonnes et faciles à défendre. — L'île entière se compose de dix-huit districts — le chiffre de sa population dépasse 200 000 habitants.

Sous le double point de vue commercial et politique, son importance est supérieure à celle de Hong-kong, et nul doute que les Anglais ne convoitent ardemment la possession de cette île où déjà ils s'étaient établis autrefois.

XL. — Le partage des établissements destinés à l'occupation fût fait sur le pied d'égalité complète; — car il avait été bien stipulé entre les commandants en chef que notre infériorité numérique momentanée ne devait, en aucun cas, entrer en ligne de compte dans la répartition.

Par les soins de l'amiral Page, les troupes campées en dehors de la ville dans les meilleures conditions désirables, occupent militairement les forts du nord-est, elles sont logées dans une immense pagode à mi-côte

d'une colline parfaitement boisée et à proximité d'une source d'eau excellente.

Deux commissaires français et deux commissaires anglais sont nommés pour la police de la ville.

« Ces quatre commissaires (écrit-on de Chusan), demeurent ensemble. C'est un prétoire commun, et toutes leurs relations avec l'autorité chinoise sont également établies d'accord.

« Ils en réfèrent, pour toutes les décisions importantes, aux commandants supérieurs. Ces commissaires ont sous leur direction la police, pour la sécurité de la ville ; cette police se compose de 20 hommes de chaque force alliée commandée par un officier, chaque police a son quartier sur lequel elle doit veiller. L'autorité chinoise a fourni un même nombre d'agents qui fonctionnent conjointement avec les deux polices des alliés. — Tout marche très-bien en vertu d'instructions particulières données à chaque commissaire, en attendant un règlement définitif arrêté par les commandants en chef. »

XLI. — L'amiral Protet est de retour de sa reconnaissance dans le nord de la Chine. — Contrarié par un vent très-violent et par une mer mauvaise, il a cependant exploré les différents mouillages du golfe de Pe-tchili et recherché les endroits les plus favorables à un débarquement.

L'amiral a visité Wei-ha-wei, qui pourrait servir au besoin de point de débarquement. Son mouillage est

bon et abriterait 40 bâtiments au moins. — De là il s'est rendu à Tché-fou.

« Le pays (écrit cet amiral), est parfaitement disposé pour un campement, fût-il de 25 000 hommes. Il y a de l'eau et du bois suffisamment. On y trouve plusieurs mouillages dont la tenue est excellente. Vis-à-vis la presqu'île de Tché-fou, dans le sud-quart-sud-ouest, à quatre ou cinq milles de distance, tout près de la partie sud de l'isthme, est la ville de Yen-tai, de 50 000 habitants, plus quatre villages assez considérables, deux à l'est et deux à l'ouest. Cette ville est abritée des vents de l'ouest par des montagnes assez élevées dont les versants sont cultivés; elle est construite dans une plaine sur le bord de la mer. Le pays est très-riche. »

L'amiral a aussi exploré le mouillage des îles Mia-tao. Il est bon; mais ce point, sans ressources et sans influence, n'offre que l'avantage d'être plus rapproché du Peï-ho que Tché-fou.

Sur la côte, entre les rivières de Tchi-ho et du Peï-ho, on pourrait débarquer; mais les troupes auraient à parcourir, en dehors des embarcations à marée basse, 3500 mètres dont 1000 environ sur la vase molle, pour arriver jusqu'à la plaine où l'on pourrait camper.

L'amiral, pris par le mauvais temps, n'a pu reconnaître Tchi-ho. — Il a aperçu seulement à travers la brume les forts du Peï-ho qui lui ont paru en très-bon état.

Cette exploration sommaire, qui devait être complétée plus tard dans son ensemble, comprenait les abords de la côte, depuis le cap Chang-toung qui forme l'extrême

pointe dans la mer Jaune. — Le contre-amiral avait seulement visité la baie Liu-shun et celle Ta-lien-houan où pourraient venir mouiller 100 bâtiments de guerre à l'abri de tous les vents.

**XLII. — L'arrivée des troupes commence à s'effectuer.**

Deux bâtiments de transport, *l'Entreprenante* et *la Garonne*, ont mouillé le 1<sup>er</sup> mai dans la rade de Woo-soung. Le général Jamin, commandant en second de l'expédition, est sur le premier de ces navires qui amène 1012 hommes du 101<sup>e</sup> régiment. — *La Garonne* en transporte 713 (1).

Le général de Montauban donna aussitôt des ordres pour que les deux bâtiments transportassent ces troupes à Tchê-fou qu'il avait choisi comme point de rassemblement général du corps expéditionnaire. Les renseignements nouveaux apportés par le contre-amiral Protet sur les conditions favorables de salubrité et de campement qu'offrirait ce point de débarquement, faisaient vivement désirer au commandant en chef d'y envoyer sans retard ces troupes fatiguées par les rudes épreuves d'une longue traversée, pour qu'elles pussent, avant le commencement des opérations projetées, y trouver un repos nécessaire.

Mais le 10 mai, au moment où les bâtiments allaient

(1) Pendant la traversée, *l'Entreprenante* avait perdu trois caporaux et six soldats; — *la Garonne* avait débarqué son effectif au complet.

prendre la mer, le ministre d'Angleterre, *M. Bruce*, vint prier le général en chef français de suspendre ce départ, afin qu'il s'effectuât collectivement avec celui des Anglais.

« Les deux drapeaux alliés ont flotté ensemble sur les forts de Ting-hai (dit *M. Bruce* au général de Montauban); il est juste que les troupes anglaises marchent parallèlement aux troupes françaises dans le Nord. »

Le général de Montauban, jaloux de montrer en toute occasion quel prix il attachait à un accord parfait avec ses alliés dans les opérations militaires, n'hésista pas à obtempérer à cette demande. Mais, préoccupé de la situation insalubre de ses troupes dans la rade de Woo-song, il écrivit au général Grant pour lui faire part de ses projets d'installation à Tehé-fou et le prier, dans l'intérêt de la santé des troupes nouvellement arrivées, de lui faire savoir, par le retour du même courrier, si son intention était d'occuper ce point conjointement avec lui, au lieu de s'établir à Ta-lien-houan, ainsi qu'il l'avait précédemment décidé. — Le général français envoyait au général anglais une copie des plans et du rapport de la dernière reconnaissance de Tehé-fou.

XLIII. — Quelques jours après (16 mai), le lieutenant-colonel Schmitz, chef d'état-major général, porteur d'une nouvelle lettre du général en chef français au général Grant, partait de Woo-sung pour Hong-kong avec le commandant Laffon-Ladebat, chef d'état-major de la marine; tous deux avaient mission de voir l'amiral Hope

et le général Grant pour arrêter, d'accord avec les deux commandants en chef, une date très-prochaine à l'installation des troupes dans la presqu'île de Tché-fou.

Les deux chefs d'état-major se rendirent d'abord auprès de l'amiral Hope.

Aussitôt qu'ils lui eurent exposé l'objet de leur mission, l'amiral anglais déclara : qu'il croyait le général de Montauban déjà dans le nord de la Chine avec une partie de ses troupes ; aussi avait-il appris avec un grand étonnement, par la lettre adressée au général Grant, que ce départ avait été retardé. La démarche de M. Bruce était toute personnelle et n'avait nullement été concertée avec les commandants en chef anglais. Quant à lui, il ne voyait aucun inconvénient au mouvement projeté par les Français sur Tché-fou, et remerciait très-cordialement le commandant en chef français du sentiment de bon accord qui lui avait fait suspendre son départ.

« — J'écris à l'amiral Charner, ajouta-t-il, pour lui faire savoir que vers le 10 juin la plus grande partie des troupes anglaises sera installée à Ta-lien-houan. »

En effet, le mouvement des troupes était déjà commencé, et le transport qui se faisait par bâtiments à voiles devait mettre (la mousson du S. O. n'étant pas encore arrivée), une vingtaine de jours pour se rendre à destination.

Le général en chef, sir Hope Grant, fut plus explicite encore que son collègue de la marine ; il parut très-contrarié de cet incident auquel il n'avait pris aucune part, et du retard apporté ainsi à l'envoi des premières trou-

pes françaises à Tché-fou, retard qui pouvait exercer une influence fâcheuse sur la santé des hommes. Il répéta à plusieurs reprises : « — J'avais, dans une conversation particulière, laissé toute latitude au général, à cet égard. »

« Ainsi (écrivait le colonel Schmitz en terminant son rapport au général en chef), vous pouvez envoyer vos troupes à Tché-fou quand vous voudrez et dans les conditions que vous jugerez convenables. Pendant que vous opérerez votre mouvement sur ce point, les Anglais opéreront le leur sur Ta-lien-houan et vous occuperez Tché-fou *seul*, de même que les troupes anglaises occuperont *seules* le point choisi.

• Le général Grant part le 30 mai de Hong-kong pour se rendre à Shanghai et s'entretenir avec vous au sujet des opérations ultérieures. L'amiral Hope donne le même rendez-vous à l'amiral Charner. »

XLIV. — Au moment où le colonel Schmitz allait partir pour rejoindre le général de Montauban, il apprit que le transport *l'Isère*, qui apportait une cargaison considérable en harnachements de chevaux, souliers et vêtements de toute nature, avait échoué, le 17 mai, dans le port d'Amoy. L'arrivée de ce bâtiment était impatiemment attendue, aussi le chef d'état-major général n'hésita pas à se diriger immédiatement vers Amoy, pour transporter sur son bâtiment tout ce qui pourrait être sauvé de la cargaison de *l'Isère*.

« Rien n'est plus navrant (écrit le colonel), que le spectacle de ce beau bâtiment dont l'arrière est complé-

tement submergé jusqu'à la cheminée de la machine. Comme la mer est haute, toutes les cales sont envahies par l'eau, et les objets de l'intérieur surnagent au milieu de débris de toute espèce; le pont est arraché de toutes parts, et il faut attendre la basse mer pour pouvoir travailler jusqu'au fond des cales.

« A quelques encablures de *l'Isère*, il existe une île rocheuse sur laquelle on transporte toutes les caisses que l'on arrache une par une à la mer qui, par sa pression énorme, en brise une partie. »

Les harnachements de l'artillerie sortis de l'eau et tous les souliers et guêtres de cuir furent mis à bord du bâtiment qui avait amené le chef d'état-major général, et le colonel repartit aussitôt pour Shanghai.

XLV. — Mais l'Angleterre ne pouvait perdre de vue ses intérêts commerciaux si considérables dans ces contrées lointaines. Malgré tous ses préparatifs de guerre, elle conserve l'espoir de renouer des relations pacifiques qui, tout en donnant à son honneur une juste satisfaction, assureraient l'avenir de son commerce sérieusement compromis par une guerre véritable. L'Angleterre espère toujours que le Céleste-Empire sera intimidé, dès le début, et qu'après un premier succès, la diplomatie pourra reprendre son rôle et aplanir les dernières difficultés. — Aussi s'est-elle décidée à envoyer de nouveau en Chine lord Elgin, chargé de pleins pouvoirs.

La France dut faire, de son côté, un nouvel appel à la haute expérience du baron Gros et le charger d'une

mission semblable avec les mêmes pouvoirs que ceux accordés au plénipotentiaire anglais.

« Les circonstances dans lesquelles le cabinet de Londres remettait à un de ses membres le règlement de la question de Chine (écrivait à ce sujet le ministre des Affaires étrangères de France) nous obligeaient évidemment de désigner un plénipotentiaire extraordinaire qui fût en état de traiter avec le gouvernement chinois sur un pied d'égalité avec lord Elgin, et le choix du baron Gros était dès lors tout naturellement indiqué. »

Le général de Montauban fut instruit de cette décision des gouvernements alliés, au moment où tout se préparait pour l'installation de ses troupes à Tché-fou.

Dans l'ignorance des instructions dont Leurs Excellences seraient porteurs, l'action militaire des commandants en chef se trouvait momentanément paralysée, mais ceux-ci n'en continuèrent pas moins activement à organiser leur prochaine entrée en campagne. — Il n'était pas douteux, en effet, que les hauts plénipotentiaires, déjà instruits des manœuvres de la diplomatie chinoise par les négociations stériles et les événements de l'année précédente, n'appréussent la gravité de la situation, après le rejet insolent de l'ultimatum par la cour de Pé-king et ne laissassent un libre cours aux opérations militaires qui pouvaient seules obtenir à la fois réparation et satisfaction du gouvernement chinois.

XLVI. — Il ne fallait pas se le dissimuler; la diplomatie ne pouvait plus honorablement tenter de renouer

les négociations interrompues, en face de ce dédaigneux aveuglement qui prenait chaque jour des proportions plus offensantes. Un succès éclatant et incontestable était nécessaire pour effacer l'échec du Peï-ho ; sans cela, le nouveau traité de paix serait signé sur le sol mouvant de l'orgueil chinois et violé, même avant sa ratification à Pé-king. — Le passé avait apporté avec lui un trop grave enseignement pour n'être pas pris en sérieuse considération.

En effet, c'était avant que les deux cabinets de France et d'Angleterre eussent eu connaissance du rejet de l'ultimatum que le baron Gros avait été chargé de se rendre une seconde fois en Chine, en qualité d'ambassadeur extraordinaire et de haut commissaire.

Le 21 avril 1860, le ministre des Affaires étrangères, M. Thouvenel, adressait au baron Gros une dépêche dans laquelle il lui détaillait les événements importants qui avaient décidé le gouvernement de l'Empereur à faire de nouveau appel à sa haute expérience et à son dévouement. — Il devait s'entendre et agir de concert avec lord Elgin, désigné par le gouvernement britannique pour remplir une mission analogue.

« Aucune démarche (écrivait le ministre), n'a été faite par le gouvernement chinois auprès des ministres de France et d'Angleterre pour témoigner du regret des fâcheuses circonstances qui avaient mis obstacle à l'échange des ratifications des traités de Tien-tsin, l'empereur Thin-Toung a même officiellement approuvé l'attaque dirigée contre les forces alliées à Ta-kou. Quoi-

qu'il semble résulter de certaines informations que le gouvernement chinois, ne voyant pas sans inquiétude l'approche d'hostilités nouvelles, serait disposé à exécuter loyalement les traités, il ne l'a cependant manifesté par aucune communication officielle qui pût être prise en considération, et il s'occupe de préparatifs de défense qui n'indiquent guère un vif désir de rechercher un accommodement pacifique.

« M. de Bourboulon a dû, conformément aux instructions qui lui sont parvenues, se concerter avec sir Bruce pour adresser en commun un *ultimatum* au gouvernement chinois.

« Je ne saurais préjuger quel aura été sur le cabinet de Pé-king l'effet de cette démarche décisive, mais en quelque état que vous trouviez les affaires, l'Empereur ne doute pas que vous puissiez employer efficacement vos efforts pour amener un dénoûment satisfaisant des complications pendantes.

« Vos rapports antérieurs avec les fonctionnaires les plus élevés du Céleste-Empire, votre connaissance toute spéciale du traité dont il s'agit aujourd'hui d'assurer la prompte exécution, vous seront d'une aide puissante dans les négociations nouvelles que vous aurez à poursuivre, et vous permettront sans doute de faire accepter plus facilement au gouvernement chinois des conseils de prudence et de modération (1). »

(1) Dépêche de S. E. le ministre des Affaires étrangères à S. E. le baron Gros, 21 avril 1860.

XLVII. — A son arrivée en Chine, le baron Gros devait trouver la réponse du gouvernement chinois aux espérances obstinées de conciliation et de bon accord des ministres de France et d'Angleterre. Instruit lui-même, par l'expérience du passé, sur l'orgueil intraitable et sur la duplicité de la diplomatie chinoise, il allait acquérir la triste conviction qu'il n'était plus possible (pour nous servir des expressions énergiques du général de Montauban) de traiter avec ce semblant de gouvernement, autrement que par le canon.

Ainsi, nous l'avons dit, tout se prépare avec activité et énergie, afin qu'aucun retard ne puisse entraver l'action militaire des forces alliées, et que la prise des forts de Ta-kou, qui sans aucun doute tomberont rapidement en notre pouvoir, porte à Pé-king même l'annonce de notre marche sur la capitale de l'empire.

---

### CHAPITRE III.

XLVIII. — Déjà le général Jamin a installé à Tché-fou les premières troupes arrivées, et en attendant les nouveaux transports annoncés qui doivent amener à Hong-kong l'effectif au complet du corps expéditionnaire, il prépare et organise les établissements des différents

corps. — *Tché-fou* est un campement favorable sous tous les rapports; l'air y est salubre, l'eau bonne et abondante.

D'un autre côté, les efforts de la commission envoyée au Japon ont enfin, après bien des obstacles et des difficultés, été couronnés de succès. Elle annonce la prochaine arrivée de 1200 chevaux qui seront affectés au service de l'artillerie, à celui du train et aux officiers qui ont droit à être montés. — Le prix moyen des chevaux achetés au Japon est de 35 piastres, la traversée en sus.

Les inquiétudes causées par les mouvements des rebelles aux environs de *Shanghai* sont venues aussi ajouter une complication aux difficultés matérielles de la situation, difficultés, retards, obstacles contre lesquels il faut lutter avec les plus persévérants efforts. La proclamation des alliés adressée à la population de *Shanghai* a déjà porté ses fruits et calmé la terreur qui s'était emparée d'elle.

Il est curieux d'étudier les phases et la physionomie de cette étrange position qui érige en auxiliaires du gouvernement chinois ceux-là même qui lui ont déclaré la guerre et luttent depuis plus d'une année contre son arrogance et son orgueilleux aveuglement. — Abandonnées par un gouvernement sans force et sans influence morale, minées par les sanglants désordres de la guerre civile, c'est vers nous que se tournent avec des prières les hautes autorités chinoises pour sauver du pillage et du massacre une de leurs provinces les plus riches et les

plus commerciales. Combien loin il y a de la lettre du Tao-tai de Shanghai au style habituel des mandarins! — La ville et ses environs n'ont rien à redouter, ils seront protégés par les armes alliées contre toute attaque des rebelles, aussi bien que les possessions européennes.

Cette position qui fait tourner en partie au profit du gouvernement chinois les troupes de la France et de l'Angleterre, au moment où les deux nations s'arment contre lui pour venger une insulte et la violation d'un traité, est un fait assez anormal dans l'histoire des guerres, pour mériter d'être signalé.

XLIX. — Ainsi le 26 mai, le Tao-tai fait demander une entrevue au général en chef français, afin de s'entendre avec lui sur les moyens de défense de la ville. — Comme nos alliés doivent également concourir à cette défense, le général de Montauban fait prévenir le général Grant de l'entrevue qui lui a été demandée et qu'il n'a pas cru devoir refuser.

A midi, heure indiquée, le Tao-tai se présente accompagné d'un autre mandarin; il apporte avec lui un plan de Shanghai et de ses environs, afin d'indiquer quels seront les points importants à défendre.

• Ces points (écrit le général) combinés par les Chinois comme nœuds de communication entre les rivières et la route de Shanghai à Sou-tcheou indiquent de certaines idées militaires. Le Tao-tai Ou a la réputation d'un homme habile et énergique, ou plutôt comprend et apprécie mieux les Européens et leur supériorité par suite

de ses relations suivies avec eux. Il a la physionomie intelligente, empreinte même d'un certain cachet de douceur qui contraste étrangement avec les faits qui viennent de se passer, quelques heures auparavant. »

Ce mandarin venait en effet de faire trancher douze têtes, sans procès, sans condamnation, par le fait de sa seule volonté. — Il avait appris qu'à deux lieues de la ville, quelques rebelles s'étaient établis dans une pagode; aussitôt il les fait cerner, les prend tous et donne ordre de les décapiter sur l'heure. — En Chine de pareils ordres s'exécutent avec la plus ponctuelle et la plus scrupuleuse exactitude. — La justice, on le voit, y est expéditive. Ces prisonniers étaient, il est vrai, des rebelles en guerre ouverte avec le gouvernement de l'Empereur.

Il fut convenu dans cette entrevue que des dispositions seraient prises immédiatement dans l'intérêt de la ville et des possessions européennes. — Le lieutenant-colonel Favre, de l'infanterie de marine, fut chargé de l'exécution de ces mesures.

Le général de Montauban voulait d'abord l'installer à Tsing-poo, mais il y renonça par suite des dispositions pleines de méfiance des habitants et d'une nouvelle résolution prise par les Anglais de n'occuper qu'un poste beaucoup en arrière de celui qui avait été précédemment déterminé; le général en chef français donna donc ordre à ses troupes de ne pas dépasser le Si-ka-we; de ce point elles pouvaient couvrir solidement Shanghai et protéger l'établissement des frères jésuites dans cette localité. Une occupation plus avancée ne sera ordonnée,

que si les entreprises ultérieures des rebelles la rendent nécessaire.

L. — Cependant les nouvelles de l'intérieur prenaient chaque jour un plus grand caractère de gravité; elles déterminèrent le Tao-tai de Shanghai à une seconde démarche près des commandants en chef et livrèrent la population de la ville à une terreur indescriptible.

La ville de Sou-tcheou était, disait-on, tombée au pouvoir des révoltés; on ajoutait même qu'ils s'étaient emparés de Tia-king, à huit lieues environ de Shanghai, et qu'ils y mettaient tout à feu et à sang.

« J'envoyai des espions (écrit le général de Montauban, le 8 juin), et voici la véritable position des choses.

« Les rebelles forment quatre bandes distinctes, sous les ordres de deux chefs qui s'intitulent les lieutenants de Tai-sing-houang, le prétendu Empereur de la dynastie des Mings.

« Ces quatre bannières sont noire, rouge, jaune et blanche, et chacune d'elles a son rôle à remplir.

« La bannière noire est chargée de tuer.

« La bannière rouge d'incendier.

« La bannière blanche de prendre des vivres pour les quatre bannières.

« La bannière jaune de s'emparer de l'argent pour pourvoir à la solde des autres bannières.

« Cette espèce d'ordre dans le pillage et dans le meurtre suppose bien évidemment des chefs, mais on ne croit

nullement à l'existence d'un empereur des rebelles qui ne forment plus aujourd'hui qu'une jacquerie. — La frayeur est telle parmi les Chinois, à la nouvelle de leur approche, que, malgré toutes les mesures de précaution que nous avons prises et la connaissance qu'ils ont de notre supériorité, tous les habitants de Shang-haï ont émigré pour se retirer de l'autre côté du fleuve ou dans des jonques, sur lesquelles ils ont entassé leurs effets les plus précieux. — Je n'ai jamais vu pareil spectacle. — Le Wam-poo était couvert de sampans ou barques du pays. Des meubles, des lits et des tables remplissaient ces barques où s'étaient réfugiées des familles entières.

« En vain des proclamations ont été affichées dans la ville, rien n'a pu diminuer cette panique, en sorte que Shang-haï est aujourd'hui une ville déserte et abandonnée.

« Cependant, sur la demande du Tao-tai, et de concert avec les ministres de France et d'Angleterre, j'ai organisé un plan de défense accepté par le commandant militaire anglais.

« Nous avons occupé trois points dans la campagne de Shang-haï, distant d'une demi-lieue, qui nous servent de points avancés, et cette mesure a rassuré les paysans des différents villages voisins qui alimentent la ville et les concessions européennes. Ces trois points sont les nœuds des routes qui aboutissent à la ville dont j'ai fait occuper des positions par les Anglais et par nous. — J'ai exigé du Tao-tai qu'il fit approprier aux frais de la ville toutes les pagodes que nous occupons, au nombre de trois pour nous et trois pour les Anglais.

« D'après les dernières nouvelles que j'ai reçues hier, j'espère que les habitants de Shang-haï reviendront dans leurs demeures, j'ai été informé que les rebelles, après avoir pris Woo-si, ville considérable, se sont dirigés sur Sou-tchou; dans cette dernière ville, que l'on prétend contenir deux millions d'habitants; deux partis se sont formés, l'un pour recevoir les rebelles, l'autre pour se défendre dans la ville.

« Après une lutte dans laquelle aurait succombé le parti favorable aux rebelles, un général du nom de Leuk-Koc-Liang, parent de Koe-Liang qui a défendu Nankin et qui est mort, se serait mis à la tête des troupes impériales qu'il aurait ralliées en les payant de leur arriéré, au moyen d'une contribution volontaire acceptée par les habitants.

« Ce Leuk-Koc-Liang a écrit à l'Empereur qu'il répondait de la ville sur sa tête, s'il voulait lui laisser le commandement dont il s'est emparé. — Tel est l'état actuel de cette ville, dont les faubourgs ont été brûlés.

« Du reste les nouvelles sont à ce point contradictoires que celles du lendemain ne ressemblent souvent pas à celles de la veille. »

Telle était, d'après les renseignements les plus dignes de foi, la véritable situation au milieu de cette démoralisation générale.

« Je joue un singulier rôle (ajoutait en terminant le général en chef), appelé que je suis à combattre le gouvernement chinois : à chaque instant les autorités chi-

noises de la province de Shang-hai viennent réclamer mon appui contre les révoltés. »

LI. — Un missionnaire jésuite de l'importante ville de Sou-tcheou arriva quelques jours après à Shang-hai. Il était avéré que la malheureuse ville avait été pillée à la fois par les rebelles et par les impériaux réunis aux rebelles. — Toute la province depuis l'embouchure du Yang-tse-kiang est en leur pouvoir, à l'exception d'une ou deux villes. Il règne le plus affreux désordre dans ce pays livré à l'anarchie la plus complète.

Ces bandes deviennent chaque jour plus audacieuses, 600 hommes des troupes alliées et 4 pièces d'artillerie occupent le gros village de Shan-hoo, à deux lieues de Shang-hai, à la jonction des routes de Shang-hai et de Woo-sung.

Le vice-roi Ho et le chef de la justice de la province sont arrivés Shang-hai, où ils viennent chercher un refuge. — Ces deux hauts personnages font demander au général en chef français une entrevue, mais celui-ci la refuse nettement.

« — Si c'est une visite de courtoisie, leur fait-il répondre, notre position réciproque ne nous permet pas d'entamer de semblables relations; s'il s'agit des affaires politiques ou de négociations à entamer, S. M. l'Empereur des Français envoie ici un ambassadeur porteur de ses volontés. C'est avec ce plénipotentiaire que les hauts mandarins chinois auront à traiter. »

« On ne peut (écrivait le général en chef à cette épo-

que), se faire une idée exacte de la disjonction de toutes les pièces qui constituent le gouvernement chinois. Il faut être sur les lieux mêmes pour croire à une semblable décomposition. »

Le moment est en tout point favorable pour frapper un coup décisif et amener enfin à merci la cour de Pé-king, si ignorante à coup sûr de la réalité des désordres sanglants qui déchirent en lambeaux l'Empire fatalement ébranlé dans sa base.

LII. — Les préparatifs de l'expédition dans le Nord se continuent avec activité, les bâtiments arrivent. — Les hommes et le matériel débarquent. Bientôt le général en chef aura entièrement sous sa main tous ses moyens d'action, et sera prêt à entrer en campagne.

Malheureusement un triste événement vint encore susciter de nouveaux embarras. — *La Reine des clippers* transport français, échoua aux abords de Macao, près du point où s'était perdu, peu auparavant, un bâtiment de S. M. Britannique, *le Bolcigh*. — Les retards et les pertes que causait cet échouage étaient très-pénibles, car ce transport amenait des troupes d'artillerie et du génie avec un matériel considérable, plus une grande quantité d'objets de campement, d'hôpital, et d'habillement, très-nécessaires à l'expédition projetée.

Ce beau navire était mouillé le 29 mai, près des îles Ladrones, retenu par les vents contraires, quand, tout à coup, le 3 juin, vers deux heures de l'après-midi, le feu se déclara dans la cambuse de distribution, par suite de

l'explosion du charnier à cau-de-vic. Le cambusier était imprudemment entré avec une bougie allumée, au lieu de se servir de sa lanterne, ce qui occasionna l'explosion. Après plusieurs heures d'inutiles travaux pour se rendre maître du feu, le capitaine de *la Reine des Clippers* quitta le mouillage des Ladrones, et parvint à échouer le navire à la pointe de l'île, près Macao.— Il était alors six heures du soir.

Le sauvetage des hommes commença vers neuf heures ; à dix heures et demie tout le monde était à terre, moins 25 hommes que le capitaine d'artillerie Dispot avait gardés avec lui pour arroser continuellement les voiles qui servaient au calfeutrage de toutes les issues. — Le feu n'était point éteint. — Le capitaine Dispot descendit à terre, à minuit, sur les instances du capitaine du bâtiment, qui fit embarquer sous ses yeux tous ses marins, voulant être le dernier à quitter son navire. Cette perte était dans les circonstances présentes doublement regrettable ; elle retardait forcément un arrivage impatientement attendu, et privait le corps expéditionnaire d'un de ses transports les plus considérables.

LIII. — Le 14 juin, le général de Montauban expédie à Tche-fou un premier convoi de 114 chevaux venus du Japon.— Dès que les grands transports qui ont, de leur côté, amené des troupes, seront redevenus disponibles, ils reprendront la même route avec chacun 250 chevaux au moins.

C'est un total de 700 chevaux environ qui seront dé-

barqués à Tche-fou, vers le 27 juillet. Le général en chef compte, le 2 juillet, quitter de sa personne Shang-hai avec son état-major; le commandement supérieur de cette ville sera confié au colonel Favre, officier aussi énergique qu'intelligent.

Le général doit se concerter une dernière fois avec ses alliés sur le plan définitif d'attaque des forts du Peï ho; les Anglais voudraient que ce fût par Peh-tang; mais ils semblent se ranger à l'avis du général de Montauban et se décider à attaquer par Ta-kou. Il paraît que le chef tartare San-Ko-li-Tsin a augmenté les défenses de plusieurs côtés, et créé, dit-on, des obstacles nouveaux par l'inondation.

Le 16 juin, une première conférence a lieu entre le commandant en chef du corps expéditionnaire français, l'amiral Charner, l'amiral Hope et le général Grant.

Le 18, dans la soirée, les quatre commandants en chef se réunissent chez le général de Montauban en conseil de guerre. Les dispositions définitives doivent y être arrêtées. — Les avis étaient partagés sur le plan d'attaque concernant les forts du Peï ho.

Le général de Montauban, s'appuyant sur les documents émanés des explorations faites à diverses reprises et principalement sur celle du commandant anglais Bythsea, proposait que l'on débarquât à la fois dans le nord et dans le sud du Peï-ho, pour occuper les forts de la rive gauche par Peh-tang, pendant qu'on attaquerait d'un autre côté les forts de la rive droite par Sin-ko. D'après les informations recueillies et le rapport du contre-

amiral Protet, on pourrait débarquer à Sin-ko, à sept ou huit lieues environ du dernier fort de la rive droite. — On savait même par des documents envoyés par Mgr Mouly, évêque du Pe-tchi-li, que le principal fort n'était pas défendu à la gorge, et que l'accumulation des défenses était tournée du côté de la mer, les Chinois étant convaincus qu'on opérerait le débarquement après avoir forcé l'entrée du Pei ho.

Le général Grant et l'amiral Hope demandaient que l'on débarquât seulement dans le nord, objectant qu'il n'y avait point au sud du Pei ho de lieu de débarquement offrant des conditions aussi favorables sous tous les rapports que dans la rivière de Pch-tang; il craignait surtout la difficulté des communications.

LIV. — Cependant, l'amiral Hope reconnaissait lui-même la justesse des appréciations émises par le général en chef français, car plusieurs mois avant cette réunion (20 sept. 1859), il écrivait dans un rapport au secrétaire de l'amirauté : « La seule objection au débarquement sur le côté nord de la rivière du Pei ho, c'est que le principal fort est sur le côté sud; par conséquent, dans le cas de débarquement au sud, la réduction du fort le plus considérable entraînerait probablement celle du fort plus faible de l'autre côté, avec peu ou point de résistance, tandis que le résultat est tout contraire dans l'hypothèse inverse. »

La discussion dura près de quatre heures, et le général français fut assez heureux pour faire prévaloir

le plan qu'il avait proposé depuis longtemps et dont il exposa les motifs avec précision. — Les chefs auxquels étaient confiées les destinées de cette grave expédition et l'honneur des armes alliées, donnèrent, dès le début, à cette discussion ce caractère élevé qui la grandit en mettant de côté toutes les petites questions de vain amour-propre et de fausse personnalité.

Le conseil de guerre arrêta trois points relatifs à la direction des premières opérations :

1<sup>o</sup> Le commandant en chef français débarquera avec les forces françaises dans les environs de Sin-ko, et sir Hope Grant, avec les forces anglaises, opérera de son côté un débarquement sur la rive gauche de Peh-tang. — Ces deux points indiqués pouvaient toutefois être modifiés, si des reconnaissances postérieures faites par la marine en démontraient la nécessité ;

2<sup>o</sup> Le débarquement aura lieu le 15 juillet, ou à une date postérieure aussi rapprochée que possible, mais qui ne devra pas dépasser le 21 juillet ;

3<sup>o</sup> Dix jours avant l'époque définitivement fixée, les commandants en chef se concerteront pour assigner un rendez-vous aux flottes alliées, afin que les deux drapeaux paraissent simultanément devant les forts du Peï-ho.

LV. — « Une quatrième question a été discutée (dit le procès-verbal de la séance du 18 juin), relative à la présence dans les eaux de Shang-haï d'un assez grand nombre de jonques étrangères à la localité et armées

en guerre. Ces jonques inquiétant beaucoup la population, il a été convenu, sur la demande du Tao-taï lui-même, que l'on prendrait des mesures pour empêcher ces jonques de porter le trouble dans les concessions européennes et parmi la population de la ville et des faubourgs (1). »

Cette décision était très-importante, car la présence de ces jonques montées par des gens à très-juste titre suspects, inspirait une grande terreur à la population et devait laisser supposer des projets cachés contre Shang-haï. Le général de Montauban insista très-vivement pour que l'expulsion de ces jonques eût lieu sans retard, et, en effet, la décision du conseil reçut, dès le lendemain matin, son exécution. — Cette mesure salubre était un acte capital d'autorité et purgeait la rivière de ce ramassis de bâtiments qui précédaient toujours l'arrivée des rebelles dans chaque ville désignée par ces misérables pour être pillée et mise à feu et à sang.

Le 2 juillet, à sept heures du matin, le général de

(1) *Extrait du procès-verbal du 18 juin 1860.*

« A cet effet, il a été arrêté qu'une commission composée du consul de chaque nation ou d'un agent consulaire, d'un officier de la marine anglaise, d'un officier de la marine française, désignés par MM. les amiraux et de deux mandarins choisis par le Tao-taï, serait chargée de l'exploration des jonques placées dans les eaux de Shang-haï, désignerait celles qui doivent être désarmées immédiatement et expulsées, ainsi que celles qui sur la demande des autorités chinoises ne seraient pas désarmées, mais également chassées avec défense, sous peine de confiscation, de reparaitre dans ces mêmes eaux.

« Fait à Shang-haï, 18 juin 1860. »

Montauban quittait Shang-hai à bord du *Forbin*, pour se rendre à Tche-fou. Le commandant en chef emmenait avec lui un de ses aides de camp, le commandant Deschients et le capitaine de Montauban, ainsi que le sous-lieutenant de Clauzade, ses officiers d'ordonnance.

Le chef d'état-major général ne devait partir que trois jours plus tard, pour surveiller l'exécution des diverses dispositions ordonnées par le général en chef, avant son départ.

LVI. — Ce que nous appelons Tche-fou n'est que l'isthme sur lequel s'est établi notre camp, au fond de la baie que ferme un groupe d'îlots. A très-petite distance se trouve un village, ou plutôt une petite ville, qui s'appelle Yen-tai ; elle est peu importante, car elle ne compte que dix à douze mille habitants. — Tout près, on aperçoit une autre petite ville du nom de Ki-Leu-Loo, entourée d'une muraille en terre avec des portes en pierres de taille. A l'arrivée des Français, la population de ces localités s'était enfuie avec terreur ; mais bientôt elle revint peu à peu habiter ses foyers déserts, enhardie par nos proclamations pacifiques, et surtout par quelques exemples sévères sur des pillards chinois qui avaient profité du désordre de cette fuite précipitée pour saccager les maisons abandonnées.

Du reste, toutes nos relations sont surtout avec la ville de Yen-tai, et, par l'intermédiaire de ses habitants, avec les autres villages de l'intérieur, jusqu'à la ville de Teng-tcheou, chef-lieu de la province du Chang-toug.

— La confiance la plus absolue a succédé à la terreur et à la méfiance qui nous avaient accueillis.

A son arrivée, le général trouva à Yen-tai un marché régulièrement établi. Chaque jour, de cinq heures du matin à quatre heures du soir, des marchands de toute sorte affluent sur la place affectée à ce marché, qui est très-abondamment pourvu. Les Chinois s'entendent fort bien avec nos soldats, quoiqu'ils parlent une langue différente de la leur. Tous les marchés se font par signes, et c'est une chose curieuse de voir les marchands chinois débattre le prix de leurs marchandises avec cette rapacité qui appartient en propre à ces sortes de marchés sur place. — Il serait vraiment inutile qu'ils se comprissent, peut-être s'entendraient-ils beaucoup moins.

Les ressources que fournit le pays sont très-abondantes, et le Chinois, fort industrieux de sa nature, s'ingénie chaque jour pour varier sa marchandise et surexciter le goût des acheteurs.

LVII. — En outre de cette facilité pour les ressources alimentaires qui entretenait le soldat dans un excellent état de santé, le pays pouvait fournir bon nombre de mulets d'une belle espèce, très-aptés à être employés au service des batteries de montagne. — Le prix moyen de ces mulets peut être évalué à 40 piastres, 230 francs environ.

Les chevaux dont la commission avait fait acquisition dans le Japon parurent dans le commencement devoir offrir de grandes difficultés pour le dressage ; ils étaient

sauvages, et cette sauvagerie était quelquefois poussée jusqu'à la férocité; mais bientôt ils s'habituaient aux hommes qui les soignaient; semblables en cela aux chevaux d'Afrique, ils s'assouplirent très-facilement, et attelés aux pièces d'artillerie, ils se prêtèrent sans résistance aucune à toutes les manœuvres. — Cet heureux résultat, si vite obtenu, fait le plus grand honneur au colonel de Bentzmann, commandant en chef de l'artillerie, qui ne cessa, au milieu des difficultés sans nombre qu'il rencontrait, de déployer les plus énergiques et les plus persévérants efforts.

L.VIII. — Le général Grant eût désiré opérer un débarquement immédiat à Peh-tang, avant la réunion des deux flottes aux mouillages désignés dans le conseil de guerre tenu le 18 juin entre les commandants en chef. — Mais le Peh-tang est situé à deux lieues et demie du Peï ho, et l'occupation prématurée de ce point par les forces anglaises, constituait un véritable commencement d'hostilités.

Ce fait isolé, accompli avant l'époque fixée, n'avait aucune influence heureuse sur l'avenir des actions de guerre projetées; elle en détruisait au contraire l'ensemble, puisque les Anglais devaient débarquer à Peh-tang, pendant que les Français opéreraient leur débarquement dans le sud des forts du Peï ho. — Il n'y avait donc aucune raison pour que le général de Montauban, dont le corps expéditionnaire était déjà d'un effectif restreint, l'affaiblit en acceptant l'offre de général Grant d'adjoindre aux troupes britanniques une petite force

française, uniquement pour satisfaire aux instructions très-précises données aux commandants en chef.

Ces instructions, en effet, disaient : « qu'il ne pouvait être question en aucun cas d'une arrivée séparée dans les eaux du Peï-ho de l'un ou de l'autre pavillon des deux puissances alliées. » Quelque regret qu'éprouvât le général de Montauban de ne point accéder au désir de son collègue, il ne put que s'en référer à ces instructions réciproques et au plan général arrêté et approuvé en conseil de guerre ; mais jaloux d'entretenir toujours d'excellentes relations avec ses alliés, il chargea le colonel Folley, placé auprès de lui, comme commissaire du gouvernement anglais, de porter sa réponse au général Grant, et d'y ajouter des explications verbales.

LIX. — Le général Grant vint avec son état-major au quartier général français le 10 juillet. Lord Elgin l'accompagnait. Sans doute, le général en chef et l'ambassadeur anglais, en même temps qu'ils rendaient une visite de courtoisie au général de Montauban, désiraient voir par eux-mêmes où en étaient les préparatifs du corps expéditionnaire français.

Le général ne tarda pas à tomber d'accord avec son collègue sur l'inutilité de l'occupation d'un point plus rapproché du Peï-ho, avant l'époque déterminée pour le commencement des hostilités.

Invité par le général de Montauban à passer en revue le corps expéditionnaire français, il put se convaincre par lui-même que nous étions en mesure d'agir, et que le re-

fus d'adhérer à sa demande n'était nullement motivé par le retard apporté à nos préparatifs de guerre. — Notre artillerie attelée de chevaux japonais attira surtout son attention par la précision et la netteté de ses manœuvres.

Les musiques des régiments saluaient le passage du commandant en chef anglais, et du haut plénipotentiaire, en jouant l'air national, *God save the Queen*.

Avant de quitter le camp, le général Grant fit promettre au général de Montauban de venir le visiter, voulant aussi, disait-il, lui montrer les troupes de S. M. britannique sous les armes et prêtes à entrer en campagne.

LX. — Dans cette même journée, il fut arrêté d'un commun accord que, le 20 juillet, le général de Montauban écrirait à son collègue d'Angleterre pour déterminer le jour précis auquel la flotte française et tous les transports pourraient être réunis au golfe du Pe-tchi-li, dans les positions respectives précédemment arrêtées.

Il ne restait plus à décider que le point de débarquement au sud des forts de Ta-kou. — L'amiral Charner pensait que le meilleur endroit serait sur un banc de vase dure à huit milles au-dessous des forts.

Une dernière reconnaissance fut chargée d'indiquer avec netteté le lieu le plus favorable et quels obstacles seraient à surmonter au moment du débarquement. — Le rapport de l'amiral Protet, qui avait servi de base aux résolutions arrêtées dans le conseil du 18 juin, servait également de point de départ à cette nouvelle exploration.

LXI. — Deux bâtiments, *le Saïgon* et *l'Alou-Prah*, reçurent l'ordre de se tenir prêts à appareiller dans la nuit du 11 au 12.— M. Bourgois, capitaine de vaisseau du *Duperré*, et le lieutenant-colonel Schmitz, étaient chargés de diriger cette dernière et importante opération. Le lieutenant-colonel Dupin, le capitaine de frégate Du Quilio, le capitaine Forster et l'enseigne de vaisseau Vermot, furent désignés pour les accompagner. Mais une brume très-intense retarda jusqu'au 12, à cinq heures du matin, le départ des deux navires.

Le résultat de cette reconnaissance changea complètement le plan précédemment arrêté, par lequel le corps expéditionnaire français débarquait au sud des forts du Peï ho. Car la conclusion du rapport signé par les officiers explorateurs en déclarait l'impossibilité de la façon la plus absolue.

« Un débarquement vers la partie sud du Peï-ho (disait ce rapport), avec obligation pour la marine d'approvisionner le corps expéditionnaire, nous paraît radicalement impraticable : la discussion ne peut même pas en être établie. »

Cet incident imprévu retardait forcément le départ, et rendait indispensable une nouvelle réunion entre les commandants en chef.— Nous croyons intéressant d'entrer dans les détails de cette reconnaissance, qui bouleversa, au moment de leur mise à exécution, les projets des généraux en chef.

LXII. — Ce fut le 14 juillet au matin seulement, que

les navires explorateurs, après avoir tenté une petite pointe dans le voisinage de Si-kou, vinrent mouiller par  $36^{\circ} 40'$  de latitude,  $118^{\circ} 15'$  de longitude, sur un point également éloigné de tous les points de la côte ouest du golfe de Pe-tchili (20 milles environ). — On se prépara à exécuter la nuit suivante l'opération projetée; elle devait employer trois embarcations du *Saigon* et la balcinère de l'*Alon-Prah*, montées par trente hommes, dont seize devaient descendre à terre, tandis que les autres resteraient en réserve à la garde des embarcations.

« La baleinière de l'*Alon-Prah* (dit le rapport) était montée par le commandant Bourgois et le lieutenant-colonel Schmitz, chef d'état-major général, un canot du *Saigon* par le capitaine de frégate Du Quilio, aide de camp du vice-amiral Charner et par le lieutenant-colonel Dupin, une embarcation de ce même navire par le capitaine d'état-major Forster et l'enseigne de vaisseau Vermot; enfin un canot du *Saigon*, monté par un officier de ce bâtiment, devait rester mouillé au large pour veiller à la sûreté de la retraite, sans courir jamais le risque d'échouer.

« A sept heures du soir, les deux navires appareillèrent et vinrent mouiller, à dix heures et demie, à 7 milles du point où l'expédition devait débarquer. Les canots vinrent s'amarrer à l'arrière de l'*Alon-Prah*, qui bientôt se mit en marche avec lenteur et se dirigea à l'O. N. O., pour mouiller aussi près de terre que possible, en se réglant sur les résultats de la sonde. — Vers une heure du

matin, on trouvait quatorze pieds d'eau, — on était à mi-jusant. — Les embarcations poussèrent. La nuit était claire, la mer très-calme.

« En quittant l'*Alon-Prah*, les embarcations marchaient de front : celle du commandant et du chef d'état-major général au milieu, les deux autres à distance de voix, la 4<sup>e</sup> dite de réserve en arrière du centre, à 100 mètres.

« Après une demi-heure de marche dans cet ordre, les profondeurs, qui diminuaient déjà précédemment d'une manière continue, devinrent sensibles à la gaffe, quelques minutes après à l'aviron.

« Ce fut alors que l'on put avoir la certitude que sur tout ce nouveau parcours, par des fonds de 3 pieds, le sol était dur comme de la pierre; quelques coups d'aviron encore, et nous espérions trouver la terre. — Mais la mer descendait, nous fûmes obligés de nous arrêter à la profondeur de 2 pieds, et quittant nos embarcations, nous sautâmes dans l'eau, marchant en bataille; les officiers en tête, une petite réserve était réunie à l'arrière.

« Le sol couvert par l'eau était ferme, résistant, il eût pu supporter le roulement des plus gros fardeaux; la terre elle-même cependant ne se présentait pas. Après 20 minutes de marche dans ces conditions, le sol couvert de grandes nappes d'eau à fleur de terre, devint mou, glissant, collant, glaiseux, et nous avons continué au milieu de ces immenses lacs, sans pouvoir rencontrer la fin de ces flaques dormantes. — Pensant que nous

avons fait fausse route depuis notre sortie des canots, nous revînmes aux embarcations pour nous diriger dans le Sud-Ouest.

LXIII. — « Il était trois heures du matin, la lumière pâle de la lune glissait sur l'eau, et nous n'apercevions aucune trace de terre réelle. — Tout à coup nous crûmes la toucher, nous entendîmes des cris de Chinois et les matelots s'élançèrent à leur poursuite; le commandant Bourgois se mit à la tête de ces hommes, en entrant dans l'eau avec eux.

« La terre était encore un leurre. L'ombre qui se projetait était celle d'un vaste réseau de filets perpendiculaires, au niveau de l'eau et formant un immense barrage. Le chef d'état-major général resta à cette limite et rallia la réserve.

« Le commandant Bourgois continua la marche, toujours dans l'eau, au milieu des terres vaseuses. — Le jour commençait à poindre, nous pûmes alors reconnaître que cette côte est garnie de pêcheries d'un périmètre extrêmement grand.

« Dans la direction de la marche du commandant, à 4000 mètres de l'endroit, où les canots étaient échoués, s'élevait une sorte de plateau, comme une grande pièce de fortification noyée au milieu de ces lacs sans fin.

« Le commandant Bourgois reconnut avec le colonel Dupin que c'était un village, élevé sur des amas de vases et préservé de l'inondation par une différence de niveau,

d'environ 20 mètres. Le terrain, pour y arriver, était encore plus mauvais que celui reconnu précédemment. Des vases molles de 2 à 3 pieds de profondeur, recouvrant probablement un fond de sable, comme celui des abords de la plage, défendent les abords de ce village.

« Plus loin on joignait la limite des marées ordinaires et l'on trouvait des vases durcies, dont la croûte extérieure, très-glissante, rendait la marche des piétons extrêmement difficile; on arrivait ainsi à portée de fusil d'une éminence en forme de port, percée même d'embrasures, et dominée par un mât de pavillon, qui, au dire des Chinois interrogés, renferme la population de pêcheurs qui travaillent sur ce rivage; ils ont formé en écartant la vase une petite allée, à contre-bas, sorte de rigole, où un homme peut à peine passer de front; elle est remplie d'eau, même à basse mer.

« Le jour s'étant levé, la prudence commandait de ne pas pousser plus loin une reconnaissance qui avait mené déjà à près de 4000 mètres des embarcations. Des coups de canons se faisaient entendre dans la direction du Peī ho.

« La reconnaissance revint dans la direction de la plage.

LXIV. — « A sept heures un quart du matin, on remontait dans les embarcations; une demi-heure après on était à bord de l'*Alon-Prah*, mouillé à environ 2000 mètres, par un fond égal à son tirant d'eau (la mer étant arrivée au plus bas).

« On monta dans la mâture pour examiner l'horizon : nous avions devant nous le développement de la côte, depuis les forts de Pei ho, jusqu'à une distance d'environ 15 milles, dans le S. O. de ces forts.

« On apercevait sur la ligne de terres peu élevées qui bordaient l'horizon et la côte, cinq villages exactement conformes à celui reconnu. — Entre ces villages et la mer s'étendait une bande de terres à demi noyées, où des pêcheurs avaient tendu leurs filets et qui paraissaient semblables en tout à celles parcourues le matin avec tant de peine.

« En général, on peut dire que le fond de ce terrain est bien du sable, comme l'indique la carte anglaise du major Fisher, mais qu'il est recouvert par une couche de vase très-légère, à la baisse de basse mer, et dont la profondeur, au contraire, est voisine d'un mètre près de la baisse de haute mer.

« L'étendue en largeur de cette zone vaseuse, qui défend les abords de la côte, ne doit pas être évaluée à moins de 3000 mètres sur tous les points qu'on embrassait du regard, du haut de la mâture de l'*Alon-Prah*.

« Nous rejoignîmes le *Saigon* mouillé par 23 pieds d'eau à près d'une heure et demie de marche de canot de l'*Alon-Prah* ; deux heures après, l'*Alon-Prah* repartit avec l'état-major de l'expédition, dans le but d'examiner de près, à la haute mer, la zone de côtes qu'on avait pour mission d'étudier.

« Le *Saigon* devait suivre, en se tenant au large, prêt à porter au besoin assistance à l'*Alon-Prah*.

Le rapport des explorateurs se terminait ainsi :

« Si le débarquement doit s'opérer dans le sud du Peï ho, le lieu le plus favorable est le premier village à 6 milles dans le sud de la rive droite ; mais le grand éloignement des navires obligés de se tenir à 6 milles en mer, les distances à parcourir dans les terrains submergés, rendent cette opération impraticable d'une manière continue.

« Dans ces conditions, un débarquement vers la partie sud du Peï ho, avec obligation pour la marine d'approvisionner le corps expéditionnaire, nous paraît radicalement impraticable ; la discussion ne peut même pas en être établie.

« Nous considérons cependant que si on attaque les forts du Peï ho par la rive gauche et par la mer, on pourrait envoyer au moment décisif 1500 hommes d'élite, débarquer au village le plus au nord avec une batterie de montagne à dos de mulet, et que ces hommes pourraient peut-être, par un coup de main, prendre les forts à revers, en s'emparant du village de Ta-kou ; mais ce ne peut être là qu'une expédition de deux ou trois jours, tentée avec des hommes sans sacs et sans établissement qui nécessite de gros ravitaillements. »

LXV. — On voit à quel point les officiers chargés de cette importante exploration se prononcèrent nettement dans le sens d'une impossibilité absolue.

Le 19 juillet, il y eut donc une nouvelle conférence entre les amiraux et les généraux en chef, malheureu-

sement les Anglais qui, d'après la convention arrêtée au conseil, devaient faire reconnaître la partie nord du golfe, pendant que les Français feraient reconnaître la partie sud, n'avaient dirigé aucune nouvelle exploration de ce côté (1).

Cependant le temps était précieux, et de plus longs retards pouvaient devenir très-préjudiciables; on résolut de s'en tenir aux anciens rapports du commandant du génie anglais Fischer et du capitaine Bythsea, ces rapports déclaraient un débarquement facilement praticable par une bande de sable, à l'entrée de la rive gauche du Pehtang ho; il fut donc convenu que la réunion des deux flottes aurait lieu, pour dernier délai, le 28 à un excellent mouillage en dedans des banes de Sha-luy-teen, et que le 29 les Français enverraient reconnaître s'il existait des obstacles dans la rivière du Peh-tang; dans ce dernier cas, on débarquerait sur les banes de sable.— Dans le cas contraire, on enlèverait de vive force les forts de Peh-tang.

Le général de Montauban ne partageait pas entièrement ce dernier avis; selon lui, il serait préférable de mettre l'expédition à terre hors de la portée des forts, de les tourner et de les attaquer par la gorge où ils sont peu défendus (2).

LXVI. — Le baron Gros et lord Elgin sont arrivés, les

(1) Dépêche du général en chef au ministre de la guerre, 23 juillet 1860.

(2) Dépêche du général en chef au ministre de la guerre, 23 juillet 1860, Tche-Fou.

deux ambassadeurs ont assisté au conseil, tenu le 19, et ont déclaré qu'ils n'accepteraient aucune négociation avant que les forts du Pei ho fussent tombés sous les coups des canons alliés. — C'est seulement à Tien-tsin qu'ils consentirent à traiter avec le gouvernement chinois.

Cependant la rébellion continue ses ravages dans l'intérieur de l'Empire et menace chaque jour davantage d'une anarchie complète ce malheureux pays. Les mesures que nous avons prises arrêtent bien les progrès des révoltés aux environs de Shang-haï, mais l'intérieur de la province est dans le plus triste état qui se puisse imaginer.

Avant de quitter les deux Kiang, où le pouvoir insurrectionnel remplace presque partout le pouvoir impérial, le Vice-roi a adressé, dit-on, un placet à l'Empereur, pour lui exposer la gravité toujours croissante de la situation. — Une traduction de ce curieux document est apporté au général de Montauban. Est-il véritablement émané du Vice-roi? et si ce mandarin a eu le courage d'exposer ainsi aux yeux du Souverain la cruelle vérité, cet écrit est-il parvenu jusqu'au trône de l'Empereur, que des ministres coupables entourent d'un voile épais? — Peut-être, est-ce un nouveau stratagème pour nous faire croire à des dispositions conciliantes et retarder encore le commencement des hostilités.

Les hautes autorités chinoises de Shang-haï affirment que ce rapport est bien l'œuvre du Vice-roi et qu'il a été envoyé à Pé-king.

Nous en extrayons quelques passages qui peignent avec

des couleurs bien sombres mais vraies la désorganisation qui s'étend de toutes parts.

LXVII. — Ho Kwei-tsing, vice-roi des deux Kiang et Wang-yu-ling, gouverneur général de Tché-Kiang à genoux exposent :

« Que les affaires militaires étant entièrement ruinées, le Midi et le Nord se trouvent en danger; il est urgent qu'on fasse tous ses efforts pour conclure le traité de paix avec les Européens. On pourra, seulement ainsi, détourner un double danger de la part des Européens et des rebelles.

« Ce placet est dressé de commun accord par les deux susdits mandarins; ils supplient Sa Majesté de leur accorder cette grâce pour détourner le péril qui menace. Ils implorent l'attention de Sa Majesté.

« La ville de Sou-tcheou est perdue. La grande administration est désorganisée. Quand moi, Ho Kwei-tsing, je vins à Shang-haï selon vos ordres pour traiter les affaires, j'informai Sa Majesté de l'état des choses. Maintenant nous croyons que la décomposition de la grande armée de Nan-king est venue de ce que le généralissime Ho-chun, ayant mis sa confiance en des hommes indigènes, était détesté par l'armée. — Le général Tsan-koh-liang était désolé de ne pouvoir pas agir selon ses bons désirs. Ce général a perdu la vie dans un combat près de Tan-yang. A sa mort, l'armée a été débandée et mise en déroute à la seule vue des rebelles. Le général Ho-chun, voyant la démoralisation des soldats et ne pouvant

plus les rallier, se donna lui-même la mort avant le désastre. L'armée, restée sans chefs, s'est dispersée et tout le matériel est resté entre les mains des rebelles. En moins d'un mois, la position est devenue des plus déplorable. Jamais on n'a vu de semblables catastrophes....

« En supposant qu'il vienne des troupes à notre secours, comment les nourrir ?

« C'est pour cela que Su Yu-jin, gouverneur du Kiang-sou, quand Sou-tcheou était en danger et n'ayant pas d'autres moyens, écrivit en toute hâte au trésorier général de la province et à Wu-Hü, intendant du circuit de Susung, pour réclamer le secours des troupes françaises et anglaises. En outre, à la demande des principaux citoyens, il chargea Wu-Yün, gouverneur par intérim de Sou-tcheou, de porter cette dépêche et de presser l'affaire. Mais Wu-Yün était à peine arrivé à Shang-haï que Sou-tcheou était pris. Moi, Ho Kwei-tsing, j'étais sur une barque. Le Tao-tai m'envoya un bateau pour me presser d'aller à Shang-haï. J'y arrivai le 17 au soir. Le 20, je visitai le ministre plénipotentiaire anglais, M. Bruce, pour le prier d'empêcher l'expédition du Nord. — Il me répondit que l'on ne pouvait rien traiter et arrêter à Shang-haï, etc. Le secrétaire du ministre français me fit à peu près la même réponse.

« Des navires de guerre de ces deux royaumes arrivent continuellement et se dirigent vers le littoral du Shan-toung ; ainsi leurs opérations commenceront incessamment, sans qu'on puisse obtenir un délai.

« Nous considérons que la Chine a été en relations

commerciales avec la France et l'Angleterre, restant toujours en paix, pendant près de vingt ans. Le commerce entre les Chinois et les étrangers est utile aux uns et aux autres, et cet état d'hostilité est nuisible à tous. La guerre une fois commencée, on s'en ressentira partout, et les calamités qu'elle engendre ne finiront peut-être jamais....

« Si nous ne sommes pas encore en pleine dissolution, c'est seulement parce qu'on espère que le traité de paix sera bientôt conclu et qu'on pourra emprunter des troupes pour exterminer les rebelles. Si cet espoir nous manque aussi, il n'est pas nécessaire que les rebelles arrivent, pour que la situation soit désespérée. — En cachant cet état de choses, nous serions encore plus coupables pour avoir trompé le gouvernement, et ce crime ne pourrait même pas être expié par dix mille morts. Ainsi nous pensons qu'à présent il n'y a pas d'autres moyens de salut qu'une prompte paix. La France et l'Angleterre oubliant leurs anciens griefs pourraient nous aider, et dans le Midi comme dans le Nord les affaires pourraient se relever. Jour et nuit nous pensons que si la paix est conclue, on peut rétablir la tranquillité.

« Maintenant nous implorons votre indulgence, afin que, Votre Majesté sortant des règles ordinaires, approuve entièrement les articles du traité conclu à Tien-tsin avec la France et l'Angleterre et les quatre articles proposés ensuite. Pour ce qui regarde l'entrée des ambassadeurs à Pé-king pour l'échange des traités, s'il plaît à Votre

Majesté de l'ordonner, Si-Hué partirait par la voie de mer pour le Nord, pour arranger cette importante affaire.

« Nous attendons avec une crainte respectueuse les ordres de Votre Majesté. Nous avons écrit ce placet de commun accord et nous l'envoyons par le courrier le plus rapide.

« Nous vous supplions de l'examiner.

« Nous vous informons avec respect.

« Expédié la 10<sup>e</sup> année, le 24 de la 4<sup>e</sup> lune (13 juin 1860). »

LXVIII. — Nous avons transcrit ce document, parce qu'il a été officiellement envoyé au général de Montauban par les autorités de Shang-haï; mais malgré leurs assurances réitérées, il est bien difficile de croire que le vice-roi des deux Kiang et le gouverneur général de Tche-kiang aient osé adresser à l'Empereur une semblable communication.

Enfin rien ne doit plus retarder l'expédition des armées alliées. L'ordre de départ a été annoncé par le général en chef, pour le 26 juillet. — Depuis le 20, l'embarquement des chevaux et du matériel de guerre est commencé.

« Je laisse à Tche-fou environ 250 hommes (écrit au ministre de la guerre le général en chef) (1), soit ouvriers d'administration, soit convalescents et coolies, pour recevoir et nous expédier les approvisionnements que j'ai fait réunir sur ce point pour être transportés à Tien-

(1) Dépêche du 23 juillet 1860.

tsin, dès que la voie sera ouverte. Un chef de bataillon (le commandant Delaplane du 101<sup>e</sup>) conserve le commandement supérieur. J'ai fait faire une coupure sur la partie la plus étroite de la presqu'île. — Le génie y a pratiqué un fossé avec un parapet, travail, du reste superflu en raison des mœurs paisibles des habitants. Jamais on ne rencontre un seul Chinois armé même d'un bâton. De très-bonnes relations sont établies avec eux, elles sont basées sur leur intérêt, et notre départ sera vivement regretté. »

LXIX. — Il est facile de comprendre avec quelle joie fut accueillie la nouvelle tant désirée du départ. De tous côtés on entendait les chants des soldats; et à leurs refrains militaires, répétés en chœurs, se joignaient des plaisanteries à l'égard des Chinois. Par tout le camp, c'était une animation incessante, un mouvement joyeux, un tumulte qui donnait un aspect magique à cette colline sur laquelle resplendissait un soleil éblouissant. — Jamais ce pauvre village de Yen-laï n'avait vu un semblable spectacle; toute la population accourue voulait aider nos soldats dans ses préparatifs de départ.

Quand l'ordre du général en chef fut connu dans les hôpitaux, les malades, oubliant leurs souffrances, voulaient, malgré les instances des médecins, reprendre leurs armes et rentrer à leur rang. — Comment s'opposer à cette mâle et noble émulation? — Il ne resta dans les hôpitaux que ceux dont la maladie avait entièrement épuisé les forces et qui ne purent se soulever de

leur lit de douleur. Une chaleur accablante faisait ruisseler de sueur tous les fronts et brisait souvent les forces des plus robustes; mais l'armée allait entrer en campagne; elle quittait l'immobilité d'un campement sur une colline inoffensive pour les grandes émotions des combats et des champs de bataille. — Combien elle était impatiente de se mesurer avec cette armée tartare qui devait, disait-on, défendre à outrance les abords de la capitale du Cèleste-Empire, et se ruer en nuées innombrables sur les imprudents Européens qui osaient se croire les égaux des puissants empereurs de la Chine!

LXX. — La France est une nation guerrière. Le bruit d'une bataille l'enivre et la transporte. — Et puis, ce petit corps d'armée avait la foi en soi-même, il avait confiance en ses chefs qui avaient surmonté tous les obstacles avec une si énergique persévérance.

A moins d'avoir sérieusement étudié le mécanisme compliqué d'une administration militaire qui doit tout prévoir et parer à tout au moment d'une entrée en campagne, il est bien difficile de se faire une idée exacte des détails innombrables qui s'y rattachent et des empêchements dont un chef habile et prévoyant doit triompher. Ces difficultés réelles, inévitables pour toute armée en mouvement, s'accroissent à chaque pas, lorsqu'il s'agit d'une entreprise qui jette ainsi sur une côte lointaine quelques milliers de combattants. — Ainsi il avait fallu compter avec les retards, avec la mer qui brisait sur des

écueils les navires impatiemment attendus et privait subitement le corps expéditionnaire de ressources sur lesquelles il devait compter. Mais la France allait défendre la grande cause de la civilisation et Dieu veillait sur cette petite armée si loin du sol natal.

« J'ai bien peu de monde comparativement aux Anglais (écrivait le général en chef); et dans l'attaque des forts du Pei ho, je ne pourrai guère présenter plus de 6000 combattants, y compris l'artillerie; ce sera environ 5000 baïonnettes, mais la confiance de tous et le désir de prouver à l'Empereur et à la France que nous sommes dignes de la mission que nous avons reçue seront notre meilleure force. — Dieu fera le reste. »

LXXI. — L'embarquement des troupes est complètement terminé. Son effectif se compose de 8314 hommes, avec un matériel de 1200 chevaux, 12 pièces de 12 rayées, 12 pièces de 4 rayées, 4 pièces de montagne.

Le 25 juillet, à trois heures de l'après-midi, le général de Montauban, commandant en chef, arrive à bord du *Forbin*, qui a été mis, par l'amiral Charner, à sa disposition. — La flotte française présente un aspect magnifique; vingt-deux bâtiments rangés avec ordre, balançant leurs hautes mâtures comme une forêt agitée par le vent. Lorsque le signal du départ apparaît au grand mât du vaisseau amiral, une immense acclamation sort à la fois de toutes les poitrines, et ce cri de : vive l'Empereur! qui précède toujours nos soldats au combat, court de navire en navire.

Tous ont répondu au signal et la flotte se met en marche sur trois colonnes.

A la tête de celle du centre est l'amiral Charner; le contre-amiral Page dirige celle de droite; le contre-amiral Protet celle de gauche; un grand nombre de jonques chinoises est remorqué par les vapeurs. Sur les ponts encombrés des bâtiments reluisent les baïonnettes, et les musiques des régiments se répondent comme des échos harmonieux.

Bientôt la flotte ne forme plus qu'une masse confuse, et ceux qui restent à la garde de Tche-fou, saluent leurs frères d'armes qui s'éloignent, et envoient avec tristesse un dernier adieu à l'escadre, qui disparaît déjà dans les brumes de l'horizon.

LXXII. — Ce règne dotera les annales de la France guerrière de grands et mémorables souvenirs.

En six années que de victoires sur tous les points du globe! — En 1855, notre drapeau victorieux flotte sur les murs renversés de Sébastopol, en combattant la Russie. — En 1859, c'est du sommet des hauteurs de Solférino que la France dicte ses lois à l'Autriche vaincue. — Dans quelques mois ce sera sous les murs mêmes de Pé-king que notre glorieuse épée abaissera l'orgueil héréditaire des empereurs de la Chine.

Belles épopées militaires qui viennent ajouter de jeunes gloires aux vieilles gloires des siècles passés!

Le 28, après une heureuse traversée, l'escadre fran-

çaise au grand complet entrain dans le golfe de Peh-tang, et mouillait à douze milles environ de la passe (1).

Le général de Montaubau ordonna aussitôt une reconnaissance dans la rivière de Peh-tang; cette rivière est fort peu connue, et le commandant en chef ne veut point courir le risque d'être arrêté par des obstacles imprévus.

Le lieutenant-colonel Dupin, le lieutenant de vaisseau de Lamarck et le capitaine d'état-major Forster sont chargés de cette dernière reconnaissance, qui doit éclairer la route dans laquelle s'engagera, le lendemain peut-être, le corps expéditionnaire allié.

Dès que la nuit fut venue, ces officiers, emmenant avec eux seize matelots, partirent en ayant soin de garder le plus grand silence pour ne point attirer l'attention de l'ennemi. — Les deux embarcations remontèrent trois milles dans le Peh-tang et ne trouvèrent que des pêcheries. A cette distance, les officiers entrèrent dans l'eau et cherchèrent à aborder la rive droite du fleuve. Mais ils rencontrèrent de grandes difficultés, à peu près semblables à celles qui s'étaient présentées aux explorateurs de la rive sud du Peï ho. Après avoir marché deux cents mètres environ sur un fond de glaise, avec de l'eau à mi-jambe, ils trouvèrent une croûte vaseuse, entièrement découverte à marée basse, et sur laquelle on peut marcher en enfonçant seulement jusqu'à la cheville. — Il faut traverser 300 mètres

(1) Dépêche du 2 août 1860.

sur ce terrain fangeux, pour atteindre la terre ferme. Même à marée haute la passe du Peh-tang n'a que dix pieds de profondeur; les canonnières peuvent donc seules la franchir. — Telles sont les indications précises qui résultent de cette reconnaissance.

LXXIII. — Les canonnières anglaises rejoignirent le gros de l'escadre le 29 seulement dans la soirée.

Le lendemain, la mer devint si mauvaise, qu'il fut impossible aux troupes de quitter les bâtiments. Le 31, le gros temps continua, mais la mer commença à se calmer. — Le général de Montauban n'avait à bord pour ses chevaux que des ressources très-restreintes, aussi insista-t-il vivement auprès de la marine pour le débarquement.

Enfin le 1<sup>er</sup> août le temps étant redevenu proportionnellement bon, le débarquement commença au lever du jour. Les bâtiments à vapeur légers, tirant moins de neuf pieds, purent prendre à la remorque les canots et les jonques qui portaient 2000 hommes, une batterie de 4, la batterie de montagne, une section du génie, une section d'ambulance et 200 coolies. — Par suite d'une convention entre les deux généraux en chef, les Anglais avaient embarqué le même nombre d'hommes, moins l'artillerie.

Les canonnières atteignirent la barre en bon ordre et la franchirent à midi et demi, heure de la plus haute marée. Lorsque ces bâtiments légers furent arrivés au point déterminé par le colonel Dupin et par le capitaine Forster dans leur dernière exploration (en face d'une

hutte de pêcheurs), ils jetèrent l'ancre, et le général de Montauban se rendit aussitôt avec l'amiral Charner à bord de la canonnière où se trouvait l'amiral Hope et le général Grant. — Au delà des 500 mètres, qu'il fallait traverser dans les terrains vaseux, entièrement recouverts d'eau par la marée haute, on apercevait distinctement le pays plat sur lequel les deux corps expéditionnaires devaient prendre pied. — Les forts qui défendaient les deux rives du Peh-tang ho se voyaient distinctement, ainsi que plusieurs villages considérables, dont les constructions en terre semblaient dénoter la pauvreté. — Au milieu de ces villages, peu éloignés les uns des autres, on distinguait celui de Peh-tang-tchen, qui communique avec le Peï ho au moyen d'une chaussée de 6 à 7 mètres de largeur. — Cette chaussée domine la plaine d'environ un mètre et demi. — Deux forts s'élèvent sur les rives du Peh-tang ho. Le fort de droite renferme deux cavaliers, dont chacun a trois embrasures armées de canons, qui peuvent battre l'entrée du fleuve; une longue courtine, armée également de pièces d'artillerie, relie les cavaliers. Le fort de la rive gauche, situé un peu en arrière, a moins d'importance; ses canons peuvent battre aussi le passage, mais avec moins d'efficacité.

LXXIV. — Lorsque le général de Montauban et l'amiral Charner montèrent à bord du bâtiment qui avait transporté les deux commandants en chef anglais, il était trois heures, et si on voulait profiter de la journée pour opé-

rer le débarquement et établir convenablement les troupes, les minutes étaient précieuses. — Aussi l'entretien entre les amiraux et les généraux fut court. — Le général Grant proposa d'abord d'attendre l'heure de la marée basse (six heures du soir), mais il existait entre la chaussée et le village Peh-tang-tchen un pont de communication sur un canal attenant, et l'on avait vu très-distinctement, à l'aide de la longue-vue, des cavaliers tartares aller et venir sur la chaussée. Si ces cavaliers avaient la pensée de détruire ce pont, ils nous mettaient dans un grand embarras, car l'établissement de ponts volants eût été très-difficile dans ces terrains vaseux où, selon toute apparence, les chevaux ne pourraient avancer qu'avec la plus grande difficulté. Il fallait donc quelque chose de pénible que dût être la marche des troupes, par suite de la marée haute, ne pas retarder leur mise à terre. — Ce dernier avis, appuyé par la majorité, fut adopté, et il fut convenu que 400 hommes de troupes des deux nations se jetteraient à l'eau à quatre heures et demie, pour gagner le terrain solide aussi rapidement qu'il serait possible.

A minuit les amiraux devaient, avec les canonnières seulement, remonter le Peh-tang ho, passer sous le feu des forts et venir mouiller à un point qui leur permit de prendre ces forts à revers, pendant que les deux colonnes française et anglaise, avec les deux batteries d'artillerie française, suivraient la chaussée et les prendraient d'écharpe.—Tel était le plan d'attaque rapidement conçu et qui devait être rapidement exécuté, si l'on ne voulait

pas voir surgir tout à coup quelque obstacle imprévu qui en empêchât l'exécution.

LXXV. — Le général de Montauban était tellement préoccupé de cette pensée, qu'il se jeta aussitôt dans une embarcation avec le lieutenant-colonel Dupin, qui avait fait la reconnaissance, le capitaine de Montauban, son officier d'ordonnance, et le brigadier Irisson des *sphis*. Cette embarcation filant de toute la rapidité de ses avirons, courut vers le rivage où bientôt elle échoua, et le général s'élança le premier dans la mer, ayant de l'eau jusqu'au genou. Les canots qui portaient le bataillon de chasseurs à pied avaient reçu l'ordre de suivre celui du général en chef.

De son côté, le général Grant arrivait avec les Anglais, et bientôt la plage, inondée encore par les eaux de la marée haute, fut couverte de soldats qui s'excitaient à l'envi dans cette marche pénible et aventureuse, où parfois chaque homme avait de l'eau jusqu'à la ceinture. — Ce fut un étrange et superbe spectacle qui dut grandement étonner les Tartares, que celui de cette multitude armée qui, semblable aux flots de la tempête, avançait vers eux.

Pendant une heure et demie, chefs et soldats luttèrent avec énergie sur ce sol mouvant qui parfois se dérobaient tout à coup sous leurs pieds; car malheureusement, dans beaucoup d'endroits, les terrains n'offraient pas la solidité qu'avait annoncé le colonel Dupin. — Enfin on atteignit la terre ferme que nos soldats ne

devaient plus quitter avant d'avoir vengé, par la chute des forts du Peï ho, l'insulte faite aux pavillons alliés.

Aussitôt que le général eut reconnu par lui-même que le débarquement pouvait s'effectuer sans danger pour les troupes, il envoya un de ses aides de camp porter l'ordre aux généraux Jamin et Collineau de débarquer avec leur brigade et de venir le rejoindre sur des points qu'il leur assignait.

Ces deux chefs, actifs et entreprenants, attendaient impatiemment cet ordre. Bientôt toutes les troupes arrivèrent en bon ordre; mais la batterie de montagne put seule atteindre la terre. En vain artilleurs et chevaux firent des efforts surhumains, il fut impossible de faire avancer dans la vase les batteries de 4 qui avaient été débarquées. Les roues enfonçaient à moitié, et les chevaux s'abattaient sans pouvoir avancer d'un pas.

LXXVI. — « En touchant cette terre si difficile à aborder (écrit le général de Montauban), nos hommes furent électrisés, et le cri de : vive l'Empereur! sortit avec enthousiasme de chaque poitrine. Tout était oublié, et les Anglais répondaient par des hourras à nos cris de conquête (1).

Le général de Montauban envoya aussitôt le chef de bataillon Guillot de la Poterie occuper avec ses chasseurs la chaussée et le pont qui servaient de communi-

(1) Correspondance du 2 août.

cation. Ce détachement rencontra encore des espaces vaseux couverts d'eau. Les cavaliers tartares, qui avaient observé tous nos mouvements sans essayer de les gêner, se retiraient lentement à mesure que nos colonnes avançaient; ils étaient armés de carquois et de flèches. Lorsqu'ils virent la chaussée occupée, ils s'éloignèrent définitivement dans la direction du Peï ho.

La deuxième brigade, sous les ordres du général Colineau, vint camper à quelque distance de la première.

Les Anglais tenaient la droite. — 200 hommes de chaque armée reçurent l'ordre de se porter sur le pont de communication de la chaussée au village, pour empêcher toute tentative que l'ennemi aurait pu faire, pendant la nuit, pour détruire ce passage important. — Il était dix heures du soir lorsque les troupes eurent, chacune de son côté, établi leur camp. — Le réveil devait être sonné à trois heures du matin.

Le lieutenant-colonel Dupin, profitant de la position avancée qu'il occupait et des ténèbres de la nuit, prit quelques hommes avec lui, traversa le village de Pch-tang que les patrouilles avaient primitivement reconnu, et se dirigea vers le fort séparé du village par un large fossé et par un mur crénelé, la communication était établie au moyen d'un pont jeté sur le fossé. — On ne voyait aucune sentinelle; tout était silencieux et faisait présumer que le fort avait été abandonné par ses défenseurs. C'est en effet ce qui était. — Le colonel Dupin continua d'avancer vers les tentes encore dressées sur le terre-plein et les traces toutes récentes d'un campement indi-

quaient que l'ennemi venait à peine de s'éloigner. — Les seuls canons que l'on trouva étaient en bois cerclés de fer.

Le colonel s'empressa de retourner au camp pour instruire le général de Montauban de cet incident. — Il était alors deux heures du matin.

LXXVII. — Un semblable abandon, sans la moindre tentative de défense, était étrange et s'accordait peu avec les rapports journaliers des espions sur la volonté bien arrêtée des Chinois d'opposer la plus vive résistance à notre marche; la présence surtout de ces canons inoffensifs placés aux embrasures, pour simuler des canons véritables, faisait supposer un plan combiné à l'avance. Le général de Montauban, que les guerres d'Afrique avaient habitué aux ruses et aux embûches perpétuelles des Arabes, craignit avec raison que ce départ précipité ne cachât quelque piège, et fit aussitôt porter l'ordre au commandant du génie Dupouet de se rendre avec une compagnie de sapeurs au point indiqué par le colonel Dupin et d'examiner avec le plus grand soin si le fort ne serait pas miné. — Les recherches ne tardèrent pas, en effet, à être couronnées de succès, et les sapeurs découvrirent six emplacements de mines. Sous chacun d'eux, les Chinois avaient placé six bombes du plus fort calibre; ces bombes, armées à leur partie supérieure de deux batteries à pierre, comme celles de nos anciens fusils, étaient au ras du sol sous un plancher recouvert de terre qui, basculant au moindre contact, faisait jouer

le ressort des batteries et déterminait l'explosion. — Cette découverte montrait que les Chinois auraient sans nul doute, dans beaucoup d'autres circonstances, recours à la ruse, et engageait le général en chef à ne marcher qu'avec une extrême prudence.

A quatre heures et demie, les troupes quittaient le bivac. — A cinq heures, elles entraient dans le fort, de concert avec les Anglais, et en prenaient possession.

LXXVIII. — La flotte était à l'ancre au point indiqué, sans avoir rencontré, de son côté, sur sa route aucun obstacle.

Peh-tang, gros bourg de 30 000 âmes environ, avait été abandonné par toutes les autorités; une partie des habitants s'étaient enfuis, tant la terreur que leur causait notre approche était grande; ceux qui étaient restés dans le village vinrent à nous avec les signes de la plus grande épouvante.— Sans doute les mandarins, pour faire le vide autour de nous, nous avaient représentés comme des barbares avides de sang et de pillage. A mesure que l'on se rapproche du Nord, les populations sont plus sauvages ou plus craintives; le contact avec le commerce étranger n'a pas adouci leur nature première. Aussi les ressources de cette localité étaient nulles; il fallait même remonter la rivière à une distance de quatre lieues pour se procurer de l'eau potable.— Les bateaux qui étaient chargés d'alimenter d'eau ce gros bourg avaient tous disparu.

Le général de Montauban était cependant forcé de séjourner à Peh-tang le temps nécessaire au débarquement de ses dernières troupes. — C'était là le point de rassemblement général; et une fois son petit corps d'armée réuni à terre, il lui fallait prendre toutes ses mesures pour marcher vigoureusement sur les forts du Peï ho, éloignés de trois ou quatre lieues tout au plus, et en combiner l'attaque avec les Anglais.

Les cavaliers tartares que l'on avait aperçus au moment du débarquement indiquaient que l'ennemi ne devait pas être loin. — La chaussée, notre seule voie de communication, était, disait-on, encombrée d'obstacles de toute nature, en dehors même des difficultés naturelles qu'offraient déjà les terrains vaseux baignés par des inondations perpétuelles.

LXXIX. — En attendant la réunion complète des troupes, les deux corps expéditionnaires s'éclairaient avec soin et envoient de tous côtés des reconnaissances.

Dans la journée du 2 août, un groupe de cavaliers tartares s'avança audacieusement sur la levée qui conduit de Peh-tang au Peï ho, et resta assez longtemps en observation. Ces cavaliers faisaient évidemment partie du camp qui avait été signalé. Aussi les généraux en chef, voulant s'assurer de l'importance de ce camp, de sa composition et des travaux qui en défendaient les approches, résolurent d'envoyer, dès le lendemain, une reconnaissance dans cette direction.

Le général Collineau, qui en avait reçu le commandement, emmenait avec lui mille hommes d'infanterie française. Mille hommes d'infanterie anglaise devaient marcher sous les ordres du brigadier Sutton avec deux obusiers de montagne et une compagnie de génie.

A quatre heures du matin, les troupes partent de Peh-tang, le général Collineau en tête, et s'avancent sur la chaussée.

Plusieurs heures se passèrent sans que la colonne d'exploration fût inquiétée. Tout à coup elle se trouva en vue d'un gros de cavaliers tartares au nombre de deux à trois cents environ et de troupes d'infanterie, qui paraissaient occuper un camp retranché d'une certaine étendue. — Ce camp se trouvait par sa position à 8 kilomètres environ de Peh-tang et à 1200 mètres au plus du point de jonction de la route de ce bourg avec celles qui conduisent à Tien-tsin et au Peï ho.

Le général continua sa marche, et les vedettes tartares se replièrent sur le gros de cavalerie ennemie. Bientôt une fusillade s'engagea, et une batterie de ginsgalls placée sur la face du camp qui regarde la chaussée par laquelle nous avançons, se mit à tirer avec opiniâtreté dans notre direction et nous blessa quelques hommes ; le général fit aussitôt mettre en position la section de batterie de montagne qu'il avait emmenée avec lui, et envoya des boulets dans le camp ennemi.

LXXX. — Le bruit de la canonnade se faisait entendre au camp allié, et le général de Montaubau, inquiet de la proportion qu'elle semblait prendre, se transporta au sommet du fort qui domine la plaine. — A l'aide d'une longue-vue, il se rendit parfaitement compte qu'une action sérieuse n'était pas engagée ; mais comme les forts de la rive gauche du Peï ho se trouvaient assez rapprochés du lieu où l'ennemi avait été rencontré, il monta aussitôt à cheval, et prenant avec lui une autre section d'artillerie de montagne et une compagnie d'infanterie, il se rendit en toute hâte sur le terrain de l'action.

Le général Collineau, avec l'énergie et l'intelligence qui le distinguaient à un si haut point, après avoir pris toutes ses dispositions contre l'éventualité d'une attaque sérieuse, avait continué d'avancer à bonne portée.

Le but que l'on voulait atteindre était rempli, car le général Collineau devait simplement reconnaître le camp retranché qui avait été signalé et déterminer son importance. — Après avoir chassé l'armée tartare de ses avant-postes, et l'avoir forcée à se replier dans l'intérieur du camp, ce général resta en présence de l'ennemi tout le temps nécessaire, pour bien constater aux yeux des Tartares qu'il était prêt à accepter un combat sérieux, puis il reprit la route de Pch-tang et ramena ses troupes à leur campement.

LXXXI. — La direction qu'avaient suivie les cavaliers

tartares en se retirant devait faire supposer l'existence d'autres camps sur la route de Tien-tsin et sur celle du Peï ho. — Derrière les positions qui venaient d'être reconnues, on apercevait un village assez fort.

La cavalerie tartare paraît bien montée; les hommes, semblables en cela aux goums arabes, manient leurs chevaux avec dextérité; on avait vu des chefs diriger leurs mouvements. — Leur armement, du reste, est primitif et se compose en grande partie d'arcs et de flèches, dont ils se servent, dit-on, avec une grande habileté; quelques-uns pourtant étaient armés de fusils, ce qu'indiquaient les petits flocons de fumée que l'on voyait de temps à autre s'élever au milieu d'eux. — Cette cavalerie devait-elle dans un combat opposer une résistance sérieuse? C'est ce qu'il était assez difficile de préjuger à première vue. Pour le moment elle était très-utilement employée au service d'avant-postes, et personne ne pouvait sortir de Peh-lang, sans que les vedettes de ces avant-postes n'en avertissent aussitôt par des signaux qui pouvaient être vus de très-loin.

Il n'eût pas été sans utilité de faire sans plus tarder une nouvelle reconnaissance sur la route qui se dirige vers Tien-tsin, afin de savoir ce que l'on pouvait avoir à craindre de ce côté; il était important surtout de quitter au plus vite ces terrains marécageux où l'on se trouvait, à marée haute, entouré par les eaux de mer, et que des pluies torrentielles très-fréquentes rendent plus impraticables encore. — Mais l'on ne pouvait songer à prononcer un mouvement sérieux en avant, tant que la

cavalerie anglaise n'aurait pas été débarquée. Cette cavalerie est très-belle, et le général Grant ne veut rien entreprendre avant son arrivée.

Les troupes anglaises, nous l'avons souvent dit, sont remarquables et très-bien commandées; mais il faut bien des choses pour les mettre en mouvement. — On l'avait vu en Crimée; les mêmes embarras se représentaient en Chine. La quantité énorme de bagages et d'hommes non combattants que cette armée traîne toujours après soi l'immobilise forcément à certains moments, et lui enlève parfois cette décision de mouvements et cette promptitude si nécessaire à la guerre, la condamnant ainsi à une force d'inertie indépendante de la volonté des chefs.

LXXXII. — L'état sanitaire des corps expéditionnaires, jusque-là satisfaisant, pouvait souffrir d'un séjour prolongé dans ces marais infects, devenus plus insalubres encore par la concentration d'un aussi grand nombre de troupes, et par les grandes difficultés qui existaient pour se procurer de l'eau potable. En avançant dans la direction du Peï ho, le terrain se relève sensiblement; une riche végétation et de grands et beaux arbres dont les branches chargées de feuillage étendent au loin leur ombre sur des plaines cultivées, remplacent l'aspect triste et morne de cette plage vaseuse. En outre l'établissement des camps tartares, dans un rayon assez rapproché, ne laissait aucun doute sur les ressources de première nécessité que l'on devait y rencontrer. —

Les pluies vinrent encore apporter de nouveaux retards en rendant les routes impraticables, il fallut donc forcément attendre que les terrains inondés se raffermissent un peu.

L'ordre de départ est donné pour le 12 août.

Les petites reconnaissances envoyées pour éclairer la route que nous devons suivre ont signalé une assez grande agitation dans le camp retranché que le général Collineau avait canonné pendant quelques heures dans la journée du 7.

Au lever du jour, l'armée alliée se met en marche. Une batterie d'artillerie, la cavalerie et mille fantassins, sous le commandement du général Napier, se dirigent, par la route de Tien-tsin, à droite de la chaussée.

Une autre colonne anglaise, précédée d'une avant-garde commandée par le général Staveley, suit aussi avec la colonne française cette chaussée, large de 6 à 7 mètres au plus, jusqu'à un point de bifurcation, où les deux corps alliés doivent se diviser : les Anglais se dirigeant à droite, — les Français continuant à tenir la gauche de la position. — A une distance de 1000 mètres environ du camp retranché contre lequel on marchait, les terrains autour de la chaussée cessaient d'être inondés et, devenus plus fermes, permettaient de s'y déployer.

LXXXIII. — Vers neuf heures, la cavalerie anglaise rencontra les cavaliers tartares campés en avant du village

de Sin-ko. Ces cavaliers se présentèrent de front assez audacieusement en dehors des retranchements, et cherchant à séparer la colonne de l'extrême droite de celle du centre, chargèrent avec impétuosité la cavalerie anglaise. Malgré une vive fusillade et le feu très-nourri de plusieurs pièces de canon, ils avancèrent à une distance de 100 mètres; mais plusieurs chevaux et cavaliers tués ou blessés jetèrent le désordre dans leurs rangs, et ils s'éloignèrent bientôt avec autant de précipitation qu'ils étaient venus.

Du côté que devait attaquer le corps français, la résistance ne fut pas plus sérieuse, et après quelques coups de canon, le camp de Sin-ko fut enlevé. Quand on y entra, il était désert; les combattants avaient disparu : on ne trouva que des cadavres d'hommes et de chevaux tués par les projectiles de l'artillerie. — Ce retranchement était un ouvrage de campagne en terre précédé d'un fossé plein d'eau qui en défendait les approches. — Le village de Sin-ko, qui se trouve en arrière, est un bourg de peu d'importance, fort sale intérieurement, comme presque tous les villages du nord de la Chine. Il se compose de maisons bâties en terre; mais chacune d'elle à peu près possède un jardin très-bien cultivé où croissent des fruits et des légumes de toute espèce. — C'est la seule richesse de ces pauvres habitants, richesse qu'ils trouvent au sein de la terre et qu'ils payent de leur travail de chaque jour.

Il y avait fort heureusement en abondance du fourrage de très-bonne qualité; quelques prises de chevaux

et de mulets remplacèrent les pertes faites pendant la traversée.

Mais ce qui étonna le plus, ce fut la découverte d'un mont de piété « rempli, écrit-on, d'une immense quantité d'effets parfaitement en ordre avec des étiquettes sur chaque objet. » Au milieu des effets déposés, il y avait des habillements assez riches, et ce qui s'explique difficilement, trois ou quatre cents vêtements fourrés en peau de moutons, la plupart neufs. L'intendance s'en empara pour les affecter aux hommes de service, pendant l'hiver, si rude dans le nord de la Chine.

Les troupes anglaises s'établirent dans le camp retranché. — Le corps français bivaqua dans la grande plaine qui s'étend à droite et à gauche de la chaussée, plaine humide, entremêlée de marais remplis d'eau saumâtre, terrains d'une vase plus durcie que celle qui couvre les abords de Peh-tang, mais perpétuellement boueux malgré les rayons ardents du soleil.

LXXXIV. — *L'armée alliée se trouvait donc ainsi installée autour du village situé en amont de toutes les défenses de la rive gauche du Pei ho. — Sans nul doute les fuyards s'étaient retirés dans le village de Tang-ko, village fortifié, dont les défenses, très-sérieuses et très-bien entendues, affectaient la forme d'un parallélogramme irrégulier, offrant sur ses grandes faces un développement de 1500 à 1600 mètres environ. Le tracé le fermait complètement et permettait le flanquement des*

faces. Deux voies conduisaient à ce grand camp retranché défendu, assurait-on, par des forces d'infanterie considérables et par une nombreuse artillerie. — L'une de ces voies longeait le Peï-ho et tournait par la gauche l'ouvrage que nous voulions enlever; — l'autre, qui était la continuation de la chaussée par laquelle l'armée alliée s'était avancée le 12, l'abordait de front. Mais les deux côtés de cette chaussée, noyés par les alluvions du fleuve, ne permettaient aucun déploiement, soit d'infanterie, soit d'artillerie.

Le général de Montauban, voulant s'assurer par lui-même de la position exacte et des dispositions de la défense, dirigea en personne une reconnaissance par la chaussée, et avança jusqu'à 1200 mètres environ du front de l'ouvrage. — La cavalerie tartare échappée la veille du camp de Sin-ko, bivaquait en avant et sous le canon des travaux défensifs. — Le général fit mettre une batterie en position sur la chaussée pour déloger ces cavaliers; mais en apercevant le mouvement de l'artillerie, ceux-ci pénétrèrent rapidement dans l'intérieur des retranchements, qui restaient silencieux, quoique nous fussions à bonne portée de leurs pièces. — Quelques volées furent lancées contre ces forts, pour savoir de quel côté ils riposteraient et apprécier à la fois la portée de leur feu et la justesse de leur tir. — En effet, la gauche des forts tira fort peu, et ses coups étaient insignifiants; les Chinois cherchaient à prendre la chaussée d'enfilade, tandis que la face droite, dans tout son développement, la prenait en écharpe.

Le général Grant et l'amiral Hope vinrent rejoindre le général Montauban en tête de la colonne, où il se tenait pour observer le tir de l'artillerie chinoise, et il fut décidé que l'on attaquerait cet ouvrage, dès le lendemain, 14 août.

Le terrain était bien reconnu ; la voie qui longeait la rive gauche même du Peï-ho était préférable en tous points, bien qu'elle fût coupée par de nombreux canaux et qu'elle dût présenter des difficultés réelles à la marche des troupes et surtout à celle de l'artillerie.

LXXXV. — Les commandants en chef, après cette exploration, rentrèrent au camp pour arrêter un plan définitif, et prendre les dispositions relatives à l'attaque du lendemain. L'armée alliée marchera en colonne par bataillons en masse, le terrain marécageux entre le fleuve et la chaussée ne permettant pas un grand développement. — Afin d'éviter tout ce qui pourrait, pendant la durée de l'expédition, troubler le bon accord si utile qui existait entre les commandants en chef des deux nations, il a été arrêté, dès le début de la campagne, que chacun, à tour de rôle, choisirait dans l'ordre de marche des attaques combinées le terrain qu'il voudrait occuper.

Le général Grant choisit la droite. — Ainsi l'armée anglaise, appuyant sa droite au Peï-ho, descendait parallèlement au fleuve, tandis que les deux brigades d'infanterie française des généraux Jamin et Collineau

avançaient en colonnes serrées à sa gauche et à la même hauteur.

Les deux artilleries marchaient à 500 mètres environ en avant, précédées par une avant-garde qui éclairait la route. — L'artillerie française était soutenue par une colonne d'attaque composée de 200 marins de débarquement, d'une compagnie de sapeurs du génie munie d'échelles que portaient des coolies, d'une compagnie d'infanterie de marine et d'une compagnie du deuxième bataillon de chasseurs à pied (1). Des canaux nombreux coupent la plaine que traverse le corps français, mais les pontonniers jettent aussitôt des ponts et exécutent si rapidement ce travail plusieurs fois répété, que les troupes n'éprouvent aucun retard.

LXXXVI. — A 1500 mètres des retranchements ennemis, notre artillerie ouvre son feu; elle se compose de dix pièces de 4 (les deux dernières pièces de la deuxième batterie étaient sur la chaussée), de six pièces d'obusiers de montagne et de la batterie des fuséens. Comme nous tenions la gauche de l'attaque, nous avions à enlever la face de l'ouvrage qui regarde le couchant.

Il est huit heures du matin, les forts répondent énergiquement, mais leur tir est si mal dirigé et si inoffensif que le colonel de Bentzmann rapproche presque aussitôt sa ligne. Les forts continuent à tirer sans plus de

(1) Dépêche du 15 août au ministre de la guerre.

succès ; leurs projectiles arrivent à peine jusqu'à nous. Les deux pièces placées en batterie sur la chaussée avaient suivi le mouvement ; elles avaient reçu mission de détruire les défenses situées à l'extrémité de cette chaussée ; car c'est sur ce point que doit plus tard se diriger la colonne d'attaque. — Bientôt notre artillerie s'est rapprochée jusqu'à 400 mètres. Quelques hommes sont mis hors de combat, mais nos boulets ont très-grandement endommagé la face de l'ouvrage qu'ils contrebattaient.

Le moment est venu de donner l'assaut. Le général de Montauban , après s'être entendu avec son collègue de l'armée anglaise , fait rapprocher toute son infanterie , et donne ordre au chef d'état-major général , le lieutenant-colonel Schmitz , de former en colonnes d'attaque les colonnes d'avant-garde , et d'enlever à leur tête les retranchements ennemis. — Le colonel , malade à Peh-tang depuis plusieurs jours , n'avait pas voulu laisser à un autre l'honneur qui lui revenait de marcher à la tête des colonnes d'assaut , et était accouru au moment du départ pour prendre part au combat.

Aussitôt qu'il a reçu l'ordre du général en chef , il s'élance avec ses troupes et atteint rapidement le bord du fossé qui protège l'ouvrage ennemi. — Du haut du mur crénelé , les Chinois commencent une assez vive fusillade. Le génie accourt et établit à la hâte un pont de madriers ; mais le colonel s'est déjà jeté dans le fossé sous le feu de l'ennemi. Ce fossé est tellement profond , que ce brave officier est sur le point d'y périr ; deux ca-

pitaines d'état-major, MM. Chanoine et Guerrier, s'élançant à leur tour pour porter aide au colonel, et tous trois atteignent bientôt l'autre bord.

LXXXVII.— Ce noble exemple est aussitôt suivi, et pendant qu'une partie des troupes traverse le fossé à la nage, l'autre encombre les ponts qui ploient sous le nombre des combattants. — Les échelles sont dressées, et pendant que les portes du fort sont brisées à coups de hache, les remparts sont couronnés de tous côtés par nos troupes. — Le premier et en présence de toute l'armée, le colonel Schmitz a planté sur leur sommet le drapeau de la France; l'ouvrage est envahi, et ses défenseurs fuient en désordre dans la direction du Pei-ho; leur terreur est telle qu'ils ne pensent même pas à détruire derrière eux le pont qui sert de communication avec un dernier fort, le fort de Yu-kia-pou.

Pendant que ces faits se passaient sur la gauche de l'armée alliée, les Anglais tournaient l'ouvrage ennemi par le côté qui touche au fleuve, et, favorisés par la marée basse, ils ne tardèrent pas à l'occuper. — Cette face, protégée par le Pei-ho, n'était point entourée de fossés.

« Bon nombre de cadavres abandonnés sur le point où ils avaient été atteints (écrit le général de Montauban au ministre, 18 août 1860), environ cent autres trouvés dans les maisons abandonnées du village, les corps de quelques mandarins d'un rang assez élevé qui s'étaient ouvert la gorge au moment de la fuite de

leurs troupes, attestaient les pertes sérieuses de l'ennemi et témoignaient des ravages produits par notre artillerie rayée. »

Les Chinois s'étaient défendus avec opiniâtreté jusqu'au moment où ils avaient vu nos colonnes d'assaut gravir leurs remparts. Fort heureusement le feu incessant de leur mousqueterie, avait été très-mal dirigé; aussi nos pertes n'étaient pas en proportion de la résistance que nous avions rencontrée.

---

#### CHAPITRE IV.

LXXXVIII. — Ces deux succès consécutifs inauguraient bien la campagne, et devaient donner grandement à réfléchir aux chefs de l'armée chinoise sur la suite des opérations militaires.

Évidemment toutes les forces qui occupaient ces deux camps retranchés avaient refilé vers les forts du Peï-ho, centre principal de la défense. Mais à 1500 mètres environ des points que nous venions d'enlever à l'ennemi, il y avait une troisième position fortifiée, vers laquelle couraient en désordre, en proie à la plus évidente démoralisation, les cavaliers tartares et les troupes chinoises. — Il était facile de voir que dans

leur fuite précipitée, ils n'obéissaient plus à aucun ordre, et que la terreur les jetait çà et là dans toutes les directions. Il eût été à désirer que l'on marchât immédiatement sur ce troisième camp retranché (Yu-kia-pou), le dernier de la rive gauche avant les deux forts; sa prise eût achevé la déroute complète de cette partie de l'armée chinoise. Le général de Montauban envoya un de ses aides de camp proposer au général Grant de se porter en avant pour s'emparer de cette position; il était alors onze heures du matin. Le général anglais, craignant que cette marche forcée ne fatiguât outre mesure ses troupes, n'accepta point cette proposition. — Les troupes alliées s'arrêtèrent donc là, et s'établirent dans la nouvelle position conquise.

LXXXIX. — L'enlèvement du dernier camp retranché de la rive gauche n'avait d'importance réelle que par son exécution immédiate, et par la terreur salutaire que ces trois victoires successives, eussent imprimée à l'ennemi qui avait cru pouvoir, par l'établissement de ces camps retranchés, arrêter la marche des corps alliés.

Du moment que l'attaque en était remise, elle devenait inutile dans la pensée du général de Montauban, car ce dernier camp, ainsi que les forts de la rive gauche, devaient nécessairement abandonner toute résistance lorsque ceux de la rive droite, dans lesquels les Chinois avaient concentré leur véritable défense, seraient tombés en notre pouvoir; ces forts, par leur posi-

tion, dominaient les autres, et étaient bien les derniers remparts de la puissance chinoise sur le Peï-ho. — Le général de Montauban proposa donc au général Grant, qui l'accepta, de négliger les défenses de la rive gauche pour attaquer celles de la rive droite, devant lesquelles, le 25 juin de l'année précédente, l'amiral Hope avait été arrêté, à l'entrée du fleuve.

Présageant dans sa pensée le succès des armées alliées, le commandant en chef français écrivait alors au ministre de la guerre (15 août 1860) : « Nous faisons construire un pont qui nous permettra de passer sous huit jours de l'autre côté du Peï-ho. — Nous n'aurons plus qu'une lieue à faire pour arriver auprès des forts de la rive droite, et le seul obstacle que nous trouverons sera un camp de 6 ou 8000 Tartares que nous enlèverons. Il ne nous restera ensuite qu'à abattre les forts de droite, et à nous rendre à Tien-tsin. »

Pendant les quelques jours que nécessitait la construction du pont, on s'occupa activement d'approvisionner le camp de Sin-ko, afin d'être en mesure de transporter promptement les vivres sur l'autre côté du fleuve.

XC. — Dans cette guerre, où l'ennemi ne pouvait pas opposer aux armées alliées de forces réellement dangereuses, la grande difficulté consistait à pourvoir à tous les besoins, sans avoir à sa disposition des moyens suffisants. Il était indispensable, malgré le nombre restreint des combattants, de laisser quelques troupes dans

les différents camps, pour protéger l'arrivée des convois, jusqu'au jour où l'enlèvement des forts assurerait le libre passage du Peï-ho et permettrait à nos bâtiments légers de nous servir de magasins. — Il fallait agir résolument, et cependant ne pas s'exposer à un échec qui pouvait, quelque minime qu'il fût, avoir une influence funeste pour le prestige de nos armes.

XCI. — Déjà le gouverneur de la province, après l'enlèvement rapide des deux camps retranchés, avait envoyé, dans la journée du 14, un parlementaire, porteur de lettres pour le baron Gros et pour lord Elgin; les habitants des villages environnants avaient fait supplier les commandants en chef de mettre fin à ce cruel état de guerre; mais les ambassadeurs avaient fermement résolu qu'ils n'accepteraient aucune proposition de paix, avant la prise des forts du Peï-ho.

Des lettres trouvées dans les papiers du mandarin chinois de Sin-ko ont été apportées à lord Elgin; ces lettres envoyées de Pé-king contiennent des instructions très-détaillées pour châtier les audacieux barbares qui osent affronter la juste colère du grand Empereur. Entre autres détails curieux, on y trouva la mise à prix des différents chefs européens : la tête des ministres plénipotentiaires valait 1500 taels, c'est-à-dire 12000 fr. — Celle des généraux en chef n'était portée qu'à 1000 taels, 8000 fr.

« J'ordonne, disait l'empereur de la Chine, à tous mes sujets, miliciens et cultivateurs, habitants des

villes et des campagnes, Chinois ou Tartares, de les détruire comme des animaux malfaisants. »

XCII. — Le général de Montauban, préoccupé d'établir sans retard un point de communication avec la rive droite, envoya le colonel du génie Livet, avec ordre de déblayer le terrain et d'assurer la position des travailleurs qu'il voulait jeter de ce côté. Le colonel poussera en avant une vigoureuse reconnaissance pour explorer les pays environnants. — Des jonques et des barques prises aux Chinois servent à effectuer le passage des troupes qui se composent du 1<sup>er</sup> bataillon du 101<sup>e</sup> de ligne. L'ennemi avait l'avantage d'un terrain très-favorable ; car les terres coupées par de petits coteaux sont en outre semées de vignes et d'arbres de toute espèce et de *tumuli* nombreux, abris naturels, derrière lesquels les Chinois se cachent et entretiennent une vive fusillade, fort heureusement très-mal dirigée ; ils ont même mis en ligne plusieurs pièces de canon. Au milieu de tous ces jardins et de ces plantations, l'attaque est difficile ; il faut déloger successivement l'ennemi de chaque massif.

Le général en chef, instruit du caractère sérieux que prenait cet engagement, fit passer le fleuve au 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs commandé par M. de la Poterie. Ce renfort permit au colonel Livet de prendre une vigoureuse offensive. — Les chasseurs, lancés à la poursuite des Tartares qui se dispersent par groupes dans les hailliers, les poursuivent la baïonnette dans les reins et les

mettent en fuite. Bientôt on les voit courir en désordre au travers d'une grande plaine qui précède le village de Sin-ko, laissant en notre possession non-seulement la plus grande partie des pièces qu'ils ont amenées, mais aussi une batterie de canons et de gingalls qui avait été établie près des jardins, sur la plage même, pour battre de ses feux la rive gauche. Les chasseurs continuent leur marche au pas de course et s'emparent du village de Sia-o-leantz, excellente tête de pont pour protéger nos opérations futures.

XIII. — La nuit était venue et tout était silencieux, lorsque les lucurs sinistres d'un vaste incendie suivies de nombreuses détonations vinrent troubler ce silence et cette obscurité. Les troupes chinoises, placées en avant-garde pour s'opposer à notre passage, brûlaient leurs approvisionnements et faisaient sauter les poudrières, avant d'évacuer leurs positions et de se replier sur les ouvrages importants qui défendent l'entrée du fleuve. — Ce ne devait pas être sans un grand regret que l'armée ennemie nous laissait ainsi prendre pied sur la rive droite du Peï-ho, lorsque déjà nous nous étions établis sur la rive gauche.

Le 19, le général Jamin traversait à son tour le Peï-ho avec sa brigade et consolidait notre établissement dans le village de Sia-o-leantz, en y campant avec toutes les troupes placées sous ses ordres.

Le général Grant, sollicité par l'amiral Hope qui avait à cœur de venger l'échec de l'année précédente, revenait

sur l'assentiment qu'il avait donné primitivement au plan du général en chef français, et demandait avec instance que l'on continuât l'attaque des forts de la rive gauche. En effet, ces forts une fois au pouvoir des alliés, les canonnières pouvaient venir s'appuyer au-dessous d'eux et prendre leur part dans l'action générale, en canonnant les ouvrages de la rive droite.

XCIV. — Deux plans se trouvaient donc en présence.

Le général de Montauban disait :

« La continuation des attaques de la rive gauche est sans nécessité et peut nous faire perdre inutilement du monde. La prise de ces forts, stratégiquement parlant, ne doit point amener la reddition des forts de la rive droite; leur abandon, s'il a lieu sans coup férir par les Chinois, doit être regardé comme un de ces cas fortuits, résultat d'une impression subite de terreur, et nullement comme une conséquence logique, en face de l'accroissement considérable apporté à ces ouvrages par l'ennemi.

« En outre, les Chinois ne nous voyant pas concentrer nos forces sur les points où nous travaillons à établir une communication entre les deux rives peuvent y envoyer un grand nombre de troupes et inquiéter, compromettre même sérieusement ces travaux. — Au contraire, en nous emparant des forts de la rive droite, qui dominent par leur position ceux de la rive gauche, non-seulement l'ennemi ne peut plus essayer de les défendre, mais le gros de l'armée chinoise voit sa ligne de retraite sur Tien-tsin, interceptée. »

Le général Grant voulait, au contraire, ainsi que nous l'avons dit, continuer l'attaque successive des défenses de la rive gauche, parce qu'il les supposait, disait-il, moins bien défendues. — Leur possession assurait, selon lui, l'attaque des forts de la rive droite, car on pouvait alors établir de l'artillerie sur la plage nord, et battre ces forts vigoureusement, en même temps que les troupes les attaqueraient par derrière. L'amiral Hope et lord Elgin appuyèrent vivement ce second plan d'attaque proposé par le général en chef anglais. Du reste si cette opération sur la rive gauche n'avait pas d'utilité stratégique, elle offrait l'avantage de mettre à profit le temps qui était encore nécessaire à l'achèvement des travaux de communication avec la rive droite et ne laissait point l'ennemi en repos. — Elle fut donc décidée en conseil.

XCV. — Toutefois, l'établissement solide qu'avait formé le général Jamin dans le village de Sia-o-leantz sur la rive droite, conservait son importance ; il menaçait l'armée tartare, et son artillerie en contre-battant par terre les forts du sud, les empêchait de prendre de flanc nos colonnes d'attaque sur la rive nord. — Par ordre du commandant en chef, le général Jamin fit, le 20 août, une reconnaissance, dans le but d'éclairer les débouchés en avant de son front ; il ne tarda pas à rencontrer des ouvrages fortement occupés et dut s'arrêter devant un feu d'artillerie de gros calibre.

« Il me fut alors démontré (écrit au ministre de la

guerre le général de Montauban) (1), que sur cette rive, comme sur la rive gauche, il était impossible d'aborder les forts, sans avoir enlevé un grand camp retranché semblable à celui de Tang-ko pris par nous le 14.

« Dès ce moment, la disposition de l'ensemble des ouvrages chinois m'était clairement connue. Sur chaque rive, à l'embouchure de Peï-ho, un fort énorme battant, la mer et les approches des estacades; en amont, un autre fort couvrant de feu les premiers et enfilant le fleuve; enfin pour protéger tout le système du côté de la terre, un vaste camp retranché situé à la limite de la terre ferme et des lagunes.

« La position de la brigade Jamin sur la rive droite couvrait mon point de passage et avait pour effet de menacer la seule ligne qui restât à l'ennemi. »

Il fut décidé que l'attaque du fort le plus rapproché de Tang-ko sur la rive gauche, aurait lieu le 21. — La brigade du général Collineau et celle du général Napier furent désignées pour cette opération.

Les canonnières des deux flottes avaient mission, pendant l'attaque des troupes alliées, de couvrir de boulets, avec leurs pièces à longue portée, le fort de la rive gauche, situé en aval de celui que l'on devait enlever dans la journée du 21.

**XCVI.** — L'amiral Charner, qui était en grande rade à l'entrée du Pé-tchi-li, reçut du général de Montauban

(1) Dépêche du 24 août 1860, camp de Sin-ko.

avis de l'attaque résolue et de la part que la marine pourrait prendre dans l'action projetée.

« J'avais (écrit l'amiral au ministre de la marine) (1) recherché depuis plusieurs jours sur les lieux la meilleure position à donner à nos canonnières pour battre les forts, sans inquiéter dans leurs mouvements les colonnes assaillantes. Le point qui me parut le mieux satisfaire à ces conditions se trouvait situé sur la rive gauche du Peï-ho, mais il n'était accessible qu'aux bâtiments d'un faible tirant d'eau tel que nos petites canonnières en fer.

« J'avais alors quatre de ces bâtiments à ma disposition, et le 20 août, à deux heures de l'après-midi, je leur donnai l'ordre d'aller mouiller sur les bancs de vase molle que j'avais fait baliser. Le contre-amiral Page prit le commandement de ce groupe ; — je fis route à la même heure vers l'embouchure du Peï-ho avec les grandes canonnières, qui mouillèrent à six heures du soir, en dedans de la barre du fleuve, à environ un mille des forts du sud. »

De son côté, le même soir, le général Collineau allait bivouaquer avec ses troupes au camp de Tang-ko. — Il emmenait avec lui une compagnie du génie sous les ordres du lieutenant-colonel Duponët, le 1<sup>er</sup> bataillon du 102<sup>e</sup> de ligne avec son colonel O'Malley et deux bataillons d'infanterie de marine, auxquels devaient se joindre le lendemain, dès le point du jour, une batterie

(1) Dépêche du 23 août 1860.

de 12 rayée, un détachement de pontonniers sous le commandement du colonel Foullon Grandchamps, une section d'ambulance et des coolies commandés par le lieutenant de vaisseau Rouvière.

XCVII. — Le général, aussitôt son arrivée au bivac, se mit en rapport avec son collègue anglais pour arrêter, de concert avec lui, les dernières dispositions de détail. — C'était aux Français à choisir cette fois la position qu'ils voulaient occuper, et il fut convenu qu'ils prendraient la droite; les troupes anglaises tenaient donc la gauche de l'attaque.

Le général Collineau devait s'avancer par les deux chaussées établies sur les terrains noyés par les inondations, obstacles naturels qui protégeaient les approches des forts. Le génie, profitant de la nuit, combla une large coupure qui interceptait le passage sur la chaussée de droite et établit plusieurs travaux pour faciliter la marche des colonnes. — Le fort de Yukiapou et un des forts de la rive droite ne cessèrent pas, pendant toute la nuit, de battre la plaine de leurs boulets; en outre, des gerbes de feux d'artifices venaient par intervalles jeter sur les travaux des lueurs subites. Fort heureusement, les terrains qu'occupaient les travailleurs se trouvaient en dehors de la ligne habituelle du tir des pièces ennemies, et leur feu ne nous fit essuyer aucune perte.

XCVIII. — Au point du jour, la brigade du général Col-

lineau déboucha par les deux chaussées et marcha en s'appuyant au fleuve; — nous attaquions la droite du fort.

A six heures du matin, l'artillerie alliée placée à 1500 mètres de distance environ, commence à canonner le premier fort qui avait un parapet crénelé, dont chaque embrasure était armée d'une pièce de canon. Ce fort répond vigoureusement, secondé par les batteries de la rive droite qui nous prennent d'écharpe, et par d'autres batteries élevées à l'entrée du village de Sin-ko. Aussi, le général Collineau, après avoir mis deux de ses pièces en position devant le fleuve, a placé les quatre autres sur la rive même du Peï ho, pour contre-battre de ce côté les feux ennemis.

Le tir des alliés sûrement dirigé, ne tarda pas à produire des dégâts considérables. Vers sept heures, deux explosions successives se font entendre; ce sont deux poudrières qui sautent, lançant au loin des débris enflammés, l'une dans le fort de face, l'autre dans le fort de gauche très-éloigné de nos attaques, mais sous le feu de nos canonniers. Deux nuages épais de fumée enveloppent ces deux ouvrages et les dérobent pendant un instant à nos regards.

Trois compagnies du 102<sup>e</sup> se sont avancées résolument; abritées par un petit épaulement, elles attendent l'ordre de se lancer à l'assaut. — L'artillerie s'est rapprochée à une distance de 600 mètres environ.

Le capitaine Lesergeant d'Hendecourt, aide de camp du général Collineau, est chargé d'aller reconnaître les

obstacles qui défendent les approches de l'ouvrage ennemi. Trois fossés pleins d'eau traversent un terrain fangeux ; on ne peut les aborder que par deux voies très-étroites. Dans les intervalles qui séparent les fossés entre eux, les Chinois ont placé plusieurs rangées de pieux croisés et profondément enfoncés en terre (1).

XCIX. — Une fois le terrain bien reconnu, le général Collineau fait prévenir son collègue le général Napier, qu'il croit le moment venu de lancer les colonnes d'attaque.

Une compagnie de voltigeurs du 102<sup>e</sup> se déploie en tirailleurs en avant de notre front, suivie de près par la 4<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon, à la tête de laquelle s'est mis le colonel O'Malley. Les coolies qui portent les échelles marchent avec une section du génie, sous les ordres du capitaine Boyet. — L'ennemi commence aussitôt contre les assaillants un feu violent de mousqueterie et de gingalls qui couvre de balles le terrain que l'on doit traverser pour arriver au premier fossé.

A la violence de ce feu, il est facile de comprendre que les Chinois ont préparé d'énergiques moyens de défense, et qu'ils ne céderont pas facilement la place. Le passage est difficile, et l'ennemi redouble d'énergie pour nous arrêter. Ce fossé est si rapproché des remparts que les troupes essuient des pertes sensibles ; mais les projecti-

(1) Dépêche du général en chef au ministre de la guerre, 24 août 1860. Camp de Sin-ko.

les de toute nature qui se succèdent avec une rapidité toujours croissante n'arrêtent pas leur élan. — Les coolies ont essayé de placer des échelles en travers du fossé, plusieurs sont mortellement frappés, les autres hésitent, et quelques échelles sont abandonnées; une nouvelle section du génie accourt sur le terrain et se met à l'œuvre; car tout autour de la chaussée étroite sur laquelle se pressent nos soldats et leurs chefs impatients d'atteindre les remparts, s'étendent des terrains inabordables, couverts d'eau et de fange.

Enfin le fossé est franchi; le terre-plein est hérissé de picux de bambous durcis au feu qui forment une épaisse palissade; — c'est à grand peine que ces picux brisés, pour ainsi dire, un à un, nous livrent un passage, mais cette lutte contre les obstacles accumulés devant les remparts, a lieu toujours sous le feu de l'ennemi. Et les officiers qui ont donné les premiers l'exemple du courage et de l'énergie, sont presque tous hors de combat, le lieutenant Grandperrier est tombé à la tête des hommes qu'il commande.

C. — Le lieutenant-colonel Dupin et le capitaine d'état-major Foerster qui ont été mis sous le commandement du général Collineau, reçoivent l'ordre d'aller s'assurer de la position réelle des troupes engagées. Le capitaine Foerster revient; il rend compte de la résistance qu'éprouvent les colonnes d'attaque, et des pertes qu'elles ont subies sous le feu ennemi.

Le moment est décisif; le général tenait sous sa main

trois compagnies d'infanterie de marine, il se met à leur tête et les lance au pas de course.

Plusieurs échelles ont été dressées le long des remparts; mais les Tartares et les troupes chinoises qui avaient l'année précédente si facilement abandonné les murs de Canton, luttent cette fois en désespérés; il semble que leurs chefs comprennent qu'ils défendent leurs derniers remparts sur le Peï ho. — Dans ce moment de suprême défense, sentant, pour ainsi dire, monter jusqu'à eux le souffle haletant de leurs ennemis, ils appellent à leur aide tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains; ils accablent les assaillants d'une nuée de flèches, et cherchent à percer avec de longues piques ceux qui apparaissent au sommet des échelles, ou à les écraser en faisant rouler sur eux des boulets jetés à la main. Le commandant Testard et le lieutenant de vaisseau Rouvière se sont élancés les premiers, l'ennemi tente de renverser les échelles; il parvient même à en tirer une à lui par les créneaux. — C'est une lutte corps à corps. Le lieutenant Rouvière est culbuté par un boulet, jeté du haut de la muraille, mais bientôt il reprend connaissance, et gravit de nouveau le rempart.

Le drapeau de la France flotte enfin au sommet des murailles. Le lieutenant-colonel Dupin a pénétré dans l'intérieur du fort, à la tête de quelques hommes, dont le nombre se grossit bientôt. Parmi eux, est le jeune maréchal des logis Blanquet Duchayla, qui tombe traversé par plusieurs balles à la fois. — Le combat n'est par terminé; les Tartares, les meilleures troupes de

l'Empire. veulent encore résister et défendre le terrain pied à pied. Entassés dans un espace restreint, ils cherchent à nous empêcher de pénétrer plus avant ; mais nos soldats s'élancent sur eux à la baïonnette, et les refoulent énergiquement.

Cf. — De leur côté, les Anglais envahissent bientôt aussi le fort, et plantent après nous sur les créneaux conquis, leur drapeau national.

Les assiégés enveloppés ainsi de tous côtés, ne cherchent plus leur salut que dans la rapidité de la fuite. On les voit s'élaner éperdus, et se jeter du haut des parapets, ou disparaître par toutes les issues ; nos balles les poursuivent, et jonchent le sol de cadavres, en dehors du fort : quelques-uns de ces malheureux restent accrochés sur les pointes acérées des pieux qui défendaient l'approche des remparts, et y trouvent une mort affreuse.

Certes, jamais l'armée chinoise depuis que nous la combattions, n'avait si vaillamment et si radement résisté.

« Dans cette attaque (écrit le général au ministre) (1), les Chinois ont perdu plus de 1000 hommes tués, soit dans le fort même, soit en fuyant dans la campagne le long du fleuve, pour atteindre le dernier fort de la rive gauche. La terre était couverte de leurs cadavres. J'ignore le nombre des blessés ; il a dû être considéra-

(1) Dépêche particulière du 23 août 1860.

ble, si l'on peut en juger par tous ceux qu'ils ont emportés en fuyant.

« Mais nos pertes étaient sérieuses et cruelles. Le lieutenant Grandperrier des voltigeurs au 102, le maréchal des logis Duchayla, ont été frappés mortellement, les lieutenants Balme et Porte, et l'adjudant sous-officier Lunel, du 102<sup>e</sup>, sont grièvement blessés. — Sur huit officiers des deux compagnies du 102<sup>e</sup>, deux seulement ont été épargnés par le feu ; la seule compagnie de voltigeurs compte 62 hommes tués ou blessés. »

CII. — Pour compléter la victoire, et profiter du désordre que la prise de ce fort important devait avoir jeté dans l'armée ennemie, les généraux en chef décidèrent que dans la seconde journée on attaquerait le second fort, vers lequel on avait vu se diriger les Tartares en fuite.

Pendant le temps nécessaire aux dispositions à prendre pour cette nouvelle attaque, le lieutenant-colonel Dupin, chef du service topographique, reçut l'ordre de prendre avec lui une cinquantaine d'hommes, et d'aller reconnaître les abords de cet ouvrage, éloigné de douze à quatorze cents mètres environ du premier.

La chaussée se continuait et servait de communication. Trois fossés remplis d'eau, dont le dernier était creusé au pied même des remparts, protégeaient les approches du fort. — Les intervalles qui séparaient ces fossés étaient couverts d'abatis et de palissades. Si les remparts étaient bien défendus, l'attaque rencontrerait de

grandes difficultés, et nous coûterait peut-être beaucoup de monde. Il était pourtant probable que l'on pourrait tourner ces obstacles, et trouver un passage plus facile du côté du fleuve, dans la direction qu'avaient prise les fuyards.

Pendant que cette reconnaissance s'exécutait, l'ennemi fit un feu assez suivi de gingalls, et tira quelques coups de canon.

CIII. — Les colonnes alliées se préparaient donc à marcher, lorsque l'on vit tout à coup flotter des drapeaux blancs sur le sommet des remparts, le lieutenant-colonel Dupin, et le capitaine Grant, aide de camp du général en chef anglais, se dirigèrent aussitôt vers le fort avec M. Parkes, qui servait d'interprète. — Ils allaient atteindre le premier fossé, lorsqu'ils aperçurent une barque portant les parlementaires ennemis, et se dirigeant vers le point où ils s'étaient arrêtés. Ces parlementaires, mandarins d'ordre inférieur, demandèrent à remettre des lettres pour les ambassadeurs, disant qu'elles contenaient l'autorisation aux alliés, d'entrer dans le Pei ho, à la condition que les hostilités seraient suspendues.

Les officiers français et anglais, répondirent qu'une semblable proposition était dérisoire, que du reste, les ambassadeurs n'étaient pas au camp, et que l'on ne pouvait leur remettre cette dépêche. « La seule proposition acceptable, ajoutèrent-ils, était la reddition pure et simple des forts, et nous venons par ordre des

commandants en chef, vous faire sommation de les livrer.

« Ils sont bien armés, répondirent les mandarins, et seront défendus avec la même ténacité que l'a été le premier. »

Les parlementaires alliés retournèrent alors auprès de leurs chefs respectifs, et leur firent part de l'entretien qu'ils venaient d'avoir.

Le général de Montauban voulait se mettre immédiatement en marche, et attaquer le second fort, mais le général Grant lui fit observer qu'il lui fallait deux heures pour faire manger ses hommes, et il fut décidé que les officiers parlementaires retourneraient auprès des mandarins, et leur diraient que si dans deux heures, pour tout délai, les forts n'étaient pas rendus sans condition, le feu recommencerait.

Les officiers parlementaires alliés, durent pour accomplir leur nouvelle mission passer sur la rive droite du fleuve, où cette fois ils furent reçus par un chef tartare d'un grade élevé. Ce chef proposa une suspension d'armes pour faire parvenir la dépêche de leur gouvernement aux ambassadeurs des deux nations, et en recevoir la réponse. Mais à ces nouveaux attermoiments qui n'avaient aucun caractère sérieux, il fut répondu : « Dans deux heures les forts rendus ou pris.

— Soit donc, dit avec hauteur le chef tartare, nous avons des canons et de la poudre, nous vous attendons. »

CIV. — Le combat menaçait d'être sérieux, car les colonnes d'attaque devaient marcher sous le feu des forts

de la rive droite. Aussi le général de Montauban, profitant des deux heures qui lui restaient avant l'attaque, fit venir toute son artillerie pour tenir en respect ces forts qui pouvaient à un moment donné gêner sérieusement les mouvements de ses troupes.

Par son ordre, le colonel de Bentzmann amène sur le terrain deux batteries de 4, la seconde batterie de 12, et la section de fuséens. — Les pièces de 4 canonneront le second fort de la rive gauche; — celles de 12 prennent position avec les fuséens sur les rives du Peï ho, pour contre-battre le grand fort de la rive droite.

À deux heures les ouvrages ennemis ne s'étant point rendus, les alliés se mirent en marche, — les Français, tenant toujours la droite, se développaient dans les terrains entre la chaussée et le Peï ho.

Le commandant en chef est en tête de la colonne avec son état-major et le général Collineau, qui a eu dans le précédent combat son épaulette traversée par une balle. Les troupes qui ont combattu le matin forment la réserve.

CV. — Pendant que l'infanterie de marine, déployée en tirailleurs, cherche un passage le long du fleuve, nos troupes s'avancent directement sur le fort; — l'artillerie est prête à ouvrir son feu, aussitôt que l'ennemi aura commencé le sien. — Mais les forts restent silencieux, pas un coup de canon n'est tiré des embrasures, pas une balle ne part du sommet des remparts; ce silence a quelque chose d'étrange. — Quel peut être le projet des Chinois? Veulent-ils nous laisser approcher jusqu'au pied

des murailles pour nous accabler tout à coup d'une nuée de projectiles, et nous envelopper de mitraille? Le général de Montauban redoute quelque embûche, et envoie en avant une compagnie de génie qui doit s'assurer que le fort et ses approches ne sont pas minées.

Les troupes avancent toujours en bon ordre. — Déjà elles ont atteint le premier fossé, — la section du génie place les échelles; le général Collineau s'y hasarde le premier avec ce courage intrépide, dont il avait déjà donné tant de preuves sur les champs de bataille de Crimée. — Derrière lui toutes les troupes ont franchi rapidement ce premier obstacle. — Les abatis sont renversés, le passage est libre jusqu'au second fossé, et le fort reste toujours silencieux, comme s'il eût été subitement abandonné par tous ses défenseurs. — Ainsi que le premier, le second fossé est bientôt franchi; ce second ouvrage est armé d'une artillerie formidable et a sur ses cavaliers des pièces du plus gros calibre. Au moment où chefs et soldats ont atteint le pied des remparts et rivalisent d'ardeur pour monter à l'escalade, ils aperçoivent les compagnies d'infanterie de marine et du génie, qui déjà ont pénétré dans le fort par les issues qui donnent sur le fleuve et qu'elles ont trouvées ouvertes.

CVI. — Un spectacle étrange s'offrit alors; sur le revêtement intérieur des faces opposées sont groupés immobiles près de 3000 Tartares. — Devant eux leurs armes sont jetées à terre ou réunies en faisceaux.

La physionomie de ces malheureux exprime la terreur.

Le général de Montauban demande leur chef. « Ils n'en ont pas, » répondent-ils.

Le général Grant qui a pénétré dans le fort par la gauche a bientôt rejoint son collègue français. — Dans le même moment, trois Chinois ne portant aucun insigne d'un rang élevé se présentent; ils viennent dire que le général en chef ayant été tué dans l'attaque du premier fort, les troupes ne peuvent plus combattre; car nul, sans un ordre spécial de l'Empereur, ne doit et n'ose s'emparer du commandement et en assumer la lourde responsabilité. « Du reste, ajoutent-ils, le premier fort n'ayant pu résister à l'assaut qui lui avait été livré, celui-là aurait en vain essayé de se défendre. — Les troupes se rendent donc à discrétion, et demandent à être envoyées saines et sauvées sur la rive droite. »

Les généraux alliés répondent qu'elles seront toutes rendues à la liberté; mais que d'abord deux officiers anglais et deux officiers français iront demander au Viceroy, qui est de l'autre côté du fleuve, la remise des défenses du sud.

Le chef d'escadron Campenon, et le capitaine de Cools furent chargés de cette mission. M. Parkes, que sa connaissance approfondie de la langue chinoise rendait très-utile dans toutes ces négociations, accompagnait les officiers anglais désignés.

La reddition si inattendue de ce fort, que les ouvrages de la rive droite auraient pu si efficacement protéger et soutenir, montrait à quel point la démoralisation s'é-

lait emparée de l'armée ennemie, et faisait supposer que le vice-roi du Pe-tchi-li, comprenant l'inutilité d'une résistance stérile, ne tenterait pas plus longtemps de nous barrer le passage.

CVII. — Une jonque transporta rapidement les officiers parlementaires sur la rive droite.

« Arrivés sur l'autre rive (écrit le général de Montauban au ministre de la guerre, dans sa correspondance du 23 août), les officiers tentèrent de pénétrer dans le premier fort, mais ils en furent écartés par un mandarin militaire, qui fit lever devant eux les pouts-levis.

« En ce moment, un autre mandarin porteur de dépêches pour les généraux alliés se présentait à eux. Ces dépêches ouvertes, sur-le-champ, et traduites par M. Parkes, de l'armée anglaise, offrait l'abandon aux alliés des forts conquis le matin, et l'ouverture du Pei ho aux escadres, mais réservait aux Chinois les forts et les ouvrages de la rive droite. »

On le voit, à chaque pas en avant de nos troupes victorieuses le cercle des concessions s'agrandissait, mais c'était par lambeaux que les Chinois semblaient se les arracher à eux-mêmes, voulant sans doute conserver ainsi les allures d'une transaction, pour cacher leur rapide défaite aux yeux du souverain, bercé depuis si longtemps par les illusions d'un facile triomphe.

Mais ces nouvelles propositions furent repoussées comme l'avaient été celles faites quelques heures auparavant. Le mandarin qui portait cette dépêche n'avait

aucune mission pour en discuter ou en modifier le contenu, aussi les officiers parlementaires résolurent d'aller trouver le Vice-roi lui-même, dans son yamoun de Ta-kou.

Selon l'habitude du gouvernement chinois, le Vice-roi, gouverneur général du Pe-tchi-li, tenta de mettre les envoyés alliés en présence de mandarins insignifiants, mais ils déclarèrent que c'était au Vice-roi lui-même qu'ils voulaient parler, et que s'ils n'étaient point admis devant lui sans retard, ils retourneraient à leur camp, où l'ordre de continuer l'attaque des forts serait immédiatement donné.

CVIII. — Le Vice-roi ne put se dérober plus longtemps à une insistance si nettement accentuée, et les parlementaires furent enfin introduits. Ce haut dignitaire, vieillard très-âgé, avait une cinquantaine de mandarins de différents grades, rangés autour de lui. Il accueillit très-affablement les envoyés, se servant vis-à-vis d'eux des expressions les plus courtoises; mais il se montra, tout d'abord, inébranlable dans sa résolution.

« Il pouvait bien, disait-il, rendre libre l'entrée du Peï ho, mais il ne consentirait jamais à la reddition des forts de la rive droite. »

Une discussion très-longue s'engagea à ce sujet, et plusieurs fois, devant cette persistance opiniâtre contre laquelle venaient se briser tous leurs arguments, les officiers parlementaires remontèrent à cheval, rendant

le Vice-roi responsable des malheurs qu'entraîneraient de nouveaux combats pour les populations nombreuses de la rive droite.—Mais au moment où ils s'éloignaient, le Vice-roi les faisait rappeler, et essayait par de nouveaux raisonnements à tourner la question, pour diminuer le poids des cruels sacrifices auxquels il sentait bien qu'il ne pouvait plus échapper. Son visage, profondément attristé, exprimait plus peut-être que ses paroles la douleur qu'il ressentait d'en être réduit à une aussi fatale extrémité.

Enfin il céda, demandant l'autorisation de faire rechercher le corps du général en chef tué dans le combat du matin; cette autorisation lui fut aussitôt accordée.

CIX. — Il était neuf heures du soir, et les officiers, partirent emportant avec eux les conditions de la reddition des forts, signées de la main même du Vice-roi.

Ces conditions étaient :

« Que tous les forts de la rive sud (droite), avec les canons et munitions de guerre, ainsi que tous les camps retranchés, seraient remis entre les mains des commandants en chef.

« Que des officiers tartares seraient délégués pour indiquer l'emplacement de toutes les mines qui existaient dans les forts et de toutes les défenses cachées placées dans la rivière du Peï ho. »

Les parlementaires atteignirent leur camp respectif assez avant dans la nuit, et le général Grant envoya le

lendemain, de très-grand matin, au général de Montauban une traduction exacte de la convention (1); il annonçait en même temps au commandant en chef français, que le vice-roi Hang-Fuh devait se rendre dans la matinée au fort extérieur du sud, pour mettre à exécution la reddition qu'il avait consentie.— Le général Napier fut désigné par le général Grant pour se rencontrer avec le gouverneur général du Pe-tchi-li. Le général de Montauban délégua pour la même mission un officier supérieur.

CX. — Ainsi, après quelques heures de combat,

(1) Le soussigné, Hang-Fuh, vice-roi de la province de Pe-tchi-li, adresse la communication suivante aux commandants en chef français et anglais (anglais et français) des forces militaires et navales (navales et militaires).

Le cinquième jour du présent mois (21 août), les honorables commandants en chef ont attaqué les forts par terre et par mer, et ont pris les forts situés sur la rive nord. Ce succès prouve la puissance des troupes des honorables commandants en chef, et l'armée chinoise étant vaincue, fait sa soumission. Cette armée s'étant, en conséquence, retirée de tous les forts de la rive sud, consent maintenant à remettre entre les mains des honorables commandants en chef tous ces forts avec leurs engins de guerre de toute nature, ainsi que tous les camps fortifiés ou retranchements.

Le soussigné s'engage de plus à déléguer des officiers qui indiqueront aux envoyés des commandants en chef la position de toutes les mines qui existent dans les forts, et de toutes les défenses secrètes placées dans la rivière, afin qu'il ne puisse arriver aucun malheur aux honorables alliés. Il est entendu que la reddition des forts, aussitôt qu'elle sera effectuée, sera suivie de la cessation des hostilités dans cette localité, et aussi que les habitants ne souffriront aucun dommage et seront protégés efficacement, tant dans leurs biens que dans leurs personnes.

Une communication nécessaire, datée du cinquième jour du septième mois de la dixième année du règne de Heen-Fung.

(Traduit du chinois en anglais, par M. Parkes.)

nous étions restés maîtres de ces défenses formidables accumulées pendant toute une année par les Chinois pour nous intercepter le passage du Peï ho. Les barrages et les estacades élevés à l'entrée du fleuve tombaient d'eux-mêmes devant nos bâtiments; — la route de Tien-tsin était libre de nouveau.

Enveloppées de tous côtés par l'armée de terre et par l'armée de mer, les troupes chinoises, privées de leur général en chef, furent saisies d'un complet découragement. Elles comprirent que ce cercle de fer et de feu qui les enserrait, allait se refermer derrière elles et leur intercepter la retraite. En effet, la brigade Jamin, formée en bataille sur la rive droite, attendait le moment opportun d'entrer en action. La marine, de son côté, n'était pas restée inactive.

CXI. — Disons le rôle qu'elle avait joué.

La veille, l'amiral Charner avait donné ordre au contre-amiral Page de prendre un groupe de quatre petites canonnières en fer, les seules qu'il eût à sa disposition, et d'aller mouiller sur la rive gauche du Peï ho, sur les bancs de vase molle balisés les jours précédents. L'amiral, commandant en chef, emmenait avec lui à l'embouchure du fleuve les grandes canonnières, qui jetèrent l'ancre à six heures du soir, en dedans de la barre, à un mille environ des forts du sud. — Les batteries chinoises n'avaient pas inquiété les mouvements de nos bâtiments, mais, vers le soir, l'ennemi lança des machines incendiaires, qui firent explosion à une petite

distance des navires, sans toutefois leur causer aucun dommage.

Le 21, aussitôt que les armées alliées se furent mises en marche, les petites canonnières, sous les ordres de l'amiral Page, ouvrirent leur feu contre le fort du littoral conjointement avec quatre canonnières anglaises.

La marine par sa présence et par son action, avait complété un ensemble d'attaque et, ainsi que nous l'avons dit plus haut, montré aux défenseurs des forts qu'ils étaient enveloppés de toutes parts.

CXII. — La journée du 21 août mettait en notre possession un matériel formidable d'artillerie.

« Nous avons trouvé (écrivait au ministre de la guerre le général de Montauban) 518 pièces de canon, savoir : gros calibre en bronze, 65 pièces, — ancien petit calibre, 53 ; — en fonte, gros calibre, 133 pièces ; — petit calibre, 277 ; — plus, une bombe à feu de 1 mètre de diamètre à la culasse et de 6,27 d'âme. Nous avons établi la convention, le général en chef anglais et moi, que les pièces seraient partagées, mais j'ai cru entrer dans les vues du gouvernement de l'Empereur en exceptant de ce partage les pièces, en petit nombre du reste, perdues par l'armée anglaise à la première attaque des forts, en juin 1839.

« C'est, ajoutait le général en chef, au général Collineau, soldat intrépide, qu'est due une grande partie des derniers succès obtenus. Je n'ai pas besoin de faire ressortir les

brillantes qualités militaires de cet officier général. Le colonel de Benzmann a été en quelque sorte la cheville ouvrière de l'expédition; rien n'a coûté à ce brave et intelligent officier pour me seconder en toute circonstance. »

En raison du petit nombre de troupes engagées, nos pertes étaient sérieuses : sur 400 hommes environ qui avaient pris part à l'action, 140 avaient été mis hors de combat. — Les Anglais avaient eu 17 officiers tués ou blessés.

CXIII. — La reddition des défenses du Peï ho devait, selon toute probabilité, surtout d'après les assurances du gouverneur du Pe-tchi-li, terminer les opérations militaires et amener la signature du traité de paix conclu l'année précédente à Tien-tsin; aussi, le général de Montauban fit-il immédiatement partir pour la France le commandant Deschiens, son premier aide de camp; le commandant était chargé de porter à l'Empereur le traité de reddition des forts de Ta-kou.

Mais les événements devaient se compliquer encore et nécessiter de nouveaux combats, aussi glorieux pour nos armes que désastreux pour le Céleste-Empire.

L'embouchure du Peï ho, débarrassée des obstacles que les Chinois y avaient accumulés, livrait, le lendemain 22 août, un libre passage aux flottes alliées.

« Les estacades (écrit l'amiral Charner) méritent d'être décrites. — On en comptait six. — C'était d'abord une rangée de forts pieux en bois alignés à l'intérieur des

forts; puis un double barrage de piquets en fer, dont chaque pièce, d'un poids énorme, profondément enfoncée dans le sol, ne laissait paraître que sa pointe aigüe au moment de la basse mer. Quelques-unes de ces pièces, de la grosseur d'une forte tige d'ancre, sont estimées d'un poids de quinze à vingt tonneaux. — Une troisième estacade était formée de cylindres flottants reliés entre eux et fixés aux rives par de fortes chaînes; — la quatrième était en tous points semblable, pour la forme, à la seconde, mais composée de pièces moins fortes; enfin les deux dernières étaient composées d'un assemblage de bateaux ou de madriers rattachés par des chaînes et des câbles aboutissant aux deux bords du fleuve, où les extrémités étaient solidement établies (1). »

CXIV. — L'amiral Hope, mécontent sans doute du rôle secondaire qu'avait joué la marine dans les opérations du 21 août, et dans la reddition des forts, profita de l'ouverture du Péï ho pour remonter cette rivière avec trois canonnières, sans s'être entendu préalablement avec aucun des commandants en chef alliés, ni même avec son collègue de la marine, sur l'entreprise qu'il voulait tenter. — Cette détermination, entièrement contraire aux instructions données à l'amiral anglais par son gouvernement, pouvait, en outre, en engageant ainsi le pavillon allié sans forces suffisantes, avoir un ré-

(1) Dépêche au ministre de la marine, le 23 août 1860.

sultat fatal et amener un événement désastreux, comme celui du Peï-ho, l'année précédente. Si les Chinois eussent projeté de défendre l'entrée de Tien-tsin, l'amiral Hope eût trouvé devant cette ville deux forts considérables armés de canons de gros calibre, et croisant leurs feux sur le fleuve. Fort heureusement, l'armée tartare, frappée de terreur, s'était retirée entre Tien-tsin et Pé-king. La ville était ouverte et n'était nullement préparée à une action de guerre. Le général Grant et lord Elgin, en apprenant le départ subit de l'amiral, parurent fort surpris. — Sans nul doute, cet étonnement était sincère.

L'amiral Charner, aussitôt qu'il eut connaissance du départ de son collègue, remonta rapidement le Peï ho pour montrer à Tien-tsin le pavillon français en même temps que le pavillon de l'Angleterre.

Ce petit incident n'eut heureusement pas d'autre suite ; il était insignifiant par ses résultats, mais il aurait pu compromettre une position excellente et nous enlever subitement tous les avantages des faits si heureusement accomplis.

CXV. — Le 25 août, deux mille hommes, dont mille de chacune des armées alliées, s'embarqua sur le Peï ho pour gagner la ville de Tien-tsin ; les deux généraux en chef les accompagnaient. — Ils arrivèrent à Tien-tsin le 26.

En apprenant que cette ville n'avait opposé aucune résistance, ils décidèrent d'un commun accord que, pour

donner entière sécurité aux habitants inoffensifs, et éviter les désordres toujours inévitables d'une occupation intérieure, ils feraient camper leurs troupes extérieurement.

« Nous avons choisi chacun (écrit le général de Montauban) l'un des grands forts de la rive droite et de la rive gauche, et nous y avons installé nos troupes; les miennes sont dans une excellente position sur la rive gauche du fleuve, et elles sont abondamment pourvues de tout ce qui leur est nécessaire (1). »

Ici se termine, pour quelques jours du moins, la première période des opérations militaires des armées alliées en Chine.

Les ambassadeurs de France et d'Angleterre avaient déclaré qu'ils ne consentiraient à entamer de négociations pacifiques que dans la ville de Tien-tsin même où, l'année précédente, avaient été arrêtées et consenties les conditions du traité. — Nous avons franchi le Peï ho, nous occupons Tien-tsin, la diplomatie va donc reprendre son rôle, et tout doit faire présager que les Chinois, instruits enfin de leur impuissance par leur rapide défaite, se décideront à sortir des dédales astucieux de leur politique habituelle. Nos bâtiments et nos armées sont au cœur du Céleste-Empire, et nos troupes déjà victorieuses peuvent se porter rapidement sur la capitale même, si la cour de Pékin persistait dans ses attermoiements interminables.

(1) Correspondance du 2 septembre. Quartier général de Tien-tsin.

L'avenir devait malheureusement prouver que la trahison et la mauvaise foi n'avaient pas encore dit leur dernier mot, armes tout aussi stériles dans les mains du gouvernement chinois que l'avaient été les tentatives de résistance de ses troupes impuissantes.



## LIVRE II



## LIVRE II.

---

### CHAPITRE PREMIER.

I. — Les alliés sont installés à Tien-tsin. Le général de Montauban, après s'être entendu sur toutes les mesures d'installation et d'approvisionnement, est retourné au camp de Sin-ko pour surveiller et organiser lui-même le départ du restant de son petit corps d'armée. Les bâtiments légers de la division navale étaient en trop petit nombre pour que le général pût songer à utiliser la voie maritime; aussi, se décida-t-il à se rendre à Tien-tsin par terre, en suivant la route le long du fleuve, malgré une chaleur accablante.

Afin d'éviter des encombrements qui eussent retardé la marche des troupes dans ce pays à tout instant coupé par des canaux, l'artillerie, conduite par le colonel de Bentzmann, ne se mit en route que vingt-quatre heures après l'infanterie.

Il avait été ordonné aux officiers de maintenir la discipline la plus sévère parmi leurs hommes, en traversant

les terrains cultivés et les jardins remplis de fruits et de légumes. — Grâce à la surveillance extrême des chefs, l'ordre ne cessa pas de régner, et partout le camp fut approvisionné contre remboursement.

Parfois la route que suivait la colonne traversait des terrains couverts de la plus riche culture; puis, à cette fertilité abondante succédaient des plaines sablonneuses et d'une désolante aridité. — Aux abords des villages souvent très-rapprochés les uns des autres, le pays reprenait tout à coup son aspect de fécondité : c'étaient des champs de maïs et de millet, et des plantations de sorghos, dont les tiges élevées atteignent souvent une hauteur de six à huit pieds; de temps à autre quelques groupes d'arbres étendaient leur ombre bienfaisante sur les troupes épuisées par la chaleur et brûlées par les rayons ardents d'un soleil de feu.

II. — Le corps expéditionnaire au grand complet a pris ses campements en dehors de Tien-tsin. — Les Anglais occupent le fort de la rive droite, les Français celui de la rive gauche.

Les deux généraux en chef ont établi leur quartier général dans la ville même. Le général Montauban a pour résidence le yamoun occupé l'année précédente par les deux ambassadeurs.

Le général Grant et lord Elgin ont choisi une magnifique habitation sur la rive droite du fleuve.

Les nouvelles arrivées de Shang-hai engagèrent le général de Montauban, malgré le petit nombre de troupes

qu'il avait à sa disposition, à envoyer immédiatement sur ce point 200 hommes d'infanterie de marine et une demi-batterie de montagne, pour renforcer les troupes laissées dans cette ville, sous les ordres du colonel Favre, pour protéger, contre les entreprises des rebelles, les possessions françaises. — Les rebelles, en effet, devenus plus menaçants depuis notre départ, avaient attaqué Shang-hai; bien qu'ils aient été repoussés avec des pertes sérieuses, il était cependant important, dans la prévision de tentatives nouvelles, d'augmenter le nombre des troupes laissées à la garde de cette ville. — Le général Grant envoya aussi, de son côté, un régiment pour renforcer la garnison.

Ces faits partiels, résultat inévitable et logique du triste état de décomposition et de démembrement dans lequel se trouvait l'Empire chinois divisé en deux partis redoutables, n'ont qu'un intérêt secondaire en face des grands événements qui vont se passer au cœur même du Céleste-Empire; il suffit donc de les indiquer en passant.

III. — Nous n'entrerons pas dans de grands détails sur Tien-tsin, dont nous avons longuement parlé dans la première partie de ce travail (1), lors de la première apparition, en 1858, des troupes alliées dans cette ville importante.

Tien-tsin, nous l'avons dit, est le centre d'un com-

(1) Les expéditions de Chine et de Cochinchine; 1<sup>re</sup> partie, 1858.

merce immense. — C'est vers ce grand centre qu'affluent, de toutes les parties de l'Empire, les approvisionnements destinés à la capitale; c'est là que le grand canal impérial conduisant à Pé-king vient se réunir au Pei ho. En occupant Tien-tsin les forces alliées menaçaient donc le cœur de l'Empire; aussi, c'était pour ce peuple dédaigneux un étrange spectacle de voir des nations européennes se frayer un passage avec leurs flottes et leurs armées dans les eaux de ce fleuve dont la navigation avait été jusqu'à ce jour réputée impossible pour des bâtiments de guerre. — Une partie des habitants de Tien-tsin avait abandonné ses maisons craignant que la ville ne fût livrée au pillage. Les proclamations du gouverneur de la province nous avaient représentés comme des barbares avides de sang qui portaient partout la ruine et la dévastation. — Aussi les ordres les plus sévères furent donnés pour que les troupes, toutes, on le sait, campées à l'extérieur, ne pénétrassent pas dans l'intérieur de la ville, afin de rendre la confiance à cette population si injustement épouvantée.

Du reste, les hostilités paraissaient toucher à leur fin. Les nations loyales ne peuvent pas toujours soupçonner la déloyauté et la perfidie, et les faits qui se produisirent durent faire croire que le traité de Tien-tsin recevrait enfin son accomplissement et sa ratification à Pé-king, ainsi que les nouvelles clauses nécessitées par les frais de guerre qu'avaient eu à supporter de nouveau les puissances alliées.

IV. — En effet, deux hauts commissaires impériaux, Kwei-liang et Hng-fou, firent savoir aux ambassadeurs qu'ils étaient prêts à arrêter les conventions définitives du traité de paix et à terminer enfin les différends regrettables qui maintenaient en état de guerre contre le Céleste-Empire la France et l'Angleterre.

Cette communication était en tous points d'accord, dans la forme et dans le fond, avec la lettre adressée par le gouverneur de la province aux ambassadeurs alliés, aussitôt après la prise des forts de Ta-kou.

Ceux-ci agirent donc sans défiance et crurent, cette fois encore, à la bonne foi des hauts mandataires du gouvernement chinois. — Cette lettre, en effet, point de départ important des négociations qui devaient de nouveau s'entamer, était très-précise et ne donnait aucune place à l'équivoque; elle disait :

« Comme, le 4 de ce mois, les forces de terre et de mer de votre noble Empire se sont emparées de nos ports de défense intérieure; vous avez prouvé par là votre grande habileté dans l'art de la guerre, et nos troupes ont dû s'avouer vaincues. Aussi cette dépêche est-elle écrite pour faire savoir à Votre Excellence qu'il est inutile de continuer la guerre, et que, relativement au traité conclu il y a deux ans et aux clauses de l'ultimatum de cette année, de hauts commissaires munis de pleins pouvoirs pour résoudre les questions, sont déjà partis et arriveront certainement aujourd'hui (1). »

(1) Le gouverneur général du Pe-tchi-li au baron Gros.

V. — Kwei-liang et son collègue s'annoncèrent comme étant ces hauts commissaires. Mais cette démarche n'était qu'un stratagème, pour arrêter pendant quelques jours la marche des alliés et permettre à l'armée tartare de se réunir sous le commandement du fameux chef mogol Sang-ko-lin-sin, afin de couvrir puissamment les approches de la capitale. — Sang-ko-lin-sin voulait établir devant Pé-king deux grandes étapes militaires, et l'une ou l'autre devait nous servir de tombeau. Ce chef, très-renommé parmi les Chinois, est revêtu, comme les chefs circassiens, d'un caractère moitié guerrier, moitié religieux. C'est le même qui, l'année précédente, pendant les conférences de Tientsin, gardait la capitale avec un corps considérable de troupes choisies. — Oncle de l'Empereur régnant, il est le seul général qui ait réellement battu les rebelles, lorsque, maîtres de Nan-king, ceux-ci tentèrent d'envahir les provinces du Nord.

La nouvelle convention fut donc (comme l'écrivit le baron Gros) négociée à l'amiable et confidentiellement, afin de tout fixer rapidement. — Les pourparlers préalables eurent lieu selon l'usage entre les secrétaires, les hauts commissaires chinois ayant l'habitude de n'intervenir personnellement qu'après tous les débats terminés, et lorsque la rédaction des différentes clauses est arrêtée et consentie de part et d'autre (1).

Tout fut donc discuté et convenu, ainsi que le nombre

(1) Voy. la première partie.

d'hommes qui devaient former une escorte d'honneur et accompagner les ambassadeurs à Pé-king.

VI. — Les Anglais, pour éblouir les Chinois, voulaient que cette escorte fût considérable. — Cette exigence, si elle créait certains embarras, avait sa valeur dans un pays où le prestige de la force peut seul conserver quelque empire sur l'esprit d'un peuple et d'un gouvernement orgueilleux.

Les généraux en chef étaient déjà prévenus de l'heureuse issue des négociations, lorsque l'on découvrit que les commissaires chinois n'avaient aucun droit pour traiter, et qu'il leur fallait en référer à la cour de Pé-king, avant de rien conclure définitivement. Cette nouvelle preuve de fourberie était trop patente, pour qu'on ne devinât pas le but caché d'un semblable stratagème.

« Lorsque nous avons demandé aux secrétaires chinois (écrit le baron Gros au ministre des affaires étrangères) que la veille, et pendant les visites d'étiquette, les plénipotentiaires se communiquassent respectivement leurs pleins pouvoirs, un embarras visible s'est manifesté parmi eux, et, pressés de questions, ils ont déclaré que Kwei-liang, le premier dignitaire de l'Empire, nous avait trompés lorsqu'il nous avait dit qu'il avait des pleins pouvoirs, qu'il allait faire parvenir notre convention à Pé-king, et demander que les pouvoirs nécessaires lui fussent envoyés (1).

(1) Dépêche du 8 septembre 1860.

Le baron Gros voulut constater ce fait en présence de Kwei-liang lui-même, et, par son ordre, le lendemain 7 septembre, à huit heures du matin, le comte de Bastard, premier secrétaire d'ambassade, se rendait auprès du vice-commissaire impérial Heng-ki, qui avait accompagné à Tien-tsin les deux hauts commissaires Kwei-liang et Hang-fou; il lui demanda nettement s'il était vrai, ainsi que les secrétaires chinois l'avaient dit la veille, que Kwei-liang ne fût pas muni de pleins pouvoirs. Car après les assurances données par Kwei-liang lui-même, dans sa dépêche du 3 septembre, un semblable fait devenait inqualifiable. — Poussé dans ses derniers retranchements, Heng-ki avoua que c'était la vérité, enveloppant toujours de phrases mielleuses et de protestations sans nombre cet aveu tardif.

VII. — Le comte de Bastard ne voulut pas que la position pût donner lieu plus tard à la moindre équivoque, et se rendit avec Heng-ki au yamoun habité par Kwei-liang; il eut de grandes difficultés à parvenir jusqu'à ce personnage, qui cherchait évidemment à se dérober à cette entrevue: c'est un vieillard dont les forces semblent brisées. L'excessif abattement qu'il montra devant l'envoyé français était peut-être encore une comédie jouée en cette circonstance, pour empêcher de vives et sévères explications. « Le mot de mise en scène est le seul que je sache (écrit M. de Bastard) pour rendre la manière dont il s'est présenté à moi. »

Kwei-liang, pressé aussi par les interpellations très-

nettes qui lui étaient adressées, fut contraint d'avouer qu'il n'avait pas de pleins pouvoirs, ajoutant qu'il allait en demander immédiatement à Pé-king. — Dès lors, la mission de M. de Bastard était terminée, il se retira, en déclarant, au nom de l'ambassadeur, que les chefs de l'armée avaient reçu l'ordre de reprendre leurs opérations militaires sans le moindre délai, et de les mener avec la plus grande vigueur.

Aussitôt que M. de Bastard eut rendu compte au baron Gros du résultat des démarches qu'il venait de faire, l'ambassadeur de France écrivit officiellement aux commissaires impériaux : « que ceux-ci ayant avancé un fait entièrement contraire à la vérité, les négociations qu'ils avaient entamées ne pouvaient conserver aucun caractère sérieux.

« Je retire dès à présent (ajoutait-il), les propositions qui avaient été acceptées, me réservant le droit de les rendre plus sévères pour le gouvernement chinois, si à Tung-chao, où je vais me rendre avec l'armée, les négociations peuvent être reprises avec des commissaires impériaux, munis des pleins pouvoirs nécessaires. »

Aucune communication des autorités chinoises ne devait être acceptée avant l'arrivée des ambassadeurs à Tung-chao.

Lord Elgin, parfaitement d'accord avec le baron Gros, avait fait de son côté les mêmes communications.

Les commissaires répondirent pour demander que l'on attendit encore trois jours à Tien-tsin ; « la réponse de l'Empereur devant arriver dans ce délai, » disaient-ils.

VIII.— Il était évident, en réfléchissant aux faits qui venaient de se passer, et à ce nouvel acte de duplicité et de mauvaise foi si flagrant, que le but des Chinois était de laisser à leur armée, frappée de terreur par la prise si rapide des forts de Ta-kou, le temps de reprendre haleine, en même temps qu'ils constitueraient une défense solide devant Pé-king. En outre, par ces attermoie-ments nouveaux et ces promesses illusoires, ils nous faisaient perdre le temps favorable à une expédition, et nous exposaient aux calamités de l'hiver très-rigoureux dans ces climats. — Les ambassadeurs répondirent qu'ils ne modifieraient en rien le plan de conduite qu'ils avaient arrêté.

De leur côté, les généraux commandants en chef, instruits officiellement que l'action militaire devait reprendre son cours, se préparèrent à quitter le camp de Tien-tsin, et à se porter en avant.

Le général de Montauban écrivait le 7 septembre au baron Gros :

« Selon le désir que vous exprimez, je me suis entendu avec mon collègue, le général en chef des forces britanniques, sur la reprise des opérations militaires, et voici ce que nous avons arrêté :

« La partie de l'armée anglaise qui doit marcher sur Tung-chao, sera forte de 1000 hommes et d'une batterie d'artillerie, elle quittera Tien-tsin demain soir pour aller camper à une lieue en avant. — Dimanche, elle se mettra en marche.

« J'ai trouvé convenable d'amener 3,000 hommes et

deux batteries d'artillerie, qui partiront avec moi lundi matin, de manière que les forces anglaises marchent à une journée en avant de nous, pour ne pas nous gêner réciproquement jusqu'à Tung-chao, où nous aurons à nous réunir. — Si l'arrivée des forces alliées à Tung-chao ne détermine pas la demande des plénipotentiaires Chinois pour traiter de la paix, il sera nécessaire d'appeler dans cette ville le restant de nos forces, moins 500 hommes que je laisserai à Tien-tsin, notre nouvelle base d'opérations. »

IX. — Là, commençait la véritable campagne; là, devaient commencer pour les commandants en chef chargés de la responsabilité de cette petite armée, les inquiétudes sérieuses et réelles; car il fallait résolument se lancer dans l'inconnu. — Quel pays allait-on parcourir? La marche des troupes, celle des bagages et de l'artillerie ne seraient-elles pas entravées par des obstacles et des difficultés imprévus? Quelles ressources rencontrerait-on pour l'installation et le ravitaillement du corps expéditionnaire, la marine ne pouvant, à cause de l'abaissement des eaux, remonter le canal impérial. — Ces éventualités matérielles pouvaient offrir des dangers bien plus redoutables que les combats — qu'il faudrait livrer.

Toutes ces considérations diverses se présentèrent à la pensée des généraux, sur lesquels retombait le poids des opérations militaires et de leurs conséquences; mais l'hésitation pouvait tout compromettre, et

même nous enlever les avantages des succès déjà obtenus.

Aussi la résolution prise de ne plus écouter les promesses mensongères des Chinois, et de se porter en avant, reçut-elle immédiatement son exécution.

X. — Les dernières correspondances, dont nous avons parlé, entre les ambassadeurs et les commissaires impériaux s'échangeaient le 7 ; — le 9, la première colonne se mettait en marche.

Les généraux avaient décidé que l'armée alliée s'avancerait sur trois colonnes, partant chacune à un jour de distance. — C'était aux Anglais à marcher les premiers.

Le général Grant partit donc avec 4000 hommes environ ; lord Elgin l'accompagnait à cheval.

La 2<sup>e</sup> colonne, avec laquelle était le général de Montauban, était ainsi composée : la brigade Jamin (3000 hommes), deux batteries d'artillerie, une de 4, une de 12 ; 50 artilleurs à cheval, 30 chasseurs à cheval et 20 spahis. — Elle partit le lendemain.

Le baron Gros accompagnait cette colonne en palanquin ; il emmenait avec lui deux membres de son ambassade, à cheval.

La 3<sup>e</sup> colonne, commandée par sir John Michel, comptait environ 2000 hommes.

XI. — La première étape est le gros village de Poukiao, à 17 kilomètres environ de Tien-tsin : il faut traverser des plaines sablonneuses sur lesquelles le soleil

darde ses rayons brûlants. — L'air est embrasé, la chaleur accablante. — De temps à autre des groupes de maisons que leurs habitants effrayés ont abandonnées, avoisinent la route que suit la colonne. — Tantôt cette route longe le Peï-ho, dont le cours sinueux se dérobe tout-à-coup, tantôt elle est tracée au milieu des sorghos aux tiges élevées. — Pas un souffle d'air ne pénètre dans ces taillis épais.

Pou-kao, où doivent s'établir les premiers bivacs, compte de 12 à 15,000 habitants environ. — Prise sans doute à l'improviste, la population n'a pu désertier entièrement le village. — Les troupes sont campées au delà; l'état-major du général en chef et l'ambassade française sont seuls logés dans l'intérieur.

A la tombée du jour, un violent orage s'abattit tout à coup sur le camp; au milieu du désordre qu'il occasionna, les conducteurs des chariots chargés des vivres de l'administration et des munitions de guerre purent, à la faveur de la nuit, s'échapper avec leurs attelages, nous laissant ainsi dans le plus grand embarras. Les vastes champs de sorghos qui entouraient les campements protégèrent la désertion de ces hommes et empêchèrent de découvrir leurs traces. L'état des routes devenues impraticables, joint à cet événement inattendu, empêchèrent de songer à continuer la route le lendemain.

XII. — Dès que le général de Montauban fut instruit de la fuite des conducteurs chinois, il donna ordre de chercher à se procurer, par tous les moyens possibles, de

nouveaux mulets d'attelage, et très-inquiet de la position dans laquelle il se trouvait par suite de cette désertion, il parcourait lui-même à cheval les environs du camp avec le colonel d'artillerie de Bentzmann.

Tous deux se trouvèrent bientôt devant un large cours d'eau. — Des jonques de grande dimension étaient amarquées au rivage. Ce devait être évidemment le Peï-ho ou un de ses affluents. — Le général interroge les patrons de ces jonques.

« — Nous arrivons de Tung-chao, disent-ils, grande ville à 4 lieues de Pé-king, où nous sommes allés porter les approvisionnements de riz destinés à la capitale. 200 jonques environ de la plus grande dimension ont fait le même trajet et vont descendre successivement le Peï-ho jusqu'à Tien-tsin. »

Le général passe aussitôt un marché pour le compte de l'administration, à raison de 2 piastres par jour, et fait charger sur ces barques les approvisionnements que contenaient les chariots abandonnés. Dans la même journée, un convoi de cent jonques environ fut organisé, nombre suffisant pour nos munitions et nos vivres, qui allaient ainsi arriver à destination dans les conditions les plus favorables. — Ce convoi fut placé sous le commandement du capitaine Gaillard de Blairville, des pontonniers, qui rendirent en cette occasion des services signalés.

Cette importante découverte faisait cesser les embarras toujours inhérents à un transport par terre à travers un pays inconnu, et assurait pour l'avenir à nos troupes un

facile ravitaillement, ainsi que des moyens sûrs et rapides pour le renvoi de nos malades et de nos blessés à Tien-tsin.

XIII. — Le 12, l'armée alliée se remit en marche pour gagner Yang-tsun, où l'avant-garde arriva vers dix heures du matin.

Des lambeaux de muraille éparses çà et là, et deux portes monumentales élevées aux deux extrémités de ce grand village, indiquent que c'était autrefois une ville fortifiée. — Une longue rue traverse Yang-tsun dans sa plus grande étendue. — Les camps furent établis dans une vaste plaine.

Le matin du même jour, au moment du départ de Pou-kao, le baron Gros avait reçu une nouvelle communication du gouvernement chinois, qui cherchait à renouer le fil des négociations rompues à Tien-tsin.

Cette fois, ce n'est plus Kwei-liang ; il a joué son rôle et est sacrifié à la marche forcée des événements. — Cette communication est signée du Tsai, prince de la famille impériale, adjudant de l'Empereur et de Muh, président du bureau de la guerre.

« Nous avons, mon collègue et moi (écrit le prince Tsai) reçu respectueusement les ordres de l'Empereur qui daigne nous nommer ses plénipotentiaires. Nous apprenons que Votre Excellence s'avance de Tien-tsin avec des forces militaires. Puisque votre gouvernement et celui de la Chine veulent conclure une paix éternelle et s'entendre sur les clauses d'un traité, à quoi bon cette

marche militaire? Si vous faites avancer des troupes, ce n'est plus la paix. Nous vous prions de faire rentrer vos troupes à Tien-tsin, afin de constater qu'il n'y a aucune inimitié entre nous, et pour que nous puissions nous rendre aussi à Tien-tsin, dans le but de négocier à l'amiable et de conclure avec vous une paix durable, si vous voulez traiter encore sur les bases déjà convenues, *nous qui différons de Kwei-liang, nous ne manquerons pas à notre parole (1).* »

Dans cette lettre, que nous trouvons inutile de reproduire en son entier, le prince appuyait en terminant sur la crainte que cette marche des troupes n'amenât quelque nouveau conflit qui deviendrait un obstacle aux arrangements si près de se conclure, et sur l'espérance qu'il conservait de recevoir une réponse favorable. — Il l'attendait à Ma-toua où il était arrivé avec son collègue.

XIV. — Le même jour, en arrivant à Yang-tsun, le baron Gros lui répondait dans des termes fermes et précis.

« Le gouvernement chinois, écrivait-il, semble vouloir encore ne pas comprendre la position dans laquelle son manque de loyauté l'a placé.

« Les hostilités commencées dans le golfe de Pe-tchi-li n'ont point été suspendues, parce que la Chine n'a pas encore donné à la France les satisfactions qu'elle demande; mais ces hostilités ont été un moment ralenties

(1) Dépêche du prince Tsai, de la famille impériale au titre de Y-tsin, au baron Gros. 11 septembre 1860.

de fait et non de droit, et par bienveillance pour le gouvernement chinois, lorsqu'à Tien-tsin le soussigné a cru pouvoir espérer que la paix allait être rétablie sérieusement.

« Déçu dans ses espérances, le soussigné a dû activer les hostilités, et si à son arrivée à Tung-chao, les commissaires impériaux accèdent enfin de bonne foi aux demandes qui ont été faites, la paix sera rétablie, les hostilités cesseront, et l'ambassadeur accompagné seulement de l'escorte convenable à son rang, se rendra pacifiquement à Pé-king pour y procéder à l'échange des ratifications du traité de Tien-tsin.

« Si, au contraire, le gouvernement chinois méconnaissant ses véritables intérêts, permettait que l'on cherchât à entraver la marche des troupes qui se rendent à Tung-chao, les hostilités continueraient au delà de cette ville, et l'armée marcherait immédiatement sur Pé-king.

« Que les nobles commissaires choisissent donc, ou la paix à Tung-chao ou la guerre avec ses conséquences. Le gouvernement chinois devrait comprendre qu'en dernier résultat, elles ne peuvent pas lui être favorables. »

« Yang-tsun, 12 septembre 1860. »

XV. — Il est utile de préciser nettement les faits qui précédèrent les événements du 18 septembre, dans laquelle trempèrent si honteusement les hauts commissaires impériaux. La connaissance exacte de ces documents diplomatiques, révèle la vérité tout entière, et

permet de suivre et d'apprécier les faits dont nous allons retracer le récit dans leurs plus exacts détails ; ces détails mettent à nu la diplomatie chinoise appuyée sur la duplicité et le mensonge, et que la force des armes pouvait seule réduire au silence.

La marche continua donc en avant, malgré les tentatives des nouveaux mandarins.

Le 13, la petite armée campait à Kho-seyou, où elle séjournait le 14. — Là, l'ambassadeur reçut une nouvelle communication officielle de Tsai, prince d'Y-Tsin, et de son collègue Muh. — Cette dépêche est très-importante dans sa teneur, car elle montre clairement, en présence des faits qui se produisirent cinq jours plus tard, combien le gouvernement chinois chercha jusqu'à la fin à nous abuser et à endormir notre vigilance par des démarches conciliatrices qui devaient aboutir à la plus manifeste trahison.

Cette note se termine ainsi :

« Nous avons remarqué dans la dépêche que Votre Excellence nous a écrite le 12 septembre, que son désir était de s'avancer jusqu'à Tung-chao. Loïn de nous opposer à ce que les intentions de Votre Excellence se réalisent à ce sujet, nous voulons au contraire nous entendre avec elle. — Si elle consent à faire camper son armée dans les trois villages de Yang-tsun, Tchoun-tchou et Kho-seyou, sans qu'elles avaucent plus loïn, Votre Excellence suivant ce qui a été convenu à Tien-tsin, au sujet de son voyage à Pé-king, pourra avec une suite peu nombreuse et sans armes, venir à Tung-chao pour

s'y entendre avec nous sur tous les articles de la convention auxquels nous donnons notre assentiment, et que nous pourrions établir, signer et sceller, avant que Votre Excellence ne se rendît dans la capitale pour y procéder à l'échange de la ratification du traité. Ainsi les retards seront évités et les autorités chinoises seront chargées de procurer à Votre Excellence des charriots, et tout ce qui sera nécessaire pour faciliter son voyage. Nous la prions donc de vouloir bien nous faire connaître le nombre de personnes qui l'accompagnent, afin que tout soit prêt d'avance (1). »

XVI. — Les termes de cette communication des nouveaux commissaires impériaux étaient clairs et précis, les troupes devaient s'arrêter à la hauteur des villages indiqués, à six milles environ de Tung-chao, ville dans laquelle les commissaires attendraient les ambassadeurs pour signer la convention préparée à Tien-tsin (2). — Une copie de cette communication à laquelle les ambassa-

(1) Les commissaires impériaux prince Tsai Y'tsin, etc..., au baron Gros. 13 septembre 1860.

(2) Le général en chef de Montauban écrit à ce sujet au Ministre de la guerre, dans sa dépêche en date du 19 septembre :

« Des communications diplomatiques ayant été de nouveau échangées à Kho-seyou, ville située à environ trente kilomètres de Tung-chao, les ambassadeurs firent savoir aux commandants en chef alliés que tout était terminé; que, par suite d'une convention définitive, les forces militaires s'arrêteraient à environ deux lieues de Teng-cheou, que les entrevues avec les commissaires impériaux auraient lieu dans cette ville, et qu'enfin une escorte d'honneur accompagnerait les ambassadeurs à Pé-king pour y échanger les ratifications. »

deurs avaient accédé, fut envoyée aux commandants en chef, afin qu'ils se conformassent dans leurs opérations militaires aux conventions arrêtées, et qu'ils établissent leurs campements dans les limites indiquées par les hauts commissaires chinois.

Ces commissaires ont-ils trempé dans l'horrible guet-apens préparé par l'armée chinoise, ou cette trahison fut-elle l'œuvre de Sang-ko-lin-sin, commandant en chef de l'armée tartare. C'est un point difficile à apprécier, et sur lequel les événements futurs pouvaient seuls jeter quelque lumière; car ces mandarins civils avaient eu soin de dire en commençant leur dépêche du 13 septembre.

« Nous devons vous déclarer que les troupes chinoises qui tiennent garnison au nord de Kbo-seyou n'obéissent qu'à leurs chefs militaires, et que nous n'avons aucune autorité sur elles. »

Toutefois, il est important de remarquer que le prince Tsai était le gendre de Sang-ko-lin-sin, ce qui fait grandement supposer que ces deux personnages élevés, tous deux membres de la famille impériale, s'étaient concertés entre eux.

XVII. — Mais quand on rapproche des divers incidents de cette odieuse trahison, la confiance que les hauts mandataires du gouvernement chinois voulaient inspirer aux alliés par leurs paroles de paix et de conciliation, ainsi que leur insistance, pour que les ambassadeurs s'avancassent jusqu'à Tung-chao *avec une suite*

*peu nombreuse et sans armes*, il est bien difficile de croire que ces envoyés de l'Empereur soient restés complètement étrangers aux événements qui devaient stigmatiser à jamais la nation chinoise.

Sang-ko-lin-sin, on le savait, par les différents rapports des espions, avait promis à son souverain d'exterminer jusqu'au dernier homme l'armée des barbares, si elle osait jamais s'aventurer jusqu'au sein du Céleste Empire, et s'occupait activement à réunir devant la capitale des forces imposantes, surtout en cavalerie, la cavalerie tartare jouissant d'une très-grande renommée! — Il avait espéré que les forts de Ta-kou, si formidablement armés de longue main, arrêteraient l'ennemi assez longtemps pour lui permettre d'appeler à lui les éléments considérables de résistance qu'il voulait concentrer sous sa main.

La reddition subite des forts avait trompé son attente, et il est évident que les hauts commissaires Kwei-liang et ses collègues, désavoués et accusés plus tard par leurs successeurs le prince Tsai et Muh, n'avaient agi ainsi qu'ils l'avaient fait, que pour gagner du temps et retenir le plus longtemps possible à Tien-tsin l'armée alliée, prête à s'avancer à marche forcée sur la capitale de l'Empire.

XVIII. — La volonté persistante des ambassadeurs d'en finir sans délai et la découverte de l'insuffisance des pouvoirs de Kwei-liang avaient déjoué ces nouveaux plans, en suspendant le cours des négociations entamées.

Cependant il fallait à tout prix arrêter notre marche en avant; aussi nous voyons de nouveaux mandarins

appartenant à l'ordre le plus élevé, dont l'un est issu de la famille impériale, tenter de nouvelles démarches qui ne réussissent pas. — C'est alors que la trahison devient une dernière ressource à laquelle le gouvernement chinois n'a pas honte de faire appel. La tête des ambassadeurs et des commandants en chef alliés n'est-elle pas mise à prix ; tous les moyens, ainsi que le disaient les rescrits impériaux, ne sont-ils pas justes et sacrés pour exterminer les barbares Occidentaux qui osent pénétrer au sein du grand empire de la Chine ?

Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de lire le manifeste adressé par l'Empereur à ses populations, après la prise des forts de Ta-kou, sur le Peï-ho. On n'y trouvera aucune trace des sentiments de conciliation qu'affichaient en termes si pompeux les commissaires impériaux dans leurs communications officielles aux ambassadeurs alliés.

XIX. — Ce manifeste, appréciant d'abord à son point de vue la journée du 25 juin 1859, s'exprime ainsi :

« A peine les Barbares eurent-ils essayé de forcer le passage de Ta-kou, qu'en un clin d'œil tous les bâtiments furent coulés bas, et des milliers de cadavres flotèrent sur les eaux pendant plus d'une lieue. Quelques-uns étaient parvenus à s'échapper, et allèrent porter chez eux la nouvelle de cette terrible punition. »

Puis il continue ainsi :

« Je croyais bien que cette leçon suffirait pour les rendre plus circonspects. Mais qui l'aurait cru ! un an

s'était à peine écoulé depuis la mémorable victoire de nos armes, et les voici revenus plus nombreux et plus arrogants que jamais!

« Profitant de la marée basse, ils ont débarqué à Pch-tang, et sont venus attaquer les formidables retranchements de Ta-kou; mais, comme des barbares qu'ils sont, ils les ont attaqués la nuit et par derrière. C'est ainsi qu'ils ont pu surprendre nos miliciens, accoutumés à se voir braver en face par un ennemi courageux et fier, mais ne pouvant pas s'imaginer que tant de lâcheté et de perfidie fût mise en œuvre contre eux. Maintenant, enflés par ce succès qui devrait les couvrir de honte, ils osent marcher sur Tien-tsin; mais ma colère va les atteindre, et pour eux il n'y aura pas de merci. Aussi, nous ordonnons à tous nos sujets, miliciens et laboureurs, habitants des villes et des campagnes, Chinois ou Tartares, de les détruire comme des animaux malfaisants. Nous ordonnons à tous nos mandarins et officiers, militaires et civils, d'avoir à faire évacuer, par les populations sous leurs ordres, toute ville ou bourgade vers laquelle ces misérables étrangers seraient mine de se diriger. On devra également détruire, par l'eau et par le feu, tous les vivres et tous les approvisionnements que l'on serait obligé d'abandonner. De cette façon, cette race maudite, traquée par le fer et par la faim, périra bientôt, comme les poissons d'un étang qu'on a mis à sec.

Donné à Huyen-mi-hu-hyen, le vingt-troisième jour de la dixième lune de la neuvième année de notre règne. »

XX. — Le général Collineau a reçu l'ordre de rejoindre le général en chef, en conservant à Tien-tsin, sous les ordres du capitaine Théologue, les troupes nécessaires à la garde du fort et des positions que nous occupons en dehors de la ville. — Pendant ce temps, l'armée continue sa marche sur Tong-chao.

Si l'on devait avec juste raison n'avoir qu'une confiance très-limitée dans les assurances pacifiques du gouvernement chinois, la pensée des ambassadeurs et des commandants en chef n'allait pas plus loin. — Cependant les traces visibles de campements considérables de cavalerie indiquaient que l'armée ennemie était en campagne, et qu'elle se retirait pas à pas devant nos têtes de colonne.

On ne voulait point, par une suspicion qu'eussent grandement motivée les actes précédents du gouvernement, entraver les nouvelles négociations qui touchaient à leur terme, et le général de Montauban se décida, ainsi que son collègue de l'armée anglaise, à envoyer en avant plusieurs officiers chargés de passer à Tong-chao des marchés pour les approvisionnements, et convenir avec les plénipotentiaires chinois des positions où devaient s'établir les bivacs des deux armées.

Cette mesure était du reste devenue nécessaire par le vide qui se faisait autour de l'armée alliée, partout où elle passait. Dans les villages, les habitations étaient fermées ; de tous côtés régnait un morne silence, et la vie semblait retirée de ce pays devenu subitement désert.

## CHAPITRE II.

XXI. — Les officiers parlementaires quittèrent le camp dans la matinée du 17 septembre.

Le général en chef avait désigné pour cette mission le colonel Foullon de Grandchamps de l'artillerie, le capitaine d'état-major Chanoine, le caïd Osman, sous-lieutenant de spahis, MM. Dubut, sous-intendant militaire, Ader et Gagey, comptables, et M. l'abbé Duluc, interprète. — Chacun des officiers était accompagné de ses ordonnances. M. le baron Gros avait également chargé M. de Bastard, secrétaire d'ambassade, de porter aux plénipotentiaires chinois une dépêche à laquelle il devait réclamer une prompte réponse; M. de Méritens, interprète d'ambassade, devait suivre M. de Bastard.

M. d'Escayrac de Lauture, chef de la mission scientifique en Chine, se joignit aux parlementaires ayant avec lui son lettré et les ordonnances attachées à sa personne.

Les Anglais avaient envoyé le lieutenant-colonel Walker, chef d'état-major de la cavalerie et le lieutenant Anderson, avec 19 cavaliers indiens. — M. Bowlby, correspondant du *Times*, s'était joint à M. de Normann, premier

attaché de légation, et M. Loch à M. Parkes, le consul de Shang-haï, dont le long séjour en Chine et sa parfaite connaissance de la langue chinoise rendait en toute circonstance le concours si précieux.

XXII. — Le 17, à quatre heures du matin, le général de Montauban leva le camp de Kho-seyou et, accompagné de son état-major général, se dirigea sur Matao, où il devait établir ses nouveaux bivacs. Il emmenait avec lui le général Jamin, commandant 600 chasseurs à pied du 2<sup>e</sup> bataillon, une compagnie du génie, une compagnie d'élite du 101<sup>e</sup> et du 102<sup>e</sup>, une batterie de 4, en tout 1100 hommes. Le reste de la brigade restait à Kho-seyou avec une batterie de 12 pour y garder les approvisionnements attendus à Tien-tsin.

A onze heures et demie, les troupes arrivèrent à Matao ; elles trouvèrent, comme toujours, ce village abandonné par ses habitants. Les traces des bivacs de la cavalerie tartare étaient toutes récentes et indiquaient, par leur étendue, un immense campement. — Il n'y avait pas à en douter : la cavalerie qui gardait les abords de Tung-chao se repliait lentement devant nous.

XXIII. — Pendant que nos troupes s'établissaient à Matao, les envoyés français et anglais arrivaient à Tung-chao avec grande confiance, ainsi que le secrétaire d'ambassade, M. de Bastard, et son interprète, qui avaient rejoint, en compagnie de M. d'Escayrac de Lautare, le groupe des officiers français. Pendant le trajet, rien

n'avait pu éveiller leurs soupçons et leur faire supposer l'odieuse trahison dont ils devaient être victimes.

A quatre ou cinq mille mètres environ avant Tung-chao, ils avaient bien aperçu sur leur gauche des tentes tartares, et çà et là dans la campagne ou même sur les routes qu'ils suivaient, quelques détachements de cavaliers prenant des directions diverses ; mais les soldats qu'ils avaient rencontrés dans les villages ou en chemin ne semblaient point se préoccuper de leur présence.

A l'entrée de Tung-chao, ils furent accueillis avec grand empressement par divers mandarins qui leur offrirent de les conduire dans l'intérieur de la ville. L'un d'eux mena M. de Bastard à un yamoun préparé à l'avance, pendant que ses compagnons de route suivaient une autre direction.

De leur côté, les parlementaires anglais étaient également arrivés. — Une population nombreuse se pressait dans les rues ; elle n'avait dans son allure ou sur son visage aucun caractère menaçant.

XXIV. — M. de Bastard fit sans retard demander au prince Tsai une audience qui fut fixée à quatre heures du soir.

A quatre heures, en effet, l'envoyé de l'ambassadeur de France fut introduit dans une salle où se trouvaient les deux plénipotentiaires Tsai et Muh, entourés de mandarins de différents ordres. — Muh semblait jouer en cette circonstance un rôle entièrement secondaire, tandis qu'au contraire le prince Tsai, par ses manières hautaines envers son entourage, indiquait l'homme habitué à

voir ses moindres ordres exécutés sans réplique ; tous ceux qui l'approchaient se tenaient dans une attitude pleine de crainte et de respect.

Le prince prit connaissance de la dépêche dont était porteur M. de Bastard et l'approuva en son entier ; la seule objection qu'il fit portait sur le nombre de mille hommes qui devaient servir d'escorte à l'ambassadeur pour se rendre à Pé-king. La discussion fut assez longue sur ce point, et Mah n'y prit aucune part, se contentant d'écouter avec une impassibilité apparente les paroles transmises par les interprètes.

Enfin ce point fut accordé.

L'incident qui avait mis fin aux relations entamées avec Kwei-liang, quelques jours auparavant, avait montré qu'il fallait avant tout être édifié sur la nature et l'étendue des pouvoirs concédés aux nouveaux plénipotentiaires. — Aussi M. de Bastard, selon ses instructions, demanda au prince Tsai s'il était, ainsi que son collègue, muni de pleins pouvoirs. « Le prince répondit affirmativement (écrit M. de Bastard dans sa dépêche au baron Gros), mais non sans avoir manifesté sa vive contrariété d'être en butte à pareille question, lui qui, dit-il, n'avait jamais menti, dont l'autorité était supérieure à celle de tous les plénipotentiaires, et dont la signature avait la même force que celle de l'Empereur. »

XXV. — Le projet de convention préparé à Tien-tsin fut ensuite discuté pendant quelques instants, et le prince, après des objections sans importance, déclara qu'il était

prêt à tout signer. Il promit de faire prendre toutes les dispositions nécessaires pour le voyage de l'ambassadeur à Pé-king, comme pour l'établissement des marchés qui devaient servir à l'approvisionnement de l'armée alliée ; cette armée devait camper en avant de Tchang-kia-ouang, sur des points qui furent indiqués.

M. de Bastard, que le prince Tsai avait reçu avec la plus grande courtoisie, se retira en demandant aux plénipotentiaires chinois de vouloir bien lui faire transmettre sans retard leur réponse officielle.

Cette réponse fut en effet apportée dans la nuit, et M. de Bastard, ayant dès lors rempli sa mission, se prépara à quitter Tung-chao, le lendemain matin à la pointe du jour.

Les officiers français délégués par le général en chef avaient aussi obtenu du mandarin gouverneur de la ville la promesse formelle de l'établissement des marchés destinés à fournir des vivres à l'armée.

Le 18, à la pointe du jour, M. de Bastard, accompagné de M. de Méritens, quitta la ville. Un officier d'ordonnance du général de Montauban, le caïd Osman, qui la veille avait fait route avec M. de Bastard et le capitaine d'état-major Chauoine, suivi de son ordonnance, partirent en même temps. — Leur escorte se composait de deux spahis.

Il ne restait plus dans la ville, du côté des Français, que l'intendant Dubut, le colonel de Grandchamps, l'abbé Duluc, les deux comptables Ader et Gagey et M. d'Escayrac de Lauture.

XXVI. — Le même jour, dans la matinée, les deux armées devaient quitter leurs campements respectifs près de Matao pour se rendre au bivac définitif arrêté par les conventions, en avant de Tchang-kia-ouang. Aussi une partie des officiers envoyés la veille avait mission de quitter cette ville, dès les premières lueurs du jour, pour indiquer aux troupes en marche la limite où elles devaient s'arrêter. — Le capitaine d'état-major Chanoine prit donc les devants à la sortie de la ville, afin de rejoindre au plus vite le général en chef de Montauban et lui donner à ce sujet les indications nécessaires.

Une heure auparavant, M. Parkes était aussi parti de Tung-chao pour porter au général Grant les mêmes renseignements (cinq heures et demi environ). Il avait avec lui M. Loch, le colonel Walker et une escorte de dragons de sicks. M. Parkes devait ensuite revenir à Tung-chao, où l'attendaient M. de Normann, M. Bowlby et le lieutenant Anderson.

L'aspect de ce pays, que le capitaine Chanoine avait traversé la veille avec ses compagnons, était bien changé. Ce n'était plus de petits groupes détachés soit d'infanterie, soit de cavalerie se dirigeant vers des points différents : c'était une armée tout entière qui occupait la campagne et se présentait entre Tchang-kia-ouang et Matao en forces imposantes. — L'infanterie bordait la route, et la cavalerie manœuvrait pour s'établir en bataille sur une chaussée, formant ainsi un arc de cercle dont la convexité regardait Tchang-kia-ouang.

Ce mouvement considérable de troupes qui jetait des

masses compactes sur le terrain même destiné au campement du corps expéditionnaire anglo-français, avait évidemment un but hostile et inexplicable. Le capitaine Chanoine hâta le pas, pour prévenir au plus vite le général en chef français de cet incident si peu en harmonie avec les assurances données, la veille encore, par les plénipotentiaires chinois.

XXVII. — De leur côté, M. Parkes et ses compagnons, étonnés de se trouver ainsi tout à coup au milieu de l'armée tartare, établie sur le terrain même que les troupes alliées devaient occuper, s'étaient arrêtés pour se consulter sur ce qu'il convenait de faire devant cette apparence menaçante. — M. Parkes était trop habitué de longue date aux allures des Chinois et à leur duplicité, pour ne pas y voir l'indice certain d'une trahison ; songeant à ses compatriotes restés à Tung-chao, il prit aussitôt la décision de retourner vers cette ville pour les protéger par sa présence et demander énergiquement au prince Tsai des explications sur ce qui se passait. La seule chance qui restât était évidemment d'inspirer au prince des craintes sérieuses sur les résultats d'une semblable action et d'en assumer sur lui seul toute la responsabilité. — Il fut décidé que M. Loch continuerait au plus vite sa route vers le camp pour avertir le général Grant, et que le colonel Walker, avec six hommes d'escorte, attendrait là où il était, le retour de M. Parkes, ou les ordres du général en chef. — Telles furent les résolutions rapidement arrêtées et mises aussitôt à exécution.





























































































« Si précédemment les affaires ont été mal conduites, (écrit le prince Kong)(1), je ne puis en être responsable, car je n'avais pas à m'en mêler....

« Votre Excellence me dit, dans sa dépêche, que la dynastie court quelques périls; il eût été convenable de ne pas me tenir un tel langage.

« Votre Excellence fixe un délai de trois jours pour recevoir une réponse; mais pourquoi les troupes de votre noble empire s'avancent-elles en colonnes? ce n'est pas là le moyen de rétablir la paix, et, au moment de la conclure, ne serait-il pas déplorable de vous voir rompre toutes les négociations?

« Si vos troupes veulent réellement attaquer la capitale, nos soldats, qui sont dans la ville avec leurs familles, se défendront jusqu'à la mort, et cette guerre ne pourra pas être comparée aux précédentes. Nous avons aussi, hors la ville, des milices nombreuses et redoutables, et quand vous attaquerez la ville, non-seulement vos nationaux seront sacrifiés, mais votre armée coupée dans sa retraite, ne pourra l'effectuer peut-être que difficilement.

« Quant aux individus de votre noble empire, qui sont détenus dans Pé-king, ils ont été arrêtés par les commissaires précédents qui ont mal conduit les affaires; mais j'ai reçu de l'Empereur toute l'autorité nécessaire pour traiter cette question, et ces individus n'ont pas été mis

(1) *Dépêche du prince Kong à S. Exc. le baron Gros, 27 septembre 1860.*











































porte haute et massive : elle était fortement barricadée en dedans, mais plusieurs faisceaux de fusils et de sabres symétriquement formés en dehors semblaient indiquer que les gardes du palais avaient renoncé à toute pensée de résistance ; à quelque distance à gauche, se trouvait fort heureusement une poterne. M. Butte, aspirant, aidé de quelques matelots, parvint à escalader la muraille qui, sur ce point, était moins élevée, et ouvrit la porte. La même escalade pratiquée sur la droite donna également accès à une autre portion des marins qui s'étaient séparés en deux bandes, quelques gardiens prirent la fuite à notre approche. — La petite troupe avançait avec prudence, le commandant Campenon sur la droite, M. de Pina sur la gauche ; de tous côtés régnait un grand silence. Le palais était-il en effet entièrement abandonné, ou ce silence cachait-il quelque embûche ? au milieu de cette magnifique demeure, il avait quelque chose de grave et de solennel. Excepté les quelques gardiens qui avaient pris la fuite aussitôt que la tête de nos marins avait apparu au-dessus des deux petites portes latérales, nul indice ne révélait la vie dans ces vastes enceintes où les pas des marins résonnaient un à un sur les dalles sonores.

VI. — C'est en arrivant dans une petite cour communiquant par un passage très-étroit avec la grande cour du palais sur laquelle donnait la porte principale, que le détachement qui s'avanceit sur la gauche aperçut des groupes assez nombreux, ces groupes étaient armés et dans











































































































































































<i>Tien-shau</i> . . . . .	{	Nielly, lieutenant de vaisseau, commandant.
<i>Allom-Prah</i> . . . . .		Noël, enseigne de vaisseau, commandant.
<i>Deroulède</i> . . . . .	{	Baux, lieutenant de vaisseau, commandant.
<i>Ondine</i> . . . . .		De la Motte-Rouge, enseigne de vaisseau, commandant.
<i>La Rose</i> . . . . .	{	De la Motte-Rouge, enseigne de vaisseau, commandant.
<i>Shang-hai</i> . . . . .		Carvès, enseigne de vaisseau, commandant.
<i>Contest</i> . . . . .	{	X..., enseigne de vaisseau, commandant.
<i>Feilon</i> . . . . .		De Montebello, enseigne de vaisseau, commandant.
<i>Hong-Kong</i> . . . . .	{	De Montpézat, enseigne de vaisseau, commandant.

## II

**Rapport du général de Montauban, commandant en chef les troupes françaises en Chine, à S. Exc. le Ministre de la guerre.**

Quartier général de Sin-ho, 18 août 1860.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur de vous adresser le compte rendu suivant des opérations de la journée du 14 août :

L'armée alliée, sortie de Peh-lang le 12, après avoir repoussé devant elle la cavalerie de l'ennemi et chassé son infanterie des positions retranchées qu'elle occupait autour de Sin-ho, s'était installée le même soir autour de ce village situé en amont de toutes les défenses de la rive gauche du Peï-ho.





















l'infanterie de marine, le chef d'escadron Campenon, envoyé par le général Collineau, peu après le début de l'action, pour activer le mouvement, le lieutenant de vaisseau Rouvier, commandant les coulis, le lieutenant-colonel d'état-major Dupin, qui avait revendiqué l'honneur de marcher avec la colonne d'assaut, entraînent nos soldats à leur suite. L'énergie de nos troupes l'emporte, elles pénètrent dans l'ouvrage, et là un nouveau combat recommence sur ce terrain que l'ennemi défend pied à pied avec un acharnement indicible.

Enfin le fort est conquis, les Anglais y pénètrent également de leur côté; l'ennemi se précipite par toutes les issues, se jetant par les embrasures dans les fossés, et fuit dans la direction du deuxième fort, sous une grêle de balles qui jonche le terrain de ses morts et de ses blessés.

Mais nos pertes étaient sérieuses et cruelles. Le lieutenant Grandperrier, des voltigeurs du 102<sup>e</sup>, le maréchal des logis Blanquet du Chayla, attaché au corps des coulis, ont été frappés mortellement; les lieutenants Balme et Porte, l'adjudant sous-officier Lunet, du 102<sup>e</sup>, sont grièvement blessés. Sur 8 officiers des deux compagnies du 102<sup>e</sup>, 2 seulement ont été épargnés par le feu; la seule compagnie de voltigeurs compte 62 hommes tués ou blessés. Le commandant Testard n'est parvenu à entrer dans le fort que couvert de coups de lance et de contusions, et après avoir été renversé par un boulet qui lui a été jeté sur la tête.

Tout en laissant au général Collineau le commandement que je lui avais confié, j'avais assisté à l'affaire et j'avais pu en suivre tous les détails.

La seule prise de ce premier fort était une victoire complète, mais il était à peine neuf heures du matin, et je dus me préoccuper de savoir s'il n'y aurait pas de grandes conséquences à tirer du succès que nous avons obtenu.

J'entrai donc dans le fort pour me concerter avec le général Grant. En ce moment, le feu de la rive droite qui nous avait tant inquiétés dans la matinée avait cessé com-























fis étudier par le capitaine d'état-major de Cools, de concert avec les officiers d'état-major anglais, les positions qu'occupait l'armée tartare.

En avant de nos bivacs de Chang-Kia-Wang, nous avions, à cinq kilomètres environ, la grande ville de Tung-Tchou (400 000 âmes), qui est reliée à Pé-king par une voie de granit de 12 kilomètres, ouvrage des anciennes dynasties. Cette route traverse, au village de Pa-li-kiao et sur un grand pont de pierre, le canal qui joint le Peï-ho à Pé-king.

Nous résolûmes de négliger Tung-Tchou, où il n'y avait plus un seul soldat, pour nous porter sur ce pont, que nous savions occupé, en avant et en arrière, par les camps du sen-wang. L'armée française devait marcher directement au pont, tandis que l'armée anglaise, déployée à sa gauche, chercherait un point de passage plus près de Pé-king.

Le 21, à cinq heures et demie du matin, je passai en avant de l'armée anglaise, où mon tour de marche m'appelait, et je laissai mes bagages, sous la protection de deux compagnies d'infanterie, dans un village situé à une lieue en avant de Chang-Kia-Wang. Je m'avançai ensuite jusqu'à environ 3 kilomètres de Pa-li-kiao, et nous rencontrâmes en ce point les premières vedettes tartares. Je pris alors les dispositions suivantes :

Une petite colonne d'avant-garde, composée d'une compagnie du génie, de deux compagnies de chasseurs à pied, d'un détachement de pontonniers, d'une batterie de quatre et de deux pelotons d'artillerie à cheval, reçut l'ordre de se porter en avant sous le commandement du général Collineau. Le général Jamin, avec le reste du bataillon de chasseurs à pied, des fuséens, la batterie de douze et le 101<sup>e</sup> de ligne, suivit le mouvement. L'avant-garde se trouva bientôt arrêtée devant de fortes masses de cavalerie qui débordaient sa gauche, à la hauteur de laquelle l'armée anglaise n'était pas encore arrivée. Le général Collineau s'arrêta et mit ses pièces en batterie. Je m'apprêtais à le soutenir avec le reste de mes troupes, lorsqu'un feu d'artillerie assez nourri s'ouvrit tout à coup sur ma droite.



























les nations civilisées respectent comme inviolable, et du consentement des commissaires impériaux Tsai et Mouh, avaient été envoyés à Tong-tcheou afin d'y préparer les arrangements que les ambassadeurs avaient à prendre pour conclure la paix, dont les clauses avaient été déjà convenues entre eux et les commissaires impériaux, ont été arrêtés, le 18 septembre dernier, par San-ko-li-tsin et d'autres chefs qui, ayant voulu aussi attaquer les alliés le même jour, ont été mis dans la déroute la plus complète.

Les troupes françaises et anglaises se trouvent aujourd'hui devant Pé-king, leur drapeau flotte sur les murs de la ville; elle est en leur pouvoir, et c'est par bienveillance pour les habitants inoffensifs qu'elle renferme que les alliés n'ont pas voulu en occuper l'intérieur.

Depuis cette époque, les ambassadeurs et les commandants alliés ont appris avec une douloureuse indignation que les personnes ainsi arrêtées contre toutes les lois de l'honneur avaient été traitées avec une barbarie sans exemple dans l'histoire et que la moitié d'entre elles avait succombé dans les tortures.

Un tel acte de perfidie et de cruauté doit être expié par le gouvernement chinois, responsable du crime commis par ses agents; et il faut qu'en flétrissant comme elle le mérite la conduite de ceux d'entre eux qui se sont rendus coupables d'un tel forfait, il donne une indemnité convenable aux malheureuses victimes de leur cruauté et à la famille de celles dont ils ont causé la mort.

De nouvelles conditions de paix sont offertes par les ambassadeurs de France et d'Angleterre au prince Kong. Si elles sont acceptées dans le délai fixé, les autorités et les habitants de la ville seront respectés dans leur personne et dans leurs propriétés, dans le cas, bien entendu, où elles ne commettraient aucun acte d'hostilité contre les alliés; mais si le gouvernement impérial rejetait ces propositions ou s'il les laissait sans réponse, le commandant en chef ne serait pas responsable des malheurs que les autorités chinoises auraient attirés sur la ville.











































